COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

IX

CONTES DE LA SÉNÉGAMBIE

LE PUY. — IMPRIMERIE DE MARCHESSOU FILS

RECUEIL

DE

CONTES POPULAIRES

DE LA

SÉNÉGAMBIE

RECUEILLIS PAR

L.-J.-B. BÉRENGER-FERAUD



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1885

A MON AMI

PAUL FLAMENQ

DE TOULON



INTRODUCTION

Quand on entreprend d'étudier les productions de l'esprit chez les nègres, on est disposé à penser tout d'abord qu'on ne trouvera rien d'intéressant. Ils paraissent si grossiers, si imparfaits d'intelligence, au premier examen, qu'il semble impossible qu'on puisse découvrir en eux autre chose que ce qui est l'attribut de la brute. On est persuadé qu'ils réfléchissent, tout juste assez seulement, pour satisfaire leurs besoins matériels au jour le jour.

Cette idée préconçue est fausse cependant, car il y a d'une peuplade nègre à

une autre, autant de distance, au moins, qu'on en observe entre tel et tel groupe de blancs. Et, de même que quand on parle des habitants de l'Europe, on est obligé de reconnaître que ceux-ci sont plus intelligents, que ceux-là sont plus forts corporellement, etc.; de même quand on s'occupe des nègres, l'observation démontre que les choses de l'intelligence ne sont pas lettre close, au même degré, pour toutes les peuplades.

Je ne veux pas envisager dans ce livre tous les nègres. Pareil travail serait, je crois, absolument impossible dans l'état actuel de nos connaissances. C'est qu'en effet si nous avons quelques renseignements écrits sur un certain nombre de peuplades de l'Afrique, une trop grande quantité d'entre elles nous est tellement inconnue que nous ne saurions rien dire de suffisamment précis sur leur compte. Aussi je dois prévenir le lecteur, dès la première page, que je ne viserai ici que les nègres Sénégambiens.

Or, pour eux, quand on essaie de sonder les particularités de leur intelligence en partant de cette idée, fort naturelle du

reste, qu'il n'y a rien ou à peu près dans la cervelle de ces têtes crépues, on constate avec quelque étonnement, je dirai même on découvre avec quelque satisfaction, que, si grossiers qu'ils paraissent au début, ils sont plutôt comparables à l'enfant qu'à la bête.

Chez ces nègres Sénégambiens, à côté de manifestations anti-intelligentes, qu'on me passe le mot, c'est-à dire à côté de choses dans lesquelles le travail intellectuel fait entièrement défaut, leurs actions, bonnes ou mauvaises, dépendent plus souvent de la qualité enfantine de leur esprit que de toute autre cause.

Ils ont, à côté des appétits grossiers de la bête, la naïveté, l'insouciance, l'égoïsme et l'ingratitude des enfants.

La comparaison est si juste qu'on constate sans peine que, comme les enfants, ils ont une extrême propension à suivre la direction qu'on leur imprime, pour peu qu'on sache s'y prendre pour les diriger. Ils croient aveuglément celui dans lequel ils ont mis leur confiance, ou ferment obstinément les yeux à l'évidence. Enfin, ils ont, au plus haut point, la

tendance à suivre, sans réflexion, l'impulsion d'un cœur naïf et d'un esprit aussi facilement inflammable pour le bien que pour le mal.

Cette constatation se fait, dois-je dire, pour tout ce qui appartient à la société nègre ; mais elle est plus facile peut-être pour ce qui touche aux choses de l'esprit et, en particulier, pour ce qui peut être appelé leur littérature, qui donne la mesure de leurs aptitudes intellectuelles. Aptitudes qui sont l'honneur des races blanches et qui les placent au premier rang de l'échelle anthropologique.

Quand on veut savoir quelque chose touchant les spéculations de l'esprit chez les nègres Sénégambiens, il y a deux catégories d'hommes à consulter : les marabouts et les Griots. Les chefs militaires ou politiques, les individus riches sont aussi ignorants que le Vulgum pecus ; *comme lui, en effet, ils se bornent à écouter les légendes, et tout au plus les répètent sans apprécier toute la portée de ce qu'ils entendent, si même ils ne comprennent pas de travers.*

C'est donc à des gens assez peu nombreux, et non au premier venu, qu'il faut s'adresser pour recueillir les contes et les légendes du pays. Et, d'ailleurs, cela ne saurait surprendre personne : figurons-nous, en effet, un individu qui voudrait étudier nos connaissances intellectuelles, religieuses, etc. Ne serait-il pas obligé, dans nos villages et nos quartiers ruraux, de s'adresser seulement à quelques rares personnalités : aux prêtres, aux hommes de loi, aux instituteurs, aux médecins?

S'il consultait les bonnes femmes, les paysans, sur le sujet qui a servi de base au dernier sermon du curé ou au dernier discours du préfet, du général, du député, etc., il courrait grande chance de n'avoir que des renseignements incomplets, incompréhensibles trop souvent, sinon même entièrement défigurés.

S'il en est ainsi encore de nos jours dans bien des localités chez nous. Il est certain que dans les premiers siècles du moyen âge il devait en être ainsi dans plus d'endroits encore ; là où un couvent, où un foyer intellectuel, conservant les riches-

ses littéraires de la société grecque ou romaine, n'existaient pas.

Les chefs militaires étaient, à cette époque, aussi ignorants dans mille contrées de notre Europe qu'ils le sont aujourd'hui dans maints pays de la Sénégambie. Les prêtres isolés de la campagne ne savaient, comme la plupart des marabouts nègres de nos jours, que réciter quelques prières dont ils ne comprenaient pas le sens. Seuls quelques rares pèlerins, quelques bardes, quelques solitaires racontaient aux paysans ébahis des légendes, des contes, des relations dans lesquelles la pensée morale, la portée intellectuelle disparaissaient plus d'une fois sous les imperfections de la forme ou la grossièreté des détails.

It y a bientôt trente cinq ans que je connais les nègres Sénégambiens pour être allé dans leur pays ; or, depuis le premier jour, plus je les étudie, plus je suis disposé à voir dans leur société, leurs habitudes, leurs connaissances, l'image de ce qui se passa chez nous, il y a plus ou moins de siècles.

Et, de même que certains sauvages de

la Polynésie nous donnent, de nos jours, l'exemple de ce que furent nos ancêtres de l'âge de pierre; de même que quelques-uns en sont encore à la période des premiers métaux; de même ces nègres Sénégambiens me semblent fournir à l'observateur le spectacle de ce qui se passait au début de l'ère chrétienne, chez les peuplades que les Romains et les Grecs appelaient les barbares.

Ce qu'on vit dans quelques unes de nos provinces, de l'an 500 à l'an 12 ou 1400, c'est-à-dire entre l'invasion des Goths et des Burgondes, et la grande époque dite de la Renaissance, est semblable à ce qu'on voit aujourd'hui sur les rives du Sénégal et de la Gambie.

Les diverses peuplades du vaste pays Sénégambien étant plus ou moins intelligentes sont plus ou moins avancées dans leur culture de l'esprit. Si elles étaient restées cantonnées chacune dans leur localité, sans communications avec les autres, elles nous montreraient, je crois, comme dans un immense musée, l'image de notre histoire, année par année presque. Mais les communications étant nom-

breuses, fréquentes, il en est résulté un mélange d'hommes et d'idées qui jette un peu de confusion dans le tableau, et rend l'observation plus difficile, sans cependant qu'il soit impossible de faire le triage, la classification entre les divers éléments disparates, de prime abord, qu'on a sous les yeux.

Quand on cherche à analyser les légendes, histoires, etc., que racontent les nègres Sénégambiens, pour en saisir la portée morale ou intellectuelle, on voit qu'elles peuvent se ranger en quatre catégories :

I. Celles qui mettent en relief une qualité du cœur et ou de l'esprit.

II. Celles qui ont trait à un défaut, un ridicule, un vice ou une imperfection morale.

III. Celles qui ont pour but la glorification de l'Islamisme.

IV. Celles, enfin, qui se rapportent à un événement réel, plus ou moins altéré par la tradition orale, celles qu'inspirent l'amour du merveilleux, les croyances su-

perstitieuses ou le simple plaisir de poser une question énigmatique à l'auditeur.

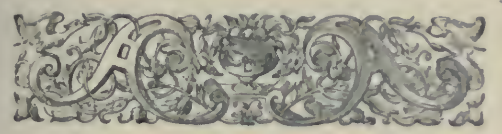
Il y aurait fort à reprendre, je le sais, sur cette classification si on entreprenait de la critiquer; mais, au fond, les classifications n'étant qu'un artifice pour mettre un peu d'ordre dans l'exposition des faits, leur importance est souvent assez minime, — et c'est assez le cas ici, — pour qu'on n'ait pas besoin de s'attarder à en chercher une absolument irréprochable. Aussi le lecteur me permettra de la suivre sans la discuter.





PREMIÈRE PARTIE

CONTES ET LÉGENDES QUI METTENT EN RELIEF UNE QUALITÉ DU CŒUR OU DE L'ESPRIT



CONTES POPULAIRES
DE LA SÉNÉGAMBIE

PREMIÈRE PARTIE

Dans cette première partie du présent livre nous rapporterons huit contes, légendes ou ballades qui ont pour but de mettre en relief une qualité du cœur ou de l'esprit.

Comme on pourra le voir, les sujets sont assez variés, la portée de chacun d'eux est assez différente pour qu'on puisse

envisager la manière d'être de l'intelligence sénégambienne à plusieurs points de vue dans cet ordre d'idées.

J'aurais pu, on le comprend, faire entrer dans ma liste un beaucoup plus grand nombre de contes et de légendes de la même catégorie mais elles n'auraient fait qu'augmenter la longueur du travail sans y introduire aucun élément nouveau.

I. Comparaison entre l'amour paternel et l'ingratitude filiale.

II. La légende de Cothi-Barma, ou le triomphe de la sagesse du philosophe.

III. Les deux amis brouillés par une maîtresse.

IV. La légende des deux amis Peuls.

V. La ballade Kassonkaise de Diudi.

VI. La ballade Toucoulore de Samba-Foul.

VII. Le conte de la finesse du singe comparée à la naïveté du loup.

VIII. L'histoire du sage qui ne mentait jamais.



I

COMPARAISON ENTRE L'AMOUR PATERNEL ET L'INGRATITUDE FILIALE

Dans le pays du Dimar qui est voisin du Cayor, il y avait jadis un Damel du nom d'Amadi Goné qui gouvernait le pays avec justice; il avait un fils du nom de Biroum Amadi qu'il avait élevé avec bonté et auquel il prodiguait tous ses soins et toutes ses largesses.

Biroum Amadi n'était néanmoins pas content de son sort, il avait hâte de régner et était impatient de voir mourir son père pour lui succéder. Les choses n'allant pas assez vite à son gré, il se lia avec des mécontents et des ambitieux qui désiraient comme lui la chute du pouvoir d'Amadi Goné,

et un jour ils prirent les armes résolument.

Il fallut en venir aux mains; le père plein de tristesse avait voulu dix fois arrêter l'émeute sans effusion de sang, il était désireux même de s'éloigner pour laisser à son indigne fils le vain plaisir de régner, mais les principaux chefs secondaires lui avaient forcé la main et, plus pour se rendre à leur désir que pour le sien propre, il se mit en devoir de combattre les insurgés.

La rencontre fut vive; les troupes du père rompues à la discipline et aux combats eurent raison des insurgés qui furent dispersés; le fils même fut fait prisonnier et le conseil de guerre décida à l'unanimité qu'il devait mourir, étant convaincu de rébellion à main armée.

Le père ne voulut pas entendre parler de mort; il fit amener son fils dans sa case et commanda qu'on les laissât seuls. Là il lui reprocha amèrement son ingratitude, lui donna de l'or, puis le fit évader pendant la nuit, car il craignait que la raison d'Etat, paraissant plus puissante aux chefs secondaires qu'à son cœur de père, ses lieutenants ne l'obligeassent à sévir contre le plus coupable des insurgés.

Biroum Amadi, muni d'une somme très ronde, se hâta de gagner les Etats limitrophes où l'autorité de son père ne s'étendait pas; mais dans son voyage, il tomba entre les mains d'un parti de pillards; il fut très heureux de s'en tirer aux prix du trésor que son père lui avait donné et de sa liberté, de sorte qu'il fut obligé de travailler de ses mains et de mener l'existence des captifs.

Son maître l'avait mis à cultiver un lougan aride; il souffrait de la faim, il était maltraité à chaque instant et il regrettait naturellement les beaux jours de sa jeunesse. Un Peul, qui l'avait connu aux temps de sa splendeur, vint à passer conduisant des bœufs qu'il allait vendre dans le pays d'Amadi Goné; connaissant sa malheureuse condition, il se hâta d'apprendre au père que son fils était réduit en esclavage.

Amadi Goné en fut au désespoir; il ramasse à la hâte tout l'argent de son trésor et part incognito pour délivrer son fils. Il le rachète en effet à son maître; puis une fois qu'il fut en possession de sa liberté, il la lui rendit, lui donna beaucoup d'argent en lui disant : Vis heureux et fais demander ton pardon de manière à ce que l'on discute la

question d'une manière officielle dans l'assemblée des chefs. Je me hâterai de prononcer ta grâce, de telle sorte, que tu pourras rentrer sans crainte au pays et reprendre ta position auprès de moi.

Mais cela ne faisait pas l'affaire du fils dénaturé; il laissa partir son père et se hâta d'aller voir un marabout qui connaissait l'avenir, lui demandant s'il avait quelques chances de monter bientôt sur le trône qu'il enviait. Le marabout consulta maints présages et il lui dit : Si tu peux avoir une armée de Bambaras, tu remporteras la victoire.

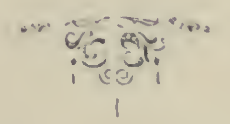
Biroum Amadi se mit en route pour le pays des Bambaras; il vit le roi de ces hommes et fit marché avec lui pour avoir de bonne troupes. L'argent que lui avait donné son père servit à payer les premières dépenses et aussitôt il marcha à fortes journées vers son pays.

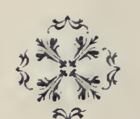
Cette fois la victoire lui fut favorable; tous les chefs de son père furent tués; Amadi Goné lui-même fut obligé de fuir vers le Baol et le Saloum même. Comme il avait toujours été bon et juste, les habitants de cette contrée le laissèrent s'établir dans

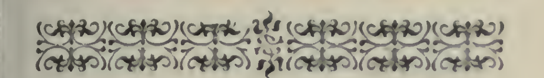
un village où il comptait vivre en paix, loin du bruit, avec quelques serviteurs, du produit de son travail d'agriculture.

Mais le fils dénaturé envoya contre lui des hommes de confiance qui s'emparèrent du vieillard inoffensif, lui coupèrent le cou et en rapportèrent la tête qu'il se plut à bien examiner pour être sûr que désormais il n'aurait plus à craindre de voir son père réclamer son droit au gouvernement de la contrée.

Tout cela prouve que le père aime son fils jusqu'à la faiblesse tandis que le fils déteste son père jusqu'au crime.







II

LÉGENDE DE COTHI BARMA

COTHI BARMA, le philosophe ouolof qui vivait à une époque que personne ne peut déterminer, dans un pays qu'on ne désigne pas d'une manière précise, et qui, par conséquent, est probablement un être de raison comme la plupart des héros des légendes, disait souvent : — « Suivez les conseils de trois personnes :

Le père ;

La mère ;

Le fils aîné.

Ne suivez pas les conseils des trois autres :

La femme ;

L'esclave ;

Le griot.

Cothi disait : — « On a parfois un ami, on n'en a jamais plusieurs; » et il donnait pour exemple la légende de Mafal, qui passait pour avoir d'innombrables amis, et qui, pour les éprouver, alla un soir frapper successivement à la porte de chacun d'eux et leur dit : je viens de tuer le fils du roi. Chacun le repoussa avec horreur et l'abandonna, excepté un qui lui répondit : fuyons ensemble, je t'aiderai à te sauver, et qui abandonna sa jeune femme pour se mettre en route aussitôt.

Cothi ayant eu un enfant, lui laissa croître quatre touffes de cheveux, au lieu de lui raser la tête comme cela se fait d'habitude chez les Ouolofs, et il disait à qui voulait l'entendre : — « Chacune de ces touffes représente une vérité connue de moi seul et de ma femme. »

Le Damel, son ami, avec qui il était au mieux, et auquel il avait rendu de grands services, lui demandait souvent quelles étaient ces vérités, mais Cothi restait muet. Le Damel eut alors recours à un subterfuge ; il fit venir la femme du philosophe et parvint à lui faire dévoiler son secret.

En effet, cette femme lui dit : mon mari

prétend que la première touffe signifie : Un roi n'est ni un protecteur ni un ami.

La seconde signifie : Un enfant du premier lit n'est pas un fils, c'est une guerre intestine.

La troisième : Il faut aimer sa femme, mais ne pas lui dire son secret.

La quatrième : Un vieillard est nécessaire dans un pays.

Le Damel fut très irrité contre Cothi de la première citation et ordonna qu'il fut arrêté et conduit au supplice.

Mais quand les gens du pays virent le philosophe prisonnier, un des vieillards des plus influents alla trouver le Damel et fit tant qu'il obtint sa grâce en souvenir de ses longs et bons services.

Cette grâce n'arriva cependant pas assez tôt pour empêcher Cothi d'arriver au lieu où il devait être décapité, et déjà un fils que sa femme avait eu d'un premier lit avait obtenu de l'exécuteur l'autorisation de le dépouiller de ses vêtements, disant qu'ils devaient lui revenir en héritage, et qu'il ne voulait pas les avoir tachés de sang.

Le grâce accordée, le Damel voulut faire des reproches publics à Cothi qui, apprenant

ses griefs, lui dit : — « Eh bien! c'est moi qui ai raison en tous points, et la preuve qu'un roi n'est ni un ami ni un protecteur, c'est que sur un simple moment d'humeur vous m'avez condamné à mort.

La preuve qu'un mari ne doit pas confier son secret à sa femme c'est que la mienne m'a trahi auprès de vous.

La preuve qu'un enfant du premier lit n'est pas un fils mais une guerre intestine, c'est qu'au lieu de me pleurer, mon fils m'a fait dépouiller de mes habits pour les avoir sans taches.

Enfin la preuve qu'un vieillard est nécessaire dans un pays, c'est que vous avez accordé ma grâce à un vieillard quand vous l'aviez refusée à tant d'autres solliciteurs.





III

LES DEUX AMIS BROUILLÉS PAR UNE MAÎTRESSE

UNE Sérère du nom de Cathi aimait à se faire adorer par plusieurs jeunes gens à la fois, et distribuait tour à tour ses faveurs à l'un et à l'autre, se plaisant toujours à exciter la jalousie entre ses divers adorateurs.

Un jour, elle donna rendez-vous pour la nuit suivante à deux pêcheurs qui étaient intimement liés d'amitié depuis longtemps et qui l'aimaient chacun avec autant de passion qu'ils avaient d'amitié l'un pour l'autre.

Biram, l'un des deux, arrive le premier, se couche sans savoir que Amadou-li, son ami, avait aussi un rendez-vous; et après avoir folatré avec Cathi, il se laissa aller au

sommeil. L'exemple est contagieux, et voilà que Cathi s'endort elle aussi.

Amadou-li arrive au milieu de la nuit, et voyant les deux amants endormis il est pris d'une fureur très grande contre eux. Il ne sait quel supplice inventer pour assouvir sa colère, et tirant le couteau que Biram avait à sa ceinture il poignarde Cathi qui meurt sans pousser un cri ni faire un mouvement.

Retirant alors l'arme du sein de la jeune fille, il la met dans la main de son rival endormi, et se retire sans être vu par personne.

Le lendemain matin on découvre la mort de Cathi, et Biram trouvé endormi à ses côtés, son propre couteau sanglant à la main, ne put invoquer un alibi, fut condamné à mort sans aucune hésitation.

La sentence ne devait être exécutée que le lendemain, et Biram voulait aller dire adieu à sa mère avant de mourir, aussi demanda-t-il, comme dernière faveur, un jour de liberté.

On faisait naturellement de grandes difficultés pour obtempérer à sa requête, et lui, ne se doutant pas que sa triste situation était le résultat de l'animadversion de celui qu'il croyait être son meilleur ami, dit à ses

juges : — « Amadou-li va me servir de caution, il prendra ma place dans la prison et se portera garant de ma parole, j'en suis certain. »

Amadou-li, qui avait plus d'un remords déjà, accepte volontiers, et voilà que Biram est libre pendant quelques heures. Mais au moment fixé pour l'exécution il n'est pas encore de retour, retenu qu'il a été plus qu'il ne le croyait par la longueur de la route à parcourir.

On s'apprêtait à tuer Amadou-li qui, lui-même, ne s'estimait pas trop malheureux, bourrelé qu'il était par les remords de sa mauvaise conduite vis à vis de son ami, quand Biram accourt en toute hâte.

Il veut reprendre sa place, mais Amadou-li ne veut pas la lui céder. Il y a entre les deux amis une lutte difficile à comprendre, et le boureau ne savait lequel frapper.

Tout à coup Amadou-li dit aux juges : — « C'est moi qui dois mourir et non Biram, parce que je suis le vrai et le seul coupable. » Et il raconte les détails de sa vengeance qui a produit la mort de Cathi et la condamnation de son ami.

Les juges sont très étonnés, très perplexes ;

ils ne savent quelle décision prendre, quand un vieux marabout leur dit : il faut faire grâce à tous les deux.

« Biram est, en effet, innocent, leur dit-il, et par conséquent hors de cause. Amadouli vient de racheter son forfait par sa belle conduite ; et, d'ailleurs, Cathi était, en définitive, la première et la plus grande coupable. Or, elle a été punie comme elle le méritait ; et il ne faut pas que sa mauvaise conduite fasse tuer un innocent, ou un coupable qui s'est repenti déjà d'une manière si loyale et si parfaite. »

L'avis du marabout fut suivi, et les deux jeunes hommes furent remis en liberté.





IV

LES DEUX AMIS PEULS

Deux garçons Peuls du Fouta-Djalon, nés dans le même village et habitant deux cases voisines, étaient unis par la plus grande amitié; ils jouaient dans leur enfance, ils chassèrent côte à côte, gardèrent le même troupeau une fois devenus adolescents : en un mot, donnèrent le spectacle de la plus étroite liaison.

Un jour, un des deux s'éprit d'amour pour une jeune fille du village, la rechercha en mariage et l'épousa.

Cet événement, bien fait pour rompre l'intimité des deux amis, ou du moins pour la relâcher sensiblement, n'eut cependant pas ce fâcheux résultat. Les deux jeunes

hommes restèrent aussi étroitement unis; le célibataire se bâtit une case qui touchait à celle du jeune ménage, et où ils étaient trois au lieu de deux à passer la plupart des heures de leur vie ensemble.

L'ami avait toujours respecté la femme de son camarade; il n'avait jamais eu une pensée inavouable à son égard, quand un jour par hasard, et sans qu'il l'eût cherchée, il eut l'occasion de voir, à travers une fente de la tapade qui séparait les deux cases, la jeune femme faire ses ablutions, dans un état de nudité qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, se croyant seule et à l'abri de tout regard indiscret.

Ce spectacle alluma dans les sens du jeune homme une flamme irrésistible; des désirs coupables assaillirent son esprit et son cœur, mais la force de son amitié les comprima et la jeune femme ne sut jamais qu'elle avait inspiré une telle passion.

Mais, malgré l'énergie de l'amitié qui combattait la convoitise, l'amour qu'éprouvait le jeune homme ne put être vaincu; il tomba bientôt dans un état de tristesse maladive, dépérit et finit par être si malade que son ami en fut très inquiet.

Tous les marabouts, toutes les matrones, tous les étrangers furent consultés pour ramener la santé du pauvre amoureux. Personne ne connaissant son secret ne put conseiller le remède efficace et la mort menaçait de survenir prochainement.

Désolé de voir son ami dépérir ainsi de jour en jour, le jeune marié se confondait en conjectures, demandait au malade ce qu'il pourrait faire pour lui rendre la santé, protestant qu'il se tuerait si la mort lui ravissait sa plus chère affection. Il fut si pressant un jour que l'amoureux lui confia son douloureux secret.

Ce fut pour le mari un coup terrible, car il aimait passionnément sa femme; il lutta péniblement contre deux sentiments également vifs.

Enfin l'amitié l'emporta, et, après un combat et des résistances dont le conteur peut, à son gré, détailler plus ou moins les péripéties quand il tient son auditoire sous le charme de la parole, mais que nous pouvons abréger ici, il fut convenu que la nuit d'après, le mari se lèverait sous le prétexte d'aller entretenir le feu qui brûlait dans la cour et qui avait servi au repas du soir.

L'ami devait entrer alors dans la case, tandis que le mari resterait au dehors, et la jeune femme, ignorant le subterfuge, devait servir à assouvir la passion de l'amant sans se douter de la substitution.

Ce qui fut dit fut fait, en partie au moins. Le mari céda la place à l'amoureux qui vint auprès de la jeune femme.

Mais, au moment de commettre un crime rendu d'autant plus facile que l'obscurité avait trompé la victime ; que le principal intéressé était de connivence avec le malfaiteur ; et aussi, ajoutons-le, que la jeune femme, éveillée par le bruit, sollicitait les désirs de celui qu'elle croyait être son mari, l'amitié redevint plus forte que la passion déshonnête.

L'amoureux s'échappa donc en toute hâte, au grand étonnement de la femme qui, ignorant la fraude, était, à bon droit, étonnée de cette retraite inopinée. Cette retraite fut si rapide que grâce à l'obscurité la jeune femme ne soupçonna pas le forfait que sa conscience se serait reprochée toute la vie.

Quand l'amoureux fut sorti, le mari rentra, dit l'histoire, et, comme il avait grandement souffert de céder sa place tem-

porairement à son ami, il se mit en devoir de prendre sa revanche.

Mais la jeune femme, qui s'était blessée de ce que ses avances venaient d'être repoussées, résista cette fois en lui disant : A chacun són tour; il y a un instant c'est moi qui demandais et vous refusiez, laissez-moi tranquille maintenant.

L'infortuné mari entendit cela avec un grand bonheur, ayant ainsi la preuve absolue que la continence de son ami avait été à la hauteur de l'immense sacrifice qu'il avait fait lui-même à l'amitié.

L'épreuve tentée eut un résultat favorable sur le jeune amoureux qui, gueri incontinent de la passion qu'il avait ressentie pour la femme de son ami, se hâta d'épouser une autre jeune fille. Et, au lieu d'une liaison intime à trois, on vit désormais dans le village deux ménages extrêmement unis par les liens de l'amitié, sans que la vertu eût à souffrir de part et d'autre.

Cette légende où l'amour est médecin et où l'amitié fut si invraisemblablement généreuse des deux côtés, rappelle celle de Stratonice, fille de Démétrius Poliocerte, qui avait été épousée, vers 290 ans avant Jésus-

Christ, par Séleucus Nicanor, un des généraux d'Alexandre, devenu roi de Syrie.

On sait que les attraits charmants de Stratonice inspirèrent au fils de ce prince une vive passion, qui, étant comprimée au fond du cœur de l'amoureux et cachée à tout le monde, mit celui qui fut plus tard roi de Syrie, sous le nom d'Antiochus Soter â la porte du tombeau.

On raconte qu'Érasistrate, son médecin, devina la cause d'une maladie que tout le monde cherchait en vain et que Séleucus Nicanor, aimant plus son fils que sa nouvelle femme, renonça en sa faveur à ses droits de mari.

Je ferai remarquer cependant qu'il y a de grandes divergences entre les deux légendes, puisque le jeune Antiochus Soter fut plus égoïste que l'ami de notre Peul.

On peut même dire que le sentiment qui a inspiré le récit africain est plus élevé que celui de l'anecdote Syrienne. de sorte, qu'entre les deux, c'est à l'imagination Foulane qu'échoit la meilleure place.

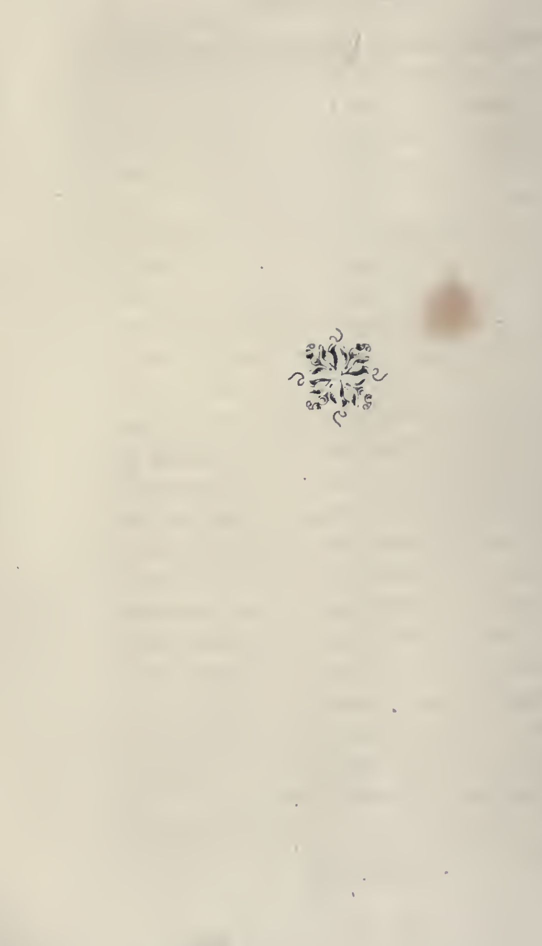
Cette légende des Peuls est-elle un reflet, une réminiscence, une variante de l'autre, il ne m'est pas possible de le décider; il serait

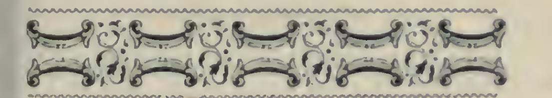
même tout à fait téméraire, je crois, de se prononcer pour ou contre leur parenté.

Néanmoins, dérivée d'elle ou parallèle, elle n'en prouve pas moins la supériorité intellectuelle des individus que nous étudions actuellement.

Elle est bien faite, à mon avis, pour montrer la distance intellectuelle considérable qui sépare le Peul de la plupart des nègres proprement dits. Car le Ouolof lui-même, qui est un des plus élevés parmi les mélaniens, ne la comprend pas, le plus souvent, trouvant que le sacrifice du mari est aussi léger que le scrupule de l'amoureux ridicule.

Dans la plupart des pays littoraux de l'Afrique tropicale, où l'homme satisfait bestialement son appétit charnel, sans attacher à l'amour la délicatesse et l'élévation que nous lui prêtons dans la race caucasique, on ne trouve, en géneral, rien qui approche de cet ordre d'idées que nous voyons dans l'imagination de Peul. Ce n'est que chez les peuplades les plus élevées sous le rapport de l'intelligence que la légende actuelle a quelques chances d'être comprise.





V

BALLADE KASSONKAISE DE DIUDI

Les Kassonkés qui habitent le haut Sénégal, aux environs de Médine, possèdent, dans leur littérature, une ballade que ne désavoueraient pas les peuples les plus policés et les plus délicats en poésie : c'est la ballade de Diudi.

Comme on va le voir; c'est un humble guerrier qui aime et qui est aimé d'une princesse. C'est un simple soldat dont l'amour fait un grand capitaine. Qui, après la victoire, demande la main de celle qu'il aime, et qui meurt de désespoir quand il apprend que celle qu'il aimait est morte.

Cette ballade de Diudi est le chant de guerre autant que le chant d'amour des Kassonkés;

ce qui me porte à penser que peut-être la majorité de la peuplade ne sent pas, d'une manière bien exacte, maints détails de ce qu'elle dit. Mais, néanmoins, le fait seul de s'être répandue ainsi, au point de devenir presque un chant national, est un indice en faveur de la supériorité intellectuelle de ces Kassonkés.

Que l'idée ait germé dans le cerveau d'un des poètes du pays ou bien qu'elle ait été apportée soit par les Peuls, soit par les Maures dans la contrée, toujours est-il qu'elle a trouvé chez les Kassonkés un terrain favorable à la conservation. Chez les Sérères, peut-être même chez les Ouolofs, elle aurait couru grand risque de tomber bien vite dans l'oubli et de disparaître, faute d'avoir été comprise; c'est-à-dire faute d'avoir fait vibrer une fibre dans le cœur ou dans l'esprit de la multitude.

Jeunes filles, dont le regard sait si bien faire battre le cœur des hommes les plus froids. Vous qui pouvez d'un coup d'œil faire plus de mal que le fusil chargé jusqu'à

la gueule, et plus de plaisir que la vue du fleuve, après une longue marche dans le désert. — Ecoutez l'histoire de Diudi qui est morte d'amour.

Guerriers, qui faites trembler l'ennemi et qui vous précipitez sur lui avec l'impétuosité du fleuve après le premier orage. — Vous dont la valeur défend les jeunes filles de la servitude et des brutalités des envahisseurs du pays. — Ecoutez l'histoire de Séga qui est mort d'amour.

Bakari était un grand roi qui commandait à tout le Bakounou. — Son nom était vénéré par les habitants de cent villages, et faisait l'effroi de ses ennemis, parce qu'il avait un grand nombre de vaillants guerriers dont la bravoure était irrésistible.

Le tata de Bakari était une grande forteresse dans laquelle il avait un grand nombre d'esclaves ; des armes, des tissus, des vivres, et de l'or en quantité. — Car Bakari était le chef le plus puissant de la contrée.

Bakari possédait toutes les richesses, mais ce qu'il avait de plus précieux c'était sa fille : la belle Diudi.

Guerrier ! — toi qui n'as jamais tremblé devant la sagaie de ton ennemi, tu aurais

tremblé devant l'œil de Diudi. — Tu aurais suivi son regard en tremblant. — Tu aurais été le plus heureux des hommes si elle t'avait souri. — Tu aurais voulu mourir si elle t'avait dédaigné.

C'est qu'elle était belle, Diudi. Toutes les filles de son village étaient belles, mais quand Diudi apparaissait personne ne les voyait plus. On ne regarde plus les étoiles quand le soleil s'est levé.

Tous les jeunes gens du pays, et même de très loin à la ronde, étaient épris de Diudi. — Chacun aurait voulu son amour. — Mais Diudi est sévère; elle n'aimera que le plus beau, le plus brave et le plus aimant.

Allons, jeunes guerriers! quel est celui de vous qui sera aimé de Diudi?

Diudi est belle comme le soleil levant. — Diudi est agile comme la gazelle. — Diudi a un regard qui fait perdre la mémoire et qui fait trembler l'homme le plus résolu.

Quand Diudi chante chacun est dans le ravissement. Si Diudi parle tous les jeunes gens se taisent et ne savent plus parler. — Allons, jeunes guerriers, qui de vous sera aimé de Diudi?

C'est Séga que Diudi aime; elle qui fait

trembler d'émotion tous les jeunes gens, elle est émue quand elle le rencontre. — Et Séga qui est le plus beau, le plus brave, le plus aimant des guerriers s'attache à ses pas.

Sans que sa voix lui dise rien ses yeux lui disent des choses qui les plongent tous deux dans l'extase.

Séga aime Diudi, Diudi aime Séga. — Guerriers perdez l'espérance. — Diudi sera à Séga — Séga sera à Diudi. — Pendant la vie, pendant la mort.

Diudi aime Séga. — Séga aime Diudi. — Ils ne se sont jamais parlé, mais ils se sont vus une fois et ils savent tout ce qu'ils ont d'amour réciproque.

Personne ne les a vus, personne ne sait qu'ils se connaissent et pourtant Séga passe de longues heures auprès de Diudi.

Diudi aime Séga. — Séga aime Diudi.

L'amour sait réunir les amants en même temps qu'il aveugle et rend sourds ceux qui gardent les jeunes filles.

Séga aime Diudi, la fille du roi. — Mais lui est pauvre, il est de naissance obscure, il ne pourra pas prétendre à être son époux,

Qu'importe ! Séga et Diudi n'ont pas songé à cela pour s'aimer. — Leur amour est né

sans qu'ils le sachent. — Ils ne l'ont connu que lorsqu'il était immense et les dominait entièrement.

Les amants ne songent pas à l'avenir, ils s'aiment et voilà tout. Quand ils sont ensemble ils ne désirent plus rien; tout le restant du monde leur est indifférent.

Séga aime Diudi. — Diudi aime Séga.

Ils se voient chaque nuit. — Ils sont heureux. Personne ne connaît leur liaison; rien n'entrave leur passion; ils ne songent pas à l'avenir.

Mais hélas! hélas! le bonheur n'a qu'un jour, le malheur dure toute la vie.

Pleure Diudi. — Pleure Séga. — Voilà le malheur qui va fondre sur vous. — Votre amour est si grand qu'il vous fera mourir.

La guerre est déclarée; l'ennemi avance, brûlant les villages, tuant les hommes, emportant les femmes en esclavage, — enlevant les récoltes et les troupeaux. Les vautours les suivent parce qu'ils ont à manger abondamment partout où ils passent.

Les Bambaras envahissent le pays. — Bakary prends garde! la mort est proche si tu ne sais te défendre.

Les Bambaras sont cruels. Ils tuent les

guerriers. — Ils réduisent les enfant en esclavage. — Ils violentent les femmes. — Prends garde Bakary !

Bakary fait battre le tam-tam de guerre. — Accourez jeunes guerriers. — De tous les côtés vous arrivez avec empressement, vous avez vos grigris qui vous rendent invulnérables. — Vous avez vos fusils chargés jusqu'à la gueule. Vous avez de la poudre en grande abondance.

Accourez jeunes guerriers il faut défendre le pays. — Prenez y garde !

Les Bambaras violentent les jeunes filles, mais vous, qui êtes plus braves que les Bambaras, vous saurez leur prendre leurs femmes et leur filles.

Les Bambarras son riches, mais vous leur prendrez leurs troupeaux, leurs armes et leur or.

Les guerriers accourent et le premier de tous est Séga. — Séga n'est pas reconnaissable. — Il était doux, suppliant tremblant d'émotion devant Diudi. Mais quand il a les armes à la main il est terrible.

Séga est un simple est obscur guerrier pour l'extraction ; mais il est si fort, il est si brave, il est si hardi que bientôt il est le

chef. — Il entraîne ses amis au combat. — C'est le plus brave; c'est le plus hardi. — Ses amis le suivent et lui obéissent. — Séga est un grand chef.

Diudi pleure, Diudi tremble pour les jours de Séga, elle se désole et cependant cherche à cacher sa douleur. Mais Bakary s'aperçoit que Diudi est triste. Dis-moi, Diudi, quelles sont tes douleurs. Mais Diudi reste muette. — Diudi ne dira à personne qu'elle aime Séga.

Le temps s'écoule ; la guerre dure et Diudi se désole. — Elle tremble pour la vie de Séga, mais voilà que d'autres douleurs vont l'assaillir.

Diudi, mets ton bracelet à la cheville. — Diudi, tu seras mère bientôt.

Diudi, tu as un enfant qui ressemblera à Séga. — Prends garde, Diudi ! ton père le roi Bakary est courroucé. Bakary veut savoir quel est le téméraire qui a osé t'approcher.

Il mourra ce téméraire! La fille du roi ne peut être aimée que par un roi. — Celui qui l'a séduite doit mourir.

Diudi, dis-moi, je te l'ordonne, quel est le ravisseur de ton cœur, je te jure qu'il mourra.

— Je saurai l'atteindre partout. — Il a déshonoré ma fille, il mourra.

Diudi, dis-moi son nom, dis-moi qui est cet homme.

Mon père, celui que j'aime est beau comme le soleil. — Il est brave comme le lion — Il est sage comme un vieillard. — Mais je ne vous dirai pas son nom. — Il ne doit pas mourir; il doit être votre fils aimé, en attendant d'être votre successeur.

Diudi, tu me diras son nom, je saurai t'y forcer. — Je veux le faire mourir. — On va t'enfermer; tu souffriras toutes les douleurs. — Je te priverai de nourriture. — Je te ferai supporter toutes les tortures pour te forcer à me dire son nom, car je veux faire mourir celui qui a déshonoré ma fille.

Diudi, dis-moi le nom de ton séducteur.

Mon père, celui que j'aime est beau comme le soleil. Il est brave comme le lion. Il est sage comme un vieillard. — Mais je ne vous dirai pas son nom. — Il ne doit pas mourir il doit être votre fils aimé en attendant d'être votre successeur.

Diudi, tu me diras son nom; je saurai t'y forcer. Je te ferai mourir de privations et de

tortures si tu ne me le désignes pas pour que je le fasse mourir.

Mais Diudi ne dira pas son nom. — Diudi répète chaque jour : Mon amant est beau comme le soleil, brave comme le lion, sage comme un vieillard.

Diudi souffre de la faim. — Diudi est enfermée dans un lieu obscur. — Diudi se désespère. — Diudi est morte en répétant : Mon amant est beau comme le soleil, brave comme un lion, sage comme un vieillard.

Mais Diudi n'a pas révélé le nom de celui qu'elle aime.

Séga fait des prodiges de valeur. — Les Bambaras reculent; et il les poursuit avec ardeur.

Séga est un grand chef c'est lui qui commande à tous. — Il est brave de sa personne. Il est prudent dans le conseil. — Il surprend toujours l'ennemi, et ne se laisse jamais surprendre.

C'est Séga qui a vaincu les Bambaras. — Séga est un grand chef.

La guerre est finie; les guerriers reviennent au pays chargés de butin. — Tout le monde acclame Séga. — Séga est un grand chef.

Bakary félicite Séga, c'est Séga qui a vaincu les Bambaras.

Bakari est dans la joie, il embrasse Séga. Dis-moi brave guerrier que veux-tu pour ta récompense. — Tu es un grand chef. — Tu es mon égal. — Dis-moi ce que tu désires; je te jure que je te l'accorderai.

Grand roi, j'aime quelqu'un que je ne vois pas ici. Grand roi je suis prêt à retourner au combat s'il faut tuer d'autres ennemis, courir de nouveaux dangers remporter encore des victoires pour ta grandeur.

Grand roi, si tu veux me rendre heureux, donne-moi Diudi en mariage.

Diudi que j'aime et qui est la plus belle, la plus douce, la plus aimante des filles. — Grand roi, j'aime Diudi.

Hélas! Hélas! Diudi est morte. — Elle est morte d'amour sans vouloir révéler le nom de celui qu'elle aimait; de celui qui est beau comme le soleil, brave comme le lion, sage comme un vieillard.

Séga! Diudi est morte, morte d'amour pendant que tu combattais les Bambaras, pendant que tu te couvrais de gloire, que tu remportais la victoire. — Diudi est morte d'amour.

Séga se désole. — Séga s'est évanoui comme une femme en apprenant la funeste nouvelle. — Séga ne veut plus rien, il ne demande plus rien, il ne songe plus à rien qu'à Diudi. — Il jette ses armes, son butin reste sourd à toutes les félicitations; il n'entend plus les cris de joie. — Il court sur la tombe de sa bien-aimée; et il y meurt de douleur en appelant Diudi, sa chère Diudi qui est morte d'amour.

Jeunes filles dont le regard sait si bien faire battre le cœur des hommes les plus froids. — Vous qui pouvez d'un coup d'œil, faire plus de mal que le fusil chargé jusqu'à la gueule ; et plus de plaisir que la vue du fleuve après une longue marche dans le désert. — Ecoutez l'histoire de Diudi qui est morte d'amour.

Guerriers qui faite trembler l'ennemi et qui vous précipitez sur lul avec l'impétuosité du fleuve après le premier orage. — Vous dont la valeur défend les jeunes filles de la servitude et de la brutalité des envahisseurs du pays. — Ecoutez l'histoire de Séga qui est mort d'amour.



VI

BALLADE TOUCOULORE DE SAMBA-FOUL

Il est parti Samba!

Samba était de race noble, il descendait de Koli Satigny qui était un saint homme en même temps qu'un grand guerrier et qui possédait, à cause de sa ferveur religieuse, un talisman précieux qui le rendait invulnérable. Ce talisman lui permettait de prendre toutes les formes d'animaux possibles pour surveiller les agissements de ses ennemis, et le rendait invisible à son adversaire dans les moments dangereux.

Il est parti Samba!

Samba était noble et généreux il avait toutes les qualités pour régner; mais son père mourut pendant qu'il était enfant et

son oncle Abou Moussa lui ravit le commandement, Abou Moussa cherche même à le faire périr. Mais Samba s'échappe et marche jour et nuit pour se soustraire à ses embûches. — Tout le monde l'a abandonné, les partisans de son père sont découragés, il n'a plus à sa suite que son griot et son chien qui lui sont restés fidèles.

Il est parti Samba !

Samba arrive chez le Tunka de Ouandé, dans le Fouta Damga ; il se fait reconnaître et il est comblé de fêtes. Mais son oncle est puissant et le Tunka est faible, de sorte qu'il ne peut recevoir aucun secours d'hommes pour faire la guerre. Il confie au Tunka sa mère et ses sœurs qu'il a sauvés de l'animadversion de son oncle.

Il est parti Samba !

Samba ne se laisse pas décourager par l'adversité. Ne trouvant pas d'appui pour sa vengeance chez le Tunka de Ouandé il traverse le fleuve et va trouver El Kébir le grand chef des maures qui a mille guerriers toujours prêts à se battre. El Kébir est dans son camp entouré de ses femmes, de ses troupeaux et de ses chameaux.

Il est parti Samba !

Je suis Samba, lui dit-il, donne-moi une armée pour aller combattre mon oncle et ressaisir le pouvoir qu'il m'a dérobé. Tu auras défendu la justice en donnant aide au faible contre l'oppresseur, et tout le monde dira que tu es un grand chef, sage brave et équitable.

Il est parti Samba!

El Kébir lui dit sois le bienvenu; il lui donne l'hospitalité mais il ne veut pas tenter la lutte contre Abou Moussa qui est puissant; et Samba veut cependant se venger. Samba mange le couscous de l'hospitalité, mais l'eau du désert est infecte et salée. Aussi Samba dit à la captive du roi donne-moi de l'eau douce et fraîche comme celle de mon pays.

Il est parti Samba!

Je le voudrais bien, lui répond la captive, mais je ne pourrais t'en donner qu'au prix de ma mort, car la source d'eau douce est en la possession du lion M'Bardidalo qui la garde jalousement et qui n'en laisse puiser qu'à ceux qui consentent à lui donner une jeune fille en sacrifice chaque année. Les pauvres captives comme moi sont bien malheureuse; elle lui servent de pâture.

Il est parti Samba!

Samba prend l'outre de la captive et il va droit à la source ou se trouve M'Bardidalo. Le monstre veut le dévorer mais Samba est un grand guerrier et la lutte s'engage entre eux deux. Les rugissements du lion jettent la terreur aux alentours. — Chacun est terrifié pendant cette nuit noire. Seul, Samba a conservé son courage et il tue le lion. Il plante sa lance dans le sable, y attache son chien et laisse sur son ennemi mort une de ses sandales.

Il est parti Samba!

La nouvelle du combat terrible se répand dans le camp Tout le monde veut aller voir le monstre abattu et les jeunes filles sont radieuses de la défaite de leur ennemi. — El Kébir dit : « que celui qui a remporté la victoire se fasse connaître pour qu'on l'admire. » — Le griot de Samba lui répond : « Celui qui a tué le lion est celui qui saura détacher le chien, brandir la lance et chausser la sandale. »

Il est parti Samba!

Tous les guerriers d'El Kébir viennent tour à tour pleins d'ardeur et de confiance pour détacher le chien mais le fidèle animal leur montre les dents avec fureur. — Per-

sonne ne peut, non plus, arracher la lance qui reste plantée dans le sable comme un arbre inébranlable. Personne ne peut chausser la sandale. Quel est donc le guerrier redoutable qui a vaincu le lion? aucun d'eux ne peut dire « c'est moi. »

Il est parti Samba!

Samba s'approche le dernier, le chien le comble de caresses, se laisse détacher par lui. Samba brandit la lance que personne n'avait pu arracher du sol. Samba met la sandale qui est semblable à celle qu'il a à l'autre pied. — Tout le monde est rempli de joie. — Les jeunes filles le bénissent El Kébir lui dit : « Tu es un grand guerrier. »

Il est parti Samba!

El Kébir est ravi et dit à Samba, ma fille et mes richesses t'appartiennent désormais. Mais Samba n'a qu'une pensée c'est de se venger de son oncle, et il répond : donne-moi une armée. — El Kébir hésite encore; il ne la donnera que si Samba lui rend d'autres services. Le roi des Peuls a des bœufs blancs que jamais personne n'a pu surprendre, il faut que Samba les enlève pour les lui donner.

Il est parti Samba!

Samba n'est pas un voleur il attaque les hommes comme les lions en les regardant en face. Les maures qui sont lâches, détournent par la ruse quelques misérables bœufs. Mais Samba le descendant de Koli Satigny, se bat corps à corps et en plein soleil contre ses ennemis. Il monte sur un cheval fringant au son du tam-tam de guerre et des chants des griots. Il fait dire au roi du Peuls. « Je vais te faire la guerre, défends-toi. »

Il est parti Samba!

Le combat est terrible, Samba est victorieux. Biram Gourour le roi des Peuls noirs est son prisonnier ; ses richesses, ses troupeaux sont à la merci de Samba. Mais le vainqueur est aussi généreux après la victoire qu'il est brave pendant le combat. Il ne prend que la moitié des bœufs blancs des Peuls et il rend à Biram ses richesses, empêchant que les maures qui n'ont pas combattu lui dérobent quoi que ce soit.

Il est parti Samba!

Les pillards maures qui étaient partis pour voler après la bataille, rentrent les mains vides et crient à la trahison. El Kébir qui est insatiable, n'est pas content d'a-

voir seulement la moitié des bœufs blancs, quand il pourrait avoir le troupeau tout entier, et il dit mort à Samba, qui est un traitre. Sa tête roulera sur le sable et son corps servira de pâture aux vautours et aux hyènes du désert.

Il est parti Samba!

Les filles d'El Kébir ne veulent pas que celui qui les a délivrées du lion M'Bardidalo périsse, elles sautent sur les chevaux du camp qui paissent en liberté et elles vont lui dire : « Nous restons avec toi, si tu quitte le camps nous n'y reviendrons plus. » L'espoir de la nation part avec elles. — Si Samba ne revient pas El Kébir n'aura plus de descendants.

Il est parti Samba!

El Kébir en se voyant ainsi abandonné par ses filles est au désespoir, il regrette ce qu'il a fait contre Samba. — « Reviens, lui dit-il, reviens avec les filles du camp, l'espoir de l'avenir; reviens sans retard avec ces imprudentes, ces folles qui nous abandonneraient tous, sans regret, pour te suivre. — Reviens, je te comblerai de richesses, tu commanderas mes guerriers.

Il est parti Samba!

Samba qui est bon autant qu'il est généreux, revient au camp et dit à El Kébir : donne-moi une armée pour me venger de mon oncle barbare et pour reconquérir mon royaume. El Kébir ne résiste plus cette fois fait battre enfin le tam-tam de guerre, les guerriers se rassemblent, les vœux de vengeance de Samba sont écoutés.

Il est parti Samba!

Les guerriers joyeux et brûlant de combattre, se pressent aux côtés du brave qui est invincible et qui a déjà donné tant de preuves de sa valeur. Leurs armes reluisent au soleil, les cris des femmes les accompagnent; et Samba plein de joie de commander une grande armée veut d'abord aller à Guellé pour remercier le vieux Tunka des soins qu'il a donnés à sa mère et à ses sœurs.

Il est parti Samba!

Les guerriers sont en route, Samba ne se sent pas de contentement; il songe à sa mère et à ses sœurs. Une vieille mendiante s'approche de lui et lui dit de s'arrêter pour écouter sa plainte. — Samba la repousse doucement en lui disant : laisse-moi et j'ai hâte d'aller revoir ma mère qui

sera bien heureuse de savoir que je vais reconquérir ma souveraineté dérobée par un oncle barbare.

Il est parti Samba!

Mais la vieille lui répond : Samba ! je suis ta mère. Pourquoi ne me reconnais-tu pas? si je suis si pauvre si je suis si changée c'est que le Tunka de Ouandé n'a pas été généreux; il n'a pas tenu la promesse qu'il t'a faite ; il a eu peur des menaces de ton oncle, il nous a chassés. Tes sœurs sont captives et moi je manque de tout.

Il est parti Samba!

Grand Dieu est-ce possible! Mère tu seras vengée. Les guerriers passent le fleuve et le tata de Ouandé est pris d'assaut. Le Tunka est tué. Ses fils sont tués. — Ses filles sont captives. — La mère de Samba qui a été la plus pauvre et la plus malheureuse du pays, est désormais la souveraine de Ouandé.

Il est parti Samba!

Les guerriers approchent des états de l'oncle de Samba.— Abou Moussa l'usurpateur, l'homme aux mauvais desseins est dans le palais qu'il a dérobé à son maître légitime. Il est plein d'orgueil et personne n'ose le regarder en face. Samba arrête son armée

sans que personne l'ait signalée à Abou-Moussa qui voit tout à coup un chien maigre apparaître devant lui.

Il est parti Samba !

Chien; dis-moi qui es-tu?. — Es-tu une simple bête ou bien es-tu un génie, hâte-toi de disparaître de devant mes yeux ou crains ma colère dit Abou-Moussa. — Le chien disparaît, mais en faisant face à Samba qui apparaît avec la figure irritée. Il lui montre le talisman de Koli Satigny qui était en sa possession et dit à son oncle : « Je viens pour te punir de tes mauvaises actions. »

Il est parti Samba !

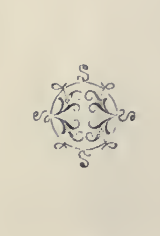
L'armée s'approche dans la nuit et prend la ville par surprise, le combat est terrible, les partisans d'Abou-Moussa sont nombreux, mais les guerriers de Samba sont vaillants, Samba, est un foudre de guerre, il tue autour de lui tout ce qui lui résiste, il met à mort le tyran, Abou-Moussa.

Il est parti Samba !

Samba victorieux se fait reconnaître ; on l'acclame avec amour comme le souverain du pays. Chacun dit : voilà le grand, voilà le noble, voilà le roi véritable. — Samba va régner avec bonté. Samba fera le bonheur de

son peuple. Samba comblera ses griots de grandes richesses pour qu'ils chantent tous les jours et devant tous les guerriers les hauts faits de Samba et pour qu'ils gardent toujours le souvenir de ses prouesses.







VII

LA FINESSE DU SINGE ET LA NAÏVETÉ DU LOUP

Un jour le lion se promenait dans la broussaille comme un propriétaire dans sa maison. — Il regardait à droite; — il regardait à gauche; — il faisait deux pas en avant; puis s'arrêtait puis marchait encore.

Voilà que le singe l'aperçoit et se moque de lui en le contrefaisant.

Le lion est mécontent et il lui dit : « singe reste tranquillement à te gratter et ne te moque pas de moi ; sinon je te mangerai. » Mais le singe qui est malin continue à prendre sur une branche les attitudes que le lion a l'habitude de prendre sur la terre et le lion entre dans une grande colère contre lui.

En faisant ses grimaces et ses gambades le singe perd l'équilibre et il tombe juste entre les pattes du lion qui se saisit de lui et a envie de le tuer d'un coup de dent. Mais il lui vient à l'idée qu'il vaut mieux manger le singe en compagnie de son ami; et alors il le met dans son trou dont il ferme la porte à l'aide d'une grosse pierre. Il part ensuite pour aller chercher son convive.

Une fois seul et revenu de sa grande frayeur, le singe se dit comment faire pour m'en aller? — Il cherche à se sauver mais la pierre est trop grosse pour être poussée au dehors, de sorte que ses efforts sont impuissants; et il se désole.

Mais voilà que le loup vient à passer et l'entend pousser ses hurlements de désespoir. — Le loup avait eu une querelle avec le singe et il lui en voulait un peu, aussi il est content de l'entendre pleurer et il lui dit : « singe pourquoi pleures-tu ? »

Le singe, qui est très fin, sent très bien que s'il n'a pas la présence d'esprit de tromper le loup il est perdu; et alors il lui répond : « Je ne pleure pas, je chante. »

« Pourquoi chantes-tu ? »

« Pour faire la digestion en attendant le

lievre qui est allé chercher encore de la viande. Ce matin nous avons fait *botai* ensemble et ce soir nous devons le faire encore. Nous allons manger tant que nous pourrons. Nous avons tant de viande ici que je n'en puis plus manger ; mon ventre est trop petit ; il y en a beaucoup de reste tout autour de moi. »

Le loup qui est gourmand lui dit alors : « Est-ce que vous refuserez à moi votre ami de faire *botaï* avec vous autres? » — « Non, répond le singe, entre dans le trou du lièvre ; il y a beaucoup à manger pour toi. Mais de peur que d'autres ne nous voient manger, déplace la pierre qui ferme l'entrée du trou avec précaution. » Le loup obéit et au moment ou il déplace la pierre en entrant dans le trou, le singe se glisse entre ses pattes et se sauve tandis que le loup reste prisonnier.

Le lion arrive avec son ami sur ses entrefaites; et il dit : « Tiens! nous voulions manger le singe. Ma foi tant pis, nous mangerons le loup. »

Or pendant que le pauvre prisonnier est déchiré en morceaux, le singe qui est remonté sur l'arbre fait des gambades en se

félicitant d'avoir trompé le lion et le loup. C'est q'en effet, en échappant à la colère de l'un il s'est délivré de l'animadversion de l'autre.

La Fontaine, dans ses fables, a mis, on le sait, en vers une idée tellement voisine qu'on est frappé de son analogie (livre XIe, fable VIe, *le loup et le renard*).

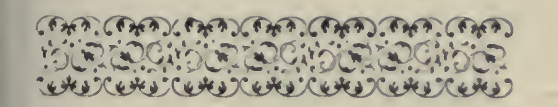
.... Un soir il (le renard) aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément.
Notre renard pressé par une faim canine
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu ;
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine
Et voyant sa perte prochaine ;
Car comment remonter si quelque autre affamé
De la même image charmé
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire? [puits,
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au

Le temps qui toujours marche avait pendant deux
    Echancré, selon l'ordinaire, [nuits
De l'astre au front d'argent la face circulaire ;
    Sire renard était désespéré.
    Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là ; l'autre dit : camarade,
Je veux vous régaler : Voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis Le Dieu Faune l'a fait,
    La vache Io donna le lait,
    Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets;
    J'en ai mangé cette échancrure
Le reste vous sera suffisante pâture;
Descendez dans un seau que j'ai mis là exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajusta l'his-
    Le loup fut un sot de le croire. [toire
Il descend; et son poids emportant l'autre part,
    Reguinde en haut maître renard.

Certes il y a, j'en conviens, une différence de mise en scène bien différente, et toute à la faveur de notre immortel fabuliste; mais cependant l'idée qu'il a si bien enjolivée a la même portée que celle du conteur nègre. Et si on fait la part des conditions des animaux, des instruments qu'il faut mettre en action suivant tel ou tel pays, quand on veut captiver l'attention, on voit que la viande que promet

le singe au loup, est le produit du même sentiment qui lui fit offrir le fromage par le renard.





VIII

LE SAGE QUI NE MENTAIT JAMAIS

DANS le pays de Bakounou vivait jadis un homme qui avait une grande réputation de savoir et de vertu. Tout ce qu'il disait était marqué au coin de la plus remarquable sagesse, comme de la plus exacte vérité. On racontait dans les contrées environnantes à plus de vingt journées de marche de son habitation qu'il n'était jamais sorti de sa bouche un mensonge, quelque petit qu'il fût.

L'Almamy qui en avait entendu parler et qui aimait fort à plaisanter, le fait appeler un jour et lui dit : « Mamadi est-il vrai que tu n'aies jamais menti?

C'est vrai, répondit le sage.

Est-tu certain que tu ne mentiras jamais? — J'en suis parfaitement sûr. — Eh bien! ajouta l'Almamy, continue à dire la vérité, mais prends garde, car souvent le mensonge, qui est très subtil, se glisse dans la bouche plus facilement que la vérité.

A quelques jours de là, l'Almamy fait appeler, le matin à la première heure, Mamadi. Quand le sage arriva, il trouva une foule de curieux et de courtisans devant la demeure du souverain qui allait partir pour la chasse. — L'Almamy était auprès de son cheval, tenant une poignée de crinière à la main, un pied déjà passé dans l'étrier. — Dès qu'il vit Mamadi il lui cria : Va, je te prie, de suite à ma roundé (maison de campagne) de tel quartier, qu'il désigna; tu y trouveras ma femme à laquelle tu annonceras mon arrivée pour aujourd'hui midi. Dis-lui que nous allons forcer une biche et que quand nous arriverons chez elle, il faut que nous trouvions une plantureuse calebasse de couscous. Pars de suite et marche sans t'arrêter un seul instant. Tu attendras là-bas ma venue, et tu mangeras avec nous.

Mamadi s'inclina et partit sans plus tarder. — Deux minutes après, on le voyait dispa-

raître derrière les lougans du voisinage sans qu'il eût une seule fois tourné la tête pour voir dans quelle direction la chasse paraissait devoir s'effectuer.

A peine est-il parti que l'Almamy quittant l'étrier et rentrant dans sa case dit en riant à ses courtisans : Amis, nous ne chassons pas aujourd'hui; nous resterons ici sans aller à la roundé. Ce que j'ai dit à Mamadi était uniquement dans le but de le faire mentir; il va annoncer notre arrivée pour midi; il pressera ma femme de préparer le couscous, et demain matin nous rirons de sa confusion, quand nous pourrons lui démontrer, preuves en main, qu'il n'a pas dit vrai.

Mais l'Almamy avait compté sans la défiante prudence de Mamadi; celui-ci était arrivé, en effet, d'un pas délibéré à la roundé et avait dit à la maîtresse du logis : *Vous feriez peut-être bien de ne rien faire du tout, comme peut-être aussi vous feriez bien de faire préparer un couscous succulent pour l'Almamy qui peut-être sera ici, à midi, aujourd'hui*

La femme étonnée d'entendre ces paroles dubitatives pressa Mamadi de questions, et celui-ci lui raconta que l'Almamy, un pied

déjà dans l'étrier de son cheval, l'avait chargé de la commission ; mais il laissait à chaque mot percer un doute, si bien que la femme impatientée lui dit : Enfin, viendra-t-il ? oui ou non. — *Ma foi, je n'en sais rien*, répondit Mamadi, *car je ne sais si après mon départ le pied qui était par terre sera monté sur l'étrier, ou bien si le pied qui était sur l'étrier sera descendu par terre.*

La commission était faite. Mamadi fit son salam, se coucha dans un coin et attendit. Le lendemain matin, l'Almamy arriva tout riant, et d'aussi loin qu'il vit sa femme il lui cria : Eh bien ! le fameux diseur de vérités a donc dit un mensonge hier ? Mais il ne fut pas peu confus quand elle lui répondit : Non, je n'ai jamais pu lui tirer rien de précis, et il n'a jamais voulu me dire si oui ou non vous viendriez. Les détails de la conversation montrèrent que le sage était resté dans le doute le plus vague. Mamadi triomphait, et l'Almamy reconnut, comme tout le monde, que le sage et prudent compère avait soin de se tenir toujours dans une réserve assez grande pour ne pas se laisser tromper par les apparences.



APPRÉCIATION

Les huit contes, légendes ou ballades que nous venons de rapporter présentent un grand intérêt pour celui qui veut se faire une opinion touchant la fibre intellectuelle du nègre qui a trait aux sentiments élevés du cœur. Et, en effet, quelle peuplade européenne trouverait dans son cerveau quelque chose de plus délicat que les sentiments de ce pauvre père qui, malgré la mauvaise conduite de son fils, cherche, au détriment de sa sécurité, de son bonheur et même de sa vie, à lui épargner une punition méritée ?

Cothi Barma est un sage qui, ayant une grande dose de philosophie, savait combien

l'amitié des grands est chose fragile et souvent dangereuse.

Les deux amis Peuls et ces autres qui sont brouillés un instant pour une maîtresse coupable, sont la peinture d'un degré de puissance de l'amitié que bien des Européens ne pourraient pas atteindre, assurément.

De son côté, la ballade de Diudi est une poétisation de l'amour qui n'a rien à envier à Pyrame et Thisbé, à Roméo et Juliette ou à Damon et Henriette.

Celle de Samba-foul est l'histoire d'un héros qui ne le cédait pas aux paladins du moyen âge.

Le singe qui se tire de qualité au détriment du loup est un sujet que La Fontaine n'a pas dédaigné.

Enfin l'histoire du sage qui ne mentait jamais indique clairement le désir du narrateur de faire prévaloir cette idée : que l'intelligence prime l'orgueil et triomphe toujours de la sottise.

Sans doute — et il ne faut pas oublier de le constater — tous les nègres sénégalais ne sont pas capables d'apprécier la portée entière de chacun des sentiments exprimés dans ces contes, légendes et ballades que nous venons de

rapporter. C'est ainsi que le sacrifice de l'un des deux amis Peuls ne paraîtrait pas excessif à un Ouolof. Mais remarquons que pour ce Ouolof la légende des deux amis brouillés par une maîtresse donne la note juste de ce qu'on peut faire d'après lui pour son ami après le premier feu de la colère. Et cette note est à peine inférieure à celle du Peul.

Par ailleurs il faut reconnaître aussi que dans chacune des peuplades sénégambiennes, Ouolofs, Peuls, Mandingues, Bambaras, Saracolais, Sérères, etc., les sentiments exprimés par ces contes et ces ballades ne sont pas appréciés avec la même précision et la même finesse par tous les individus. Mais en est-il autrement en Europe ? — Nos paysans sentiraient-ils mieux que beaucoup de nègres la portée philosophique de pareilles peintures du cœur ou de l'esprit humain ?

Aussi tout en admettant, si on veut, que la proportion des gens capables de comprendre le sens vrai et l'importance de ces contes, légendes, ballades, etc., est infiniment plus grand, toutes choses égales d'ailleurs, chez les peuples européens que dans les peuplades nègres de la Sénégambie, un fait capital subsiste : c'est que sur les rives du Sénégal et du

haut Niger les sentiments que visent les contes et ballades que nous venons de rapporter ne sont pas lettre absolument morte.

Or, dès le moment que l'impression existe, cela dénote d'une part une certaine supériorité relative de l'intelligence et, d'autre part, comme toute impression est perfectible par l'éducation, on peut en inférer que le nègre des pays dont nout parlons ne sera pas réfractaire, *in futurum*, aux bénéfices du progrès.



DEUXIÈME PARTIE

CONTES ET LÉGENDES QUI ONT TRAIT A UN DÉFAUT, UN RIDICULE, UN VICE OU UNE IMPERFECTION QUELCONQUE.



DEUXIÈME PARTIE

Dans cette seconde partie, nous rangerons sept contes ou légendes qui ont trait à un défaut, un vice, un ridicule ou une imperfection morale pour en faire ressortir le mauvais côté et souvent pour signaler en même temps la supériorité de la vertu, de l'intelligence ou de la sagesse. En voici l'énumération.

I. La légende des trois fils de Noé.

II. Histoire de celui qui se fit servir par le roi.

III. La chasse au lion des Bagnouns.

IV. Le beau-frère coupable.

V. L'homme qui avait beaucoup d'amis.

VI. L'ami indiscret.

VII. L'héritier qui avait le sommeil pour sa part.





I

LES TROIS FILS DE NOÉ

NOÉ, qui, après Adam, est le père de tous les hommes, avait trois fils.

Le premier s'appelait Toubab; il était blanc de figure comme le sont les Européens; il avait une santé faible, mais son esprit était très subtil et très rusé. Aussi, grâce aux ressources de son imagination, il avait toujours raison sur ses frères, soit par la parole, soit par les actes.

Il excellait dans l'art de se procurer les objets dont les autres avaient besoin et il savait, en les vendant, en retirer une rétribution qui était toujours supérieure à leur prix réel.

Le second, dont le nom était Hassan, était si brun qu'on ne savait au jnste s'il était blanc ou noir; il était maigre aussi, mais bien mieux portant que Toubab, ne craignant ni le soleil ni la chaleur comme lui; n'ayant pas la fièvre à chaque instant, au contraire, agile et aimant la chasse, il montait volontiers à cheval, gardait les troupeaux de son père et les soignait avec beaucoup d'habileté.

Il était d'humeur batailleuse, d'un caractère irascible, et surtout il avait le très vilain défaut de dérober au voisin tout ce qu'il pouvait prendre et tout ce qui lui paraissait bon à quelque chose.

Maintes fois il avait volé Toubab, mais en définitive il était toujours sa dupe, car ce dernier se rattrappait bien vite en échangeant quelque chose avec Hassan.

Le troisième, Samba, avait la couleur des Ouolofs. Plus grand et plus fort que ses frères, il traversait impunément les saisons fraîches et chaudes sans être malade, il savait mieux cultiver la terre et faisait produire au sol des graines, du coton et des herbages savoureux.

Mais ayant infiniment moins d'astuce que

son frère Toubab, trop peu de méfiance vis-à-vis de son frère Hassan, sa récolte était toujours dépensée, avant qu'elle ne fût arrivée au grenier; ou bien quand il était parvenu après mille dangers de rapt à la mettre en sacs, il était obligé de la donner tout entière à Toubab pour avoir un des menus objets de luxe ou de gourmandise que son tempérament lui faisait désirer avec une avidité irréfléchie.

Samba menait donc en somme une vie besogneuse, ayant plus de convoitise que d'aisance, condamné à beaucoup travailler pour avoir le moindre des plaisirs.

Le père Noé qui était très riche, puisqu'il s'était trouvé seul possesseur du monde entier, avait obligé pendant de longues années ses fils à vivre en bonne intelligence, en les mettant dans des conditions d'une juste égalité.

Il donnait souvent en cachette à Samba ce que le pauvre noir n'avait pas su se procurer et que ses frères avaient bien su acquérir, il lui répétait chaque jour qu'il ferait bien d'oublier sa paresse et de mettre à ses occupations l'assiduité qui caractérisait Hassan ; qu'il devrait être économe comme son frère

Toubab. Mais autant en emportait le vent. Samba se hâtait d'assouvir sa gourmandise et son orgueil, les dons de son père n'étaient utiles qu'à sa paresse.

Noé, arrivé à la fin de ses jours, réunit ses trois fils, il leur recommanda de s'aimer, de vivre en bonne intelligence et il leur légua tous les biens de la terre qui étaient en sa possession; leur disant qu'ils devaient se les partager bien également en trois portions. Puis, il mourut, et le premier sentiment de douleur passé, ses fils se mirent en devoir de l'inhumer.

Quant les enfants eurent rendu les derniers devoirs à leur père, ils parlèrent du partage de l'héritage. Chacun d'eux fit sonner bien fort le désir qu'il avait de ne posséder qu'un tiers de la fortune paternelle, et pour que le partage fût bien équitable, ils firent un inventaire très minutieux.

Toubab fit remarquer qu'il fallait mettre d'un côté les troupeaux, de l'autre les objets précieux, les tissus, les armes, la poudre, de peur que les animaux en se détachant ne vinssent à gâter ces objets d'un grand prix; et il commença sans affectation à empiler les caisses du côté de la case qui regardait la mer.

Pendant que Toubab s'occupait à cette besogne, Hassan, lui, plaçait les troupeaux, les chevaux, les dromadaires, du côté de la case qui regardait le désert et il les éloignait peu à peu de l'habitation sous le prétexte de les mettre à portée d'un meilleur pâturage, de même que Toubab rapprochait de plus en plus de la mer où l'arche était mouillée et flottait comme un navire, les caisses de provisions, de tissus, d'armes et de poudre, prétendant que le vent du désert était contraire à leur bonne conservation.

Pendant que les deux frères travaillaient ainsi sans relâche, Samba fit la sieste ; il joua un air de tam-tam, aida un peu par ci, par là, à chacun des deux autres et surtout ne perdait pas de vue la cuisine où un plantureux couscous se préparait, promettant à son odorat sensuel des jouissances de gourmandise qu'il savourait à l'avance.

Le travail d'inventaire et de classement finit avec le jour. Toubab l'avait évidemment prolongé à plaisir et grâce à des excuses dont ses frères n'avaient pas soupçonné la véracité, Hassan avait bien quelquefois jeté un coup d'œil de méfiance sur son aîné, mais comme il avait eu soin de mettre dans le lot

des bestiaux qu'il comptait avoir à sa part les meilleures têtes du troupeau, il laissait faire Toubah en se disant : Il ne faut pas l'indisposer contre moi, car je pourrai mieux ainsi m'entendre avec lui pour laisser à Samba le lot des bêtes maigres.

Lorsque la nuit fut près d'arriver, Toubab dit à ses frères : soupons, puis hâtons-nous de dormir, et demain matin au jour nous commencerons le partage ; de cette manière, nous pourrons faire les lots bien égaux, et s'il y avait par hasard des contestations, nous aurions le temps de modifier ces lots et de tout finir avant la chute du jour.

D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis souffrant, vous le savez, et je suis trop fatigué à cette heure pour faire quoi que ce soit.

La proposition de Toubab fut appuyée fortement par Samba qui, à plusieurs reprises, avait dit à la cantonade : on devrait bien souper ; le couscous se brûlera si on tarde de le manger ! J'ai grand faim, je voudrais bien souper. Et comme Hassan avait deux ou trois fois dans l'après-midi senti avec plaisir les émanations de la cuisine, on décida à l'unanimité qu'on dînerait sans plus de retard.

Toubab toucha à peine au couscous, il

avait toujours eu peu de sympathie pour ce mets ; il lui fallait de la viande grillée, des sortes de petites graines, des choses qui n'étaient ni de la viande, ni du poisson, et qu'il conservait dans des boîtes en fer blanc ; il ne mangeait habituellement que du pain de farine de blé, au lieu de farine de mil, de sorte qu'il laissa beaucoup de sa part d'aliments.

Hassan mangea comme deux. mais Samba dévora comme quatre, et bien plus il laissa Hassan s'abreuver avec du lait, Toubab avec du vin de France, et il ingurgita pour sa part toute l'eau-de-vie et le vin de palme qu'il trouva à sa portée.

Après le dîner même, il bourra sa pipe et fuma avec délices jusqu'à ce que le sommeil le surprit.

Bientôt on se coucha ; Toubab qui se plaignait toujours de la chaleur se plaça du côté de la mer qui était aussi le côté de l'arche et des caisses d'objets précieux.

Hassan, sous le prétexte qu'il veillerait mieux sur les troupeaux, se mit du côté du désert. Quant à Samba, lui, bien repu et un peu ivre, ayant fini de fumer sa pipe, il se coucha carrément au milieu de la natte, et il ne tarda pas à ronfler comme un bienheu-

reux. Hassan s'était promis de surveiller les mouvements de Toubab, mais, comme il avait très bien dîné, le travail de la digestion le poussa irrésistiblement au sommeil.

Quant à Toubab, il n'avait pas fermé l'œil comme on le comprend bien; aussi, dès que ses frères furent endormis, il se leva sans bruit, chargea les caisses d'objets précieux sur l'arche et partit vers le nord dans des pays où la chaleur est moins forte qu'au Sénégal et où il se trouva infiniment plus à l'aise, avec la fortune et les provisions qu'il possédait.

Aussitôt que la lune se fut levée, Hassan s'éveilla; son premier regard fut pour voir ce que faisait Toubab, et il s'aperçut aussitot de sa disparition. Il se leva précipitamment et courut à la plage où il arriva juste à temps pour voir l'arche disparaître à l'horizon.

Il revint à la case assez dépité et voulant se concerter avec Samba; mais voyant celui-ci ronfler sans soucis et ne pas s'éveiller quand il l'appelait, il se dit : après tout, pourquoi ne ferais-je pas de mon côté comme a fait Toubab? Incontinent il monte à cheval et pousse devant lui les troupeaux jusqu'au fond du désert.

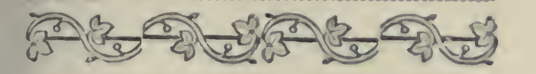
Le soleil était déjà haut quand Samba s'éveilla; les fumées de l'eau-de-vie et du vin de palmes avaient un peu obscurci ses idées, de sorte qu'il fut un long moment avant de rien comprendre à ce qui était arrivé. Quand il entrevit la réalité, néanmoins, il eut un moment de désespoir; mais en jetant les yeux sur les restes du repas de la veille, il trouva encore une bouteille d'eau-de-vie, un peu de tabac et une pipe. Il fut consolé aussitôt à moitié; il but encore, fuma de nouveau, et toutes les pertes qu'il avait subies furent oubliées.

Voilà pourquoi depuis de longues années les blancs naviguent sur la mer avec l'arche et les objets précieux en leur qualité d'enfants de Toubab, gagnant beaucoup d'argent à faire du commerce.

Voilà pourquoi les Maures ont de beaux troupeaux et s'enfoncent volontiers dans les profondeurs du désert.

Voilà enfin pourquoi les noirs qui sont les descendants de Samba sont toujours dupés par les blancs et par les Maures ne trouvant de consolation à leur triste condition que dans le tabac et l'eau-de-vie.





II

HISTOIRE DE CELUI QUI SE FIT SERVIR PAR LE ROI

Il y avait dans le Kamera un roi qui était puissant et craint par ses voisins, mais qui s'enorgueillissait de sa haute situation et qui disait à chaque instant que tout le monde était à ses ordres, tandis que lui n'avait à obéir à personne.

Pas un de ses sujets n'aurait osé le contredire de peur de perdre la vie, car il était aussi violent qu'orgueilleux, et il triomphait ainsi facilement au milieu de tous ses courtisans empressés à exécuter ses moindres volontés.

Il y avait dans le pays un solitaire du nom de Boubakar, homme simple et religieux, faisant le bien et sachant beaucoup de choses.

Un jour que Boubakar était près du roi, celui-ci, revenant sur son thème favori, répéta avec ostentation que tout le monde lui obéissait et qu'il ne travaillerait, lui, jamais pour personne.

Chacun fit un signe de respectueux assentiment pour flatter le monarque. Seul Boubakar resta immobile comme s'il n'avait pas entendu ce qui venait d'être dit.

Le roi choqué de cette indifférence qu'il sentait être affectée interpella directement le sage et lui demanda ce qu'il en pensait. — Boubakar, mis ainsi en demeure de répondre, hocha la tête et dit : Personne au monde ne peut dire qu'il ne travaillera pas pour son prochain à un moment quelconque de sa vie, car ce serait avancer une inexactitude.

Le roi se récria, la conversation s'anima et Boubakar soutenant sans faiblir, le monarque lui dit — « Eh bien! je parie que tu ne me feras pas travailler pour toi. »

— J'accepte le pari, dit Boubakar; tu donneras dix bœufs si d'ici à trois jours je l'ai gagné. Le marché est accepté.

On parle d'autre chose et le roi, mis de bonne humeur parce qu'il était persuadé d'a-

voir gain de cause, voulut que Boubakar restât avec lui pour déjeuner.

Le sage s'en défendait; il avait pris déjà son bâton et l'avait mis sous son bras pour pouvoir toucher la main au roi et aux divers personnages de l'assistance, quand on entend la voix d'un pauvre qui demandait l'aumône à la porte de la maison. Boubakar dit au roi : Permets-moi, ô souverain tout-puissant, de porter un peu de couscous à ce malheureux qui a faim. — Oui, répondit le roi, mais reviens donc déjeuner avec moi. — Eh bien! répond Boubakar, je ferai comme tu le désires ; et il se baisse plongeant ses deux mains dans le plat pour en prendre une bonne portion.

En se relevant il parut embarrassé dans ses vêtements; le bout de son bâton passait sous son coussabe et menaçait de le déchirer ; il était à craindre même qu'il ne gênât ses mouvements au point de le faire trébucher, au risque de faire tomber par terre une partie du couscous destiné au pauvre.

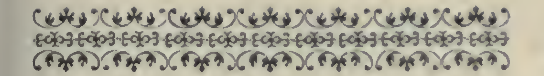
Chacun vit le mouvement, le roi comme les autres, et Boubakar lui dit sans aucune affectation, mais assez vite pour ne laisser le temps à aucune réflexion incidente de se produire :

« Roi, prends, je te prie, mon bâton qui me gêne et dépose-le par terre où je vais venir le reprendre. »

Le monarque obéit aussitôt sans songer à autre chose, et à peine le bâton était-il placé au lieu indiqué que Boubakar se mit à rire en regardant successivement tous les assistants; il dit au roi :

« Donne les dix bœufs aux pauvres, car, tu le vois, tu viens de travailler pour moi à mon commandement.

Le roi confus voulut se récrier, mais le fait était patent, et il reconnut qu'il y a quelque chose de plus fort que la royauté, le pouvoir ou la richesse, c'est l'esprit.



III

LA CHASSE AU LION DES BAGNOUNS

Un jour les Bagnouns ne se trouvant pas bien dans leur pays eurent l'idée d'abandonner les rives de la Gambie où avaient vécu leurs ancêtres pour aller habiter une autre contrée. — Les voilà partis — ; ils marchèrent vers les localités plus découvertes et moins marécageuses qui se trouvaient à quelque distance du lieu qu'ils avaient quitté. Ils trouvèrent bientôt un endroit marécageux qui leur convenait en tous points.

Cet endroit était inhabité jusque-là, de sorte qu'ils purent s'y établir sans rencontrer aucune opposition.

Ils eurent bientôt construit un petit vil-

lage et ils vivaient heureux lorsqu'un lion attiré par leurs troupeaux vint à son tour s'établir dans le voisinage.

Ce lion prit l'habitude de leur enlever toutes les nuits une tête de bétail, de sorte que la fortune des pauvres Bagnouns soumise à cet impôt allait diminuant de jour en jour au lieu de s'accroître.

On assembla un grand palabre pour traiter de cette grave affaire et chacun fut appelé à indiquer le moyen qu'il croyait le plus propre à faire cesser un si fâcheux état de choses.

Il fut décidé à l'unanimité que le mieux serait de tuer ce lion incommode ; proposition d'autant mieux accueillie, que la dépouille de l'animal pourrait être vendue à un bon prix ; la peau d'un lion ayant dans le pays une valeur très recherchée.

Mais si tout le monde était d'accord sur l'opportunité de la mort du lion, personne n'était d'humeur de tenter l'aventure pour son compte. Chacun savait bien qu'il suffirait d'un adroit coup de fusil pour jeter l'animal à terre, mais aussi tous les chasseurs n'ignorent pas que si on manque la bête ou si on ne la tue pas sur le coup, elle

ne vous manque pas elle de son côté. De sorte que personne ne se présentait pour aller combattre l'ennemi.

On discuta pendant plusieurs jours sans aboutir à une résolution pratique, chacun craignant pour sa vie et ne voulant pas s'exposer dans une expédition aventureuse.

Enfin un vieillard ouvrit une motion qui recueillit tous les suffrages. Il dit à ses compatriotes :

« Mes amis, nous voudrions tous tuer le lion, n'est-ce pas ?

— Oui, oui répondit-on en chœur.

— En revanche, nous ne voudrions pas qu'il nous mangeât ?

— Oui, oui, s'écria-t-on de toutes parts.

— Eh ! bien allons tous à la chasse bien armés d'un fusil et de sagaies. De plus, enlevons la couverture d'une de nos maisons que nous dépouillerons de son chaume et nous aurons ainsi une grande cage solide que nous porterons sur nos épaules.

« Au moment où nous verrons le lion nous laissons tomber la cage par terre et nous voilà abrités, pouvant tirer à notre aise, car si par hasard notre premier coup de fusil ne tuait pas le monstre, nous n'au-

rions qu'à nous tenir au centre de l'édifice pour être à l'abri de ses griffes et de sa dent. Sans compter que, pendant qu'il s'acharnerait au dehors de la cage à vouloir pénétrer jusqu'à nous, nous aurions tout le temps de recharger nos armes et de le tirer presque à bout portant ou bien de le sagayer tout à notre aise. »

La proposition parut si excellente, qu'elle fut accueillie avec des cris de joie et chacun voulut être de la partie qui promettait d'être d'autant plus intéressante que le danger en était écarté.

Incontinent on choisit une case, on en dépouille la carcasse de la toiture et voilà les chasseurs partis dans la direction où ils pensaient trouver le lion.

Leurs vœux ne tardèrent pas à être accomplis, ils rencontrent la bête et pour l'empêcher de fuir, ils lui crièrent toutes les injures qu'ils purent imaginer, quelques-uns même tirèrent un coup de fusil pour lui échauffer la bile, se proposant de laisser tomber la charpente protectrice au moment où l'animal semblerait accepter le combat.

Le lion irrité des clameurs et des coups de fusil se décide au combat, le chef du

village ordonne alors de laisser tomber la charpente, mais ses ordres ne sont pas assez vite exécutés et voilà que d'un bond l'animal saute au milieu des chasseurs qui se trouvèrent tous pris dans une véritable cage et furent mangés jusqu'au dernier.

Quand les femmes virent le triste résultat de cette expédition, elles dirent en chœur décidément il valait mieux ne pas quitter notre pays pour venir faire de pareilles expéditions de chasse dans celui-ci.

Elles retournèrent auprès de leurs compatriotes, en conseillant désormais aux jeunes gens de ne pas aller tenter la fortune au loin de peur de pareils accidents.







IV

LE BEAU-FRÈRE COUPABLE

Dans les environs de Porekada il y avait une jeune fille du nom de Houri, qui quoique appartenant à une famille riche, avait depuis l'enfance écouté les paroles d'amour d'un pauvre jeune garçon de ses voisins nommé Bakary; ils s'aimaient, voulaient se marier ensemble, mais jamais les parents de Houri n'auraient consenti à une pareille union dans l'état de dénûment où se trouvait Bakary.

Que faire en pareil cas? la situation était embarrassante ; néanmoins l'Almamy étant venu par hasard à annoncer qu'il comptait partir à la tête de ses sujets armés pour le haut Kabou afin, de rançonner et convertir

les infidèles, Bakary se hâta d'aller s'enrôler, espérant que dans l'expédition il pourrait recueillir quelque butin qui lui permettrait de revenir s'établir dans son pays.

Malheureusement, l'année ne fut pas favorable ; d'une part, les soldats firent des marches et des contre-marches inutiles : les guides ne surent pas leur faire surprendre un seul village tant soit peu bien approvisionné ; et enfin, au moment où l'armée de l'Almamy aurait pu atteindre une riche peuplade, les blancs du littoral lui firent savoir que s'il voulait recevoir un honnête tribut d'argent et d'objets de traite, on allait les lui apporter à condition qu'il se retirerait aussitôt, tandis que s'il refusait cet arrangement, les troupes européennes l'attaqueraient et pendant trois ans ne permettraient plus la circulation des caravanes qui font la richesse de Fouta-Djalon.

L'Almamy, en homme prudent, accepta de si belles conditions ; mais comme on pense bien, il ne partagea pas son argent avec les soldats, de sorte que Bakary revint au pays fatigué de marches, de nuits passées sur la dure, de journées écoulés sans nourriture et ne rapportant rien pour sa part, pas

même un fusil pour faire la parade dans les jours de fête.

Pour comble de malheur, les parents de Houri l'avaient, bon gré, mal gré donnée en mariage à un vieux Marabout Mandingue qui avait gagné quelque argent à écrire des grisgris de médiocre valeur et qui, ennuyeux, plein de prétentions, gonflé d'orgueil parce qu'il savait tracer des caractères plus ou moins incomprehensibles sur du papier blanc, avait voulu se passer la fantaisie de posséder une jeune et belle fille pour sa femme.

Bakary éprouva une grande douleur à la nouvelle du mariage de sa bonne amie; il voulut lui en faire des reproches sanglants, mais la pauvre Houri lui répondit bien franchement qu'elle ne s'était pas mariée par amour, que si elle pouvait quitter son mari elle ne demanderait pas mieux.

Bref, de paroles en paroles, ils en arrivèrent à un *modus vivendi* qui répondait aux désirs des deux jeunes cœurs et aux obligations de l'existence.

Houri saisissait tous les prétextes pour aller dans un lieu retiré de la campagne; elle y rencontrait Bakary. Quelques heures déli-

cieuses s'écoulaient ainsi, puis elle revenait à la maison et le vieux Marabout ne savait rien de ce manège amoureux qui pouvait durer ainsi plus ou moins longtemps.

Malheureusement le vieux marabout avait un frère du nom de Mamadi. Ce frère, presque aussi vieux, assurément aussi laid et aussi orgueilleux, avait tout juste de quoi vivre et encore subsistait-il surtout des largesses de son aîné : il n'avait pu faire la dot d'une femme; il n'avait pas l'argent nécessaire pour acheter une esclave et néanmoins, plein de désirs libidineux, il obsédait Houri de ses sollicitations.

La jeune femme avait le cœur trop plein de son cher Bakary ; on juge si elle le repoussait avec horreur.

Un jour Mamadi étant parvenu à savoir son secret, lui dit que si elle résistait encore elle aurait à s'en repentir. Houri feignit d'en rire, mais elle prévint Bakary de cette particularité.

Le mari mis au courant de tout commença à la rendre très malheureuse. Bien plus, Mamadi offrit à son frère de faire tomber Bakary dans un piège afin qu'il pût renvoyer sa femme en réclamant sa dot et

avoir ainsi de quoi choisir une autre fille.

Le vieux Madingue accepta le marché et pour faciliter les événements, alla passer quelques semaines à la campagne, laissant Houri toute seule et par conséquent libre au village.

A la supplication de sa maîtresse, Bakary avait prié un de ses amis intimes, du nom d'Alassane, de l'accompagner pour faire le guet quand il avait un rendez-vous : mais Alassane, persuadé qu'il n'y avait rien à craindre de Mamadi, dormait au lieu de veiller l'ennemi.

Un jour il est brusquement réveillé par un coup de fusil et des cris de femme : il se précipite à l'endroit où étaient les amoureux et trouve Bakary baigné dans son sang, la tète fracassée par une balle.

Les cris de Houri continuant, il s'approche d'elle et que constate-t-il? L'ignoble Mamadi couchait la jeune femme en joue et lui disait :

« Si tu ne me cèdes pas, je te tue toi aussi. »

La pauvre fille plus morte que vive obéit, et, au moment où elle était violée, Alassane intervient, se saisit du fusil qui était à deux

canons et dit au misérable que s'il faisait la moindre résistance il allait le tuer sans pitié. Mamadi interrompu dans ses exploits amoureux trembla de tous ses membres et se laissa conduire jusqu'au tribunal sous la menace d'Alassane.

Quelle décision prirent les juges?

— Eh bien! constatant que Mamadi n'avait pas tué Bakary pour venger l'honneur de son frère, ce qui eut été une action louable, mais bien au contraire que ce meurtre n'avait été pour lui que le moyen d'assouvir une infâme passion, ils le condamnèrent à avoir le cou coupé, ce qui fut fait séance tenante.

De plus, comme la conduite de Houri était coupable aussi en ce qu'elle avait trompé son mari et causé la mort de deux hommes, elle eut la tête rasée et fut vendue comme captive.

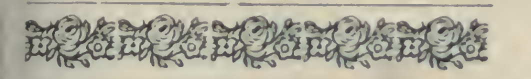
Enfin, considérant qu'Alassane avait eu tort de prêter son concours à une expédition amoureuse, nuisible à l'honneur d'un habitant de la ville, il fut condamné à recevoir vingt-cinq coups de bâtons. Mais comme par ailleurs il n'avait pas hésité à livrer les coupables à la justice, même en s'exposant

à une punition, on lui adjugea le prix de la captive et même on lui permit de donner au bourreau le fusil dont il s'était emparé pour que les vingt-cinq coups de bâtons ne fussent pas assénés d'une façon trop vigoureuse.

Quant au vieux Mandingue, on lui dit de s'estimer heureux d'en être quitte au prix de la perte de la dot de Houri pour avoir épousé à son âge et avec imperfections corporelles ou intellectuelles une femme jeune et belle qui ne pouvait pas l'aimer.







V

L'HOMME QUI AVAIT BEAUCOUP D'AMIS

Il y avait jadis dans un village du Oualo, riverain du bas Sénégal, un jeune Ouolof du nom de Mafal qui semblait être le plus heureux du monde, car il paraissait être aimé de tout le monde sans exception dans le pays.

Mafal appartenait à une famille de Diambours, c'est-à-dire d'hommes libres (ce qui équivaut à la noblesse pour les Européens). — Il était bien fait, beau même, spirituel et riche. Il se plaisait à obliger ses voisins et offrait souvent à ses amis du tabac, de l'eau-de-vie.

En outre, Mafal prêtait sans se faire prier de l'argent à ceux qui lui en demandaient, et

il ne réclamait plus ensuite. Aussi était-il au mieux avec tout le monde.

Chaque jour, à chaque pas Mafal rencontrait quelqu'un qui le bénissait, qui faisait des vœux pour son bonheur, qui lui adressait des protestations d'amitié, de dévouement.

Ce qui lui était offert à tout instant par ses admirateurs en fait d'argent, d'étoffes, d'objets de nourriture, etc., dépassait assurément ce qu'il donnait lui-même dans son extrême libéralité.

Etait-il malade, toute la contrée était triste; songeait-il à faire une course, une partie de chasse, un voyage, chacun lui offrait son cheval, son fusil, sa pirogue.

En lui offrant tout ce qu'il paraissait désirer on lui disait : « Prends et uses-en comme si c'était ta propriété même, car je suis moi avec tout ce que je possède à ton entière disposition ; compte, je te prie, sur mon affection comme sur mon dévouement et cela quoi qu'il puisse arriver, dans toutes les circonstances possibles de la vie. »

Mafal avait donc lieu de se croire l'homme le plus aimé de ses compatriotes et doté du plus grand nombre d'amis. Il en était infini-

ment heureux, et pendant longtemps il vécut dans cette douce illusion.

Mais un jour cependant le doute traversa son esprit. — « Qui sait, se dit-il, si mes très nombreux amis sont tous aussi sincères que ce qu'ils le disent? N'est-ce pas surtout parce que je suis riche, considéré et influent qu'ils me font tant de protestations de dévouement? Si j'étais malheureux quelque jour, les verrais-je dans les mêmes dispositions de sympathie vis-à-vis de moi, ou bien m'abandonneraient-ils dans le malheur? »

Ces idées revenant sans cesse dans son esprit, Mafal résolut de savoir par expérience à quoi s'en tenir.

Voilà donc qu'un soir, au moment où chacun reposait, il sort de chez lui avec ses vêtements en désordre avec l'air très inquiet et il va frapper à la porte de la case de celui de ses compatriotes qu'il croyait son meilleur ami.

« Qui est là? » crie l'ami réveillé en sursaut.

« C'est moi, Mafal. »

Aussitôt la porte s'ouvre et l'ami arrive avec empressement lui disant : « Que veux-tu, que puis je faire pour te rendre service?

use et dispose de moi et de tout ce que j'ai, car nous t'appartenons moi et les miens à la vie, à la mort. »

Mafal répondit : « Merci, jamais je n'ai eu plus besoin de mes amis, et voici pourquoi : j'aimais une jeune fille que je poursuivais de mes assiduités ; par malheur le fils du Brac en était aussi amoureux ; bien plus, il m'était préféré.

« Dans mon dépit, je l'ai injurié tantôt en le rencontrant et, comme il s'est mis à rire de ma colère, je lui ai donné un coup qui l'a tué.

« Le Brac apprenant l'événement a ordonné qu'on me tuât de suite et qu'on confisquât tous mes biens. Il faut donc que je me sauve. Je suis alors venu vers toi pensant que ta bonne amitié ne me ferait pas défaut dans cette circonstance.

« Tu m'accompagneras, j'espère, pour me guider et me protéger dans ma fuite. »

« Impossible, lui répondit l'ami, j'ai mal au pied et j'ai la fièvre ; je ne puis marcher. »

« Eh bien ! reprit Mafal, prête-moi ton cheval. »

« Je ne puis, il est lui-même blessé. »

« Donne-moi ta pirogue, je fuirai par la voie du fleuve. »

« J'en suis désolé, mais elle fait eau et a besoin d'urgentes réparations. »

« Donne-moi au moins quelque argent qui me servira à me tirer d'embarras. »

« Impossible, je n'ai pas le sou. »

Mafal reprit : « J'ai besoin d'un fusil, tu ne me refuseras pas le tien, car il peut me sauver la vie. »

« Jamais je ne fournirai des armes à un rebelle, car tu es un rebelle· Tu aurais dû te mieux conduire. D'ailleurs, il y a longtemps que je pressentais que, par ton inconduite, tes ridicules prétentions, tes mauvaises habitudes, tu marchais à ta perte. Et, ma foi, comme je condamnais ta manière de faire, comme je n'ai jamais eu pour toi qu'un sentiment d'indifférence mélangé de mépris, je n'hésite pas à te dire : va-t-en au diable ! »

Là-dessus l'ami ferme sa porte, ne voulant pas s'exposer à quelque ennui de la part du gouvernement à cause de ses relations avec un homme mis hors la loi, poursuivi, et dont les biens comme la vie étaient menacés.

« Mafal fit tout le tour du village, disant successivement la même chose à chacun de

ses amis et recevant la même réponse. On lui refusait tout; bien plus, on l'accablait d'injures.

Il allait rentrer chez lui découragé et désillusionné sur le compte de l'affection de ses amis quand il songea tout à coup qu'un de ses voisins du nom de Samba semblait avoir dans les temps quelque sympathie pour lui.

Il se dirige vers sa case, mais il s'arrête bientôt en se souvenant que Samba est le parent du Brak et en outre qu'il vient de se marier le jour même.

« Il est inutile de tenter une démarche de ce côté, se dit Mafal, d'autant que je ne saurais vraiment lui en vouloir du refus qu'il va me faire bien certainement. »

Néanmoins il se mit à frapper à la porte. On lui ouvre, et il répète ce qu'il a dit déjà à tant de gens.

Le jeune marié entendant le récit que lui faisait Mafal lui répond aussitôt : « Tiens, voilà ma bourse; prends mon fusil et mon sabre; je vais envoyer mon captif dans ma pirogue, afin qu'il soit au point du jour dans l'endroit du fleuve qui est propice pour le passage d'un fugitif. Monte sur mon cheval et, de peur que tu ne t'égares en route, je

vais le conduire par la bride. Je suis très attristé d'apprendre le malheur qui vient d'arriver au fils du Brak mon parent; mais tu es mon ami et je t'aime trop pour juger si dans cette circonstance tu as bien ou mal fait. Je me contente donc de mettre tout mon dévouement à ton service. »

Ils partent; au point du jour, Mafal arrivé sur les bords du fleuve remercie son ami et exige qu'il retourne à sa case auprès de sa jeune femme maintenant que, grâce à sa pirogue, il est hors de danger.

Après bien des résistances Samba se décide à rentrer chez lui, et il ne fut pas peu étonné de retrouver Mafal sur la place du village; car, comme on le devine, toute l'aventure du meurtre et de la proscription n'était qu'une pure invention destinée à éprouver les nombreux amis de l'homme influent.

Mafal put donc dire à tout le monde désormais : « Quand on a cru que j'étais heureux, je comptais mes amis par centaines, et le jour où on a pensé que j'étais malheureux je n'en ai trouvé qu'un; mais, ajoutait-il, je ne me plains pas du sort, car beaucoup, en pareille circonstance, n'auraient rencontré plus personne. »





VI

L'AMI INDISCRET

Il n'y a pas très longtemps vivait dans le village de Malembélé sur la rive gauche du Sénégal à quelques kilomètres à peine de la pointe de Bafoulabé ; c'est-à-dire de l'endroit où le Bafing et le Bakou se réunissent pour former le Sénégal, un Saracolais du nom de Ousman.

Cet homme qui appartenait à une pauvre famille des environs, avait obéi dès son adolescence à la passion dominante des Saracolais pour les voyages. Il était parti un beau matin pour les pays inconnus avec une caravane qui venait du Kaarta et qui se dirigeait vers Bakel.

Arrivé là, Ousman s'était loué comme

homme de peine pour gagner quelque peu d'argent puis s'était remis en marche à la fin de la saison de la traite. Se laissant aller ainsi à la double humeur de voyage et de négoce, il avait parcouru peu à peu la basse Sénégambie jusqu'aux rives de la Casamançe.

Pendant qu'il était à Sedhiou il fit la connaissance d'un autre Saracolais qui était, lui, du village de Diorouné, dans le pays de Bakounou, et qui avait séjourné dans son enfance pendant quelques mois dans les environs de Malembelé.

Le sujet de leur conversation avait souvent roulé sur leur cher fleuve que Ousman avait toujours présent au cœur et à l'esprit bien qu'il fût éloigné de son pays depuis un temps très-long. Mais tous deux espéraient le revoir un jour quand ils auraient acquis un peu de bien-être pour vivre honnêtement dans leur pays natal.

Grâce à une économie de tous les jours, à un soin constant pour son négoce, Ousman arriva un beau matin à posséder quelques économies; c'était à peine ce qui aurait suffi à l'existence de tous les jours à sainte Marie Bathurst ou à saint Louis; mais c'était presque la richesse à Malembelé.

Aussi l'économe Saracolais se mit en mesure de regagner son pays natal pour y jouir de ses revenus et passer doucement le restant des jours qu'il avait à vivrre.

Des marchands Mandingues venaient d'arriver du haut Kabou amenant des captifs qui leur portaient des dents d'ivoire et qu'ils vendaient jadis aux traitants français ; ne pouvant plus vendre ces esclaves en même temps que leur ivoire, ils étaient moins exigeants sur les prix, aussi Ousman put-il, en leur donnant le fond de sa boutique dont il avait déjà vendu les meilleures portions acquérir un captif fort et vigoureux ainsi qu'une jeune fille à peine pubère dont il fit sa ménagère et qu'il se proposait de prendre régulièrement pour femme une fois qu'ils seraient arrivés à Malembelé.

Au moment de partir de Sedhiou, Ousman s'en alla voir Demba, lui rappela que Malembelé était sur la route de Diorouné, et lui dit qu'il serait enchanté de lui offrir l'hospitalité le jour où le hasard l'amenerait de ce côté.

Demba était bien égoïste et bien gourmand, il avait maintes fois donné des preuves de cœur grossier et de nature médiocre; mais

cependant Ousman se dit que sa démarche était commandée par le devoir où nous sommes tous de garder un bon souvenir de ceux avec lesquels nous avons été en relations dans les pays éloignés de la maison paternelle; aussi fit-il ses offres d'hospitalité de très-bon cœur.

Ousman arriva à Malembelé comme il le désirait, son captif ne s'était pas blessé en route, les Toucoulors ne l'avaient pas rançonné, il s'était débarrassé avantageusement de tout ce qu'il possédait de marchandises, de sorte que le sort lui souriait.

Il se mit à construire une case commode, vaste même; il fit défricher un lougan convenable par son captif, et bien que la jeune fille qu'il avait achetée à Sedhiou, Aïssita, restât trop froide et indifférente vis-à-vis de lui à son gré, il la prit pour femme, l'aimant en attendant qu'elle le payât de retour.

Il se mit donc en devoir de jouir doucement de l'existence avec la tranquilité que possède celui qui a la conscience d'avoir honnêtement fait quelques économies dans le courant de son existence de jeune homme.

Tout, était pour le mieux. Ousman avait eu à la dernière saison une abondante récolte

de coton et de mil; au point qu'il avait fait le projet d'aller porter le surplus de sa provision au marché de Médine dans le Khasso. Il allait même partir le lendemain matin; tout était disposé pour le voyage, lorsque Demba, son ami de Sedhiou, arrive à Malembelé, venant lui demander l'hospitalité.

Que faire en pareille occurenee? Après réflexion Ousman dit au voyageur : repose-toi chez moi, ma femme et mon captif seront à tes ordres pendant que je ferai la course que que je ne puis plus me dispenser d'entreprendre maintenant; dans une semaine quand je serai de retour tu me feras l'amitié de rester encore quelques jours en notre compagnie. Nous parlerons du temps où nous étions à Sedhiou et nous passerons de bonnes heures ensemble avant de nous séparer définitivement.

Ce qui fut dit fut fait; Demba resta maître de la maison d'Ousman et comme il était aussi curieux qu'une vieille femme il se mit à observer tout ce qui se passait autour de lui.

Or il faut dire qu'il ne tarda pas à s'apercevoir d'une chose que Ousman n'avait jamais vue : c'est que Aïssita qui était du

même pays que le captif avait pour lui un sentiment tendre qu'elle n'avait pas pour son mari.

Le laborieux Saracolais avait bien pu gagner une honnête aisance, il n'avait pas pu acheter une honnête fille; et bien que la chose fût très bien dissimulée il n'en était pas moins positif qu'il était un mari trompé.

Lorsque Ousman revint de Médine après une semaine d'absence, il fit son possible pour être aimable vis-à-vis de Demba; comme il savait son faible pour la gourmandise il redoubla les recommandations à sa femme; mais Demba au lieu de jouir en silence de l'hospitalité qu'il recevait, et surtout de ne pas faire de la peine à son ami ne put résister à ses habitudes de bavardage.

Peu d'heures après que son ami était revenu, il profita de ce qu'il lui demandait ce qu'il avait vu de curieux pendant son absence pour lui dévoiler le secret de sa maison dans les détails les plus pénibles pour un mari.

Ousman dont le cœur souffrait beaucoup de cette confidence cherchait une excuse pour atténuer sa douleur; il disait à Demba : Qui sait? tu te trompes peut-être; mais celui-ci était trop maladroit pour s'arrêter en chemin

dans ses sottises; croyant qu'il avait un intérêt capital à convaincre le malheureux mari il voulut, malgré lui, lui donner des preuves.

Et en effet il lui montra triomphalement un trou ménagé dans le mur, dissimulé sous des nattes et des sacs; plus de doutes à avoir, le captif pénétrait la nuit chez sa femme alors qu'il reposait, lui tranquillement et sans aucune méfiance.

Demba prolongea son séjour à Malembelé dans le malin plaisir de voir comment Ousman prendrait son parti de ses ennuis domestiques, tous les jours il lui demandait ce qu'il allait faire; si bien que le pauvre mari trompé, poussé à bout, voulut en finir avec l'importun.

A cet effet il appela un jour sa femme et lui dit sans lui laisser rien deviner de ses projets. « Vous préparerez pour demain midi le plus succulent couscous qui ait jamais été servi à un Saracolais vivant de ses rentes; dès que vous l'aurez servi à Demba et à moi vous partirez pour aller rejoindre notre captif dans le Lougan; vous ne reviendrez qu'après le coucher du soleil. »

Le lendemain à midi, au moment où Demba entra à la maison venant de faire une

bonne promenade, il trouva Ousman assis et réfléchissant profondément; un demi-sourire triste et résigné éclairait sa figure, il flaira quelque disposition décisive; mais au même instant son odorat fut saisi de l'odeur la plus délicieuse qui pût frapper un bon Saracolais : Le couscous d'Aïssita faisait son entrée; le gourmand n'eut pour le moment plus d'autre pensée que celle du désir de faire un excellent repas.

A peine eut-elle déposé le plat de couscous devant le chef de la maison et son ami, Aïssita pris son pagne comme c'était convenu et s'éloigna de la maison.

Demba avait hâte de commencer à manger, aussi, laissa-t-il, sans faire aucune observation, Ousman sortir de la pièce où ils allaient déjeuner; au contraire, il profita de la très courte absence que faisait le propriétaire de la maison pour ingurgiter autant de couscous qu'il put.

Que fit Ousman en laissant son ami dévorer tout seul le couscous? il alla à la cuisine et plaça dans le pot qui avait servi à cuire le repas, certains résidus immondes de la digestion humaine qu'il avait eu soin de recueillir en cachette et qui souillèrent désor-

mais de la façon la plus dégoûtante, la vaisselle dans laquelle le couscous avait été préparé.

Quand Ousman rentra, Demba lui demanda par manière d'acquit d'où il venait, mais surtout il exalta l'excellence du couscous qui était devant lui, et qu'il dévorait gloutonnement sans perdre une minute, comme s'il eût voulu tarir le plat à lui seul.

Le moment de boire arriva enfin et Demba repu au delà de la limite du possible, c'est-à-dire ayant mangé plus de couscous qu'un maure ne peut en regarder, dit à son ami : « Comment donc a-t-on préparé ce délicieux manger auquel je trouve un goût savoureux que je ne connaissais pas et que je ne croyais pas possible jusqu'ici ! Pourquoi n'en as-tu pas goûté ? fit-il en jetant un dernier coup d'œil de convoitise impuissante sur ce qui restait au fond du plat. »

Ousman lui répondit alors : Ce couscous que tu as trouvé si délicieux est fait avec : telle substance qu'il lui nomma, laquelle est convenablement préparée par ma femme et c'est pour cela que tu l'as trouvé si savoureux. Mais c'est aussi pour cela que je n'en ai pas mangé.

A cette révélation Demba remué jusqu'au

fond des entrailles par le dégout se dressa de son haut comme pour échapper par la fuite à l'impression pénible qu'il éprouvait; il fit un signe d'incrédulité sans rien répondre, cherchant ainsi à arrêter la confidence de son hôte dès le début.

Mais ce n'était pas le compte d'Ousman qui s'était dressé aussi, qui le suivit dans la cour, et qui, le prenant par le bras le mena jusqu'à la cuisine.

Là, saisissant un pot chaud encore du couscous qu'il avait contenu, il lui montra quelque chose qui était aux yeux de Demba la preuve matérielle, indiscutable, de l'assertion, qui avait été émise sur l'origine de ce délicieux couscous.

Vaincu par l'évidence des faits, Demba sentit une nausée le prendre à la gorge, il se débattit, mais pas longtemps, sous l'étreinte de la vue d'une pareille horreur, et aussitôt l'aliment qui lui avait paru si savoureux prit convulsivement le chemin opposé à celui que le gourmand venait de lui faire prendre tantôt. Le malheureux mystifié ne pouvait écarter de son esprit le dégoût qui allait en augmentant à mesure qu'il y songeait davantage.

Le moment fut long et douloureux; les spasmes ne s'arrêtèrent que lorsque depuis longtemps tout le couscous avait quitté l'estomac du héros qui, jetant par hasard un coup d'œil sur son ami, lui vit au lieu du demi-sourire triste et résigné un air narquois et satisfait qui lui alla au cœur.

Blessé de saisir chez Ousman un pareil sentiment, il lui dit d'un accent de reproche : « Ah! pourquoi m'as tu dégoûté ainsi de ce que j'aimais le plus? pourquoi quand tu voyais que je ne croyais pas à l'horrible chose que tu me racontais, as-tu cruellement tenu à me donner les preuves de ce que tu avais avancé. Va ; tu es bien coupable, tu m'as dégoûté à jamais du couscous ; — « Tu m'as bien dégoûté de ma femme sans prendre pitié du désir que j'avais de ne pas croire à ton assertion, lui répondit Ousman ; eh bien! nous sommes quittes maintedont.

Nous avons besoin de demander pardon au lecteur des détails de l'histoire; la faute en est aux Saracolais qui ne sont pas trop scrupuleux sur la mise en scéne des légendes. Mais pour être nauséabond, le conte n'en renferme pas moins une leçon de philoso-

phie positive que d'autres gens que les noirs sénégambiens sauraient présenter d'une manière différente, sans cependant la rendre plus instructive pour les indiscrets qui ne veulent pas garder pour eux les remarques qu'ils savent devoir être désagréables aux autres.





VII

LÉGENDE DE L'HOMME QUI AVAIT LE SOMMEIL POUR SA PART

Il y avait jadis dans le pays des Mandingues un homme qui avait une certaine aisance, des troupeaux, des marchandises et même nombre d'objets de prix de cachés dans la case. Il avait trois fils qui vivaient dans le même pays, mais loin de la maison paternelle, et qui n'avaient pas entre eux l'affection qui existe ordinairement entre frères.

Uu jour le père tomba malade et bientôt succomba ; ses trois fils se réunirent pour lui donner des soins, puis pour l'inhumer. Lorsque le corps fut mis en terre, ils s'en allèrent chacun de leur côté, ayant convenu de se

rendre le lendemain à midi; près de la case du défunt, pour partager entre eux la succession paternelle.

Le plus jeune qui aimait beaucouq son père, était très profondément attristé; il passa la nuit en méditations pieuses, regrettant l'homme qui lui avait donné le jour; il se sentait isolé désormais, car il savait que ses frères ne lui voulaient aucun bien et que, malgré les recommandations incessantes du vieillard, la bonne harmonie n'avait pas régné entre les trois fils.

Il arriva le premier au rendez-vous, non pas qu'il fût plus rapace que les autres, bien au contraire c'était bien certainement un homme généreux à l'occasion et sans mauvais sentiments; mais ne pouvant penser à autre chose qu'à son père défunt, il avait été attiré dans les environs de la case par attraction du cœur dès le matin.

Un peu avant midi, ne voyant pas venir ses frères, il s'assit à l'ombre d'un arbre qui avoisinait la case; sa paupière s'alourdit bientôt et, comme il avait veillé pendant toute la nuit précedente, il céda à un profond sommeil.

Ses deux frères arrivèrent peu après; ils se

détestaient profondément. Mais ils haïssaient encore davantage le plus jeune pour la raison qu'il avait quelques bonnes qualités, et que les mauvaises gens ne peuvent pas souffrir ceux qui ne leur ressemblent pas.

Déjà chacun avait pris des détours oratoires pour proposer à l'autre de faire part à deux au lieu de trois, quand ils aperçoivent leur frère couché et profondément endormi au pied de l'arbre.

Cette posture fut l'excuse de récriminations communes. — « Voyez dit l'un, combien il regrette son père, puisqu'il fait sa sieste dans un pareil moment. »

Bref, la proposition d'un partage injuste est faite, acceptée et mise en pratique incontinent.

Ce partage fut fait rapidement; chacun des deux intéressés étant moins chicaneur que de coutume à la pensée qu'il avait plus qu'il n'avait espéré; et, au moment où le dernier animal partait, où la dernière charge de marchandises était emportée, le dormeur s'éveilla.

Voyant ses frères devant la case paternelle il se hâte d'aller vers eux. O stupéfaction, la case est vide, tout l'héritage a disparu; il

manifeste son étonnement, mais l'aîné qui était le plus dur et qui l'avait toujours haï particulièrement, lui dit en ricanant :

— « Tu n'as plus rien à demander ; nous avions fait trois parts de la fortune de notre père :

Première, le sommeil ;

Deuxième, les troupeaux ;

Troisième, les marchandises.

Sans nous consulter tu as commencé par prendre le sommeil pour toi ; nous n'avons plus eu qu'à partager le reste et tout est fini maintenant ; tu n'as plus rien à réclamer. »

Nombre de curieux, des désœuvrés, des voisins qui étaient venus peu à peu se grouper dans les environs pour voir ce qui allait se passer à ce partage, car tout le village connaissait la mauvaise foi des deux fils aînés, entendirent ces paroles.

Un murmure de désapprobation avait parcouru la foule tout d'abord ; mais, comme on connaissait les intéressés violents et vindicatifs, chacun s'était dit : Au fond la chose ne me regarde pas ; et bien plus en entendant cette cruelle plaisanterie, surtout en voyant que le jeune frère restait comme confondu sans songer à la résistance, un sourire

général parcourut l'assemblée : Voilà, disait-on, un curieux partage d'héritage.

Le pauvre déshérité, songeant au scandale qui se passait, voyant que la mémoire de son père servait de prétexte à des faits qui allaient devenir le texte de toutes les conversations et de toutes les médisances, fut profondément affligé et parut résigné. Mais au fond de son cœur un sentiment de vengeance venait de naître.

Un parti fut arrêté instantanément dans son esprit ; il se tourna vers les voisins et leur dit :

« Eh bien ; j'accepte, vous êtes tous témoins et garants du marché ; » le partage est fait ; à chacun son lot.

« Mais souvenez-vous que la loi dit que le frère qui cherche à soustraire à son frère une partie de son héritage mérite la mort. »

« Ma part est minime, néanmoins elle me suffit et malheur à celui de vous deux, dit-il en se tournant vers ses frères, qui essaierait de m'en ravir la moindre parcelle. »

Chacun se retira de son côté, nombre d'habitants révoltés de l'injustice auraient volontiers pris fait et cause pour le dépouillé ; mais comme l'intéressé lui-même

paraissait s'être résigné et que les détenteurs de l'héritage étaient puissants autant que mauvais coucheurs, personne ne crut devoir prendre une initiative dans l'affaire.

Pendant plusieurs semaines ont vit le dépossédé qui ne marchait plus qu'armé d'un bâton noueux sur lequel il s'appuyait pour demander l'aumône, errer de case en case, obtenant de la charité publique quelques bribes de couscous. Quand on lui parlait de l'injustice de ses frères il répondait.

« C'est fini, j'ai accepté le partage, mais qu'ils prennent bien garde; s'ils essayaient de me dépouiller de mon lot, il leur arriverait malheur. »

Les deux autres frères devenus plus riches, jouissaient de leur aisance sensiblement augmentée ; ils eurent bientôt de plus beaux habits, et n'ayant plus besoin de travailler, ils passaient toute leur journée acroupis au pied des grands arbres plantés sur la place du village, là où se font les palabres et où il y a le cercle des conteurs d'histoires et de nouvelles.

Un jour il faisait très chaud, on était à la fin de l'hivernage, la conversation languissait; le frère ainé qui probablement

avait copieusement déjeûné se laissa aller au sommeil après avoir pris une position commode et avoir plié avec soin un pagne pour s'en faire un oreiller.

A ce moment le déshérité vient à passer; il voit la situation d'un coup d'œil et s'approche du dormeur.

Avant que personne n'ait eu le temps de soufller mot, il brandit son bâton noueux et lui fracasse la tête du premier coup.

Uu cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines, mais lui, regardant l'assemblée le front haut, lui dit :

« Je vous ai pris à témoins pour le partage, je vous somme de répondre dans ce moment; mes frères m'ont laissé le sommeil pour tout bien. Celui que vous voyez là ne me le volait-il pas en dormant tout à l'heure? La loi punit de mort le frére qui cherche à dérober la part d'héritage de son frère, je l'ai surpris en flagrant délit de vol. »

Chacun s'écria sans hésitér : il a raison, et personne ne songea à l'arrêter; l'Almany instruit de la chose l'approuva et décida qu'il devait, en sa qualité de frère, hériter de la moitié de ce que possédait le d éfunt.

L'autre frère comprit alors dans quelle

voie il s'était engagé, et ramassant précipitamment tout ce qu'il possédait avant la mort de son père il s'expatria, laissant à celui qui avait été déshérité primitivement sa part d'héritage et même sa part de la fortune de l'aîné.

Le deshérité devint ainsi l'unique possesseur de toute la fortune paternelle, alors que ses frères avaient voulu lui enlever sa part légitime.





APPRÉCIATION

Les contes et les légendes que nous venons de fournir, touchant les défauts, les travers ou les vices des individus ne le cédent en rien, comme on a pu le voir, à ceux que nous avons rapportés dans la première partie relativement aux qualités du cœur et de l'esprit. En effet, quel que soit le point de vue auquel on se place, on constate que l'esprit d'observation ne fait pas défaut. Sans compter que dans plus d'un de ces contes il y a une leçon de philosophie qui ne serait à dédaigner par aucune race d'hommes, même la plus élevée dans la hiérarchie ethnographique.

La légende des trois fils de Noē n'est très

probablement et même certainement pas d'origine sénégambienne, car elle implique une connaissance de l'Ancien Testament qui ne peut avoir été fournie que par des étrangers au pays, — Européens ou Africains du N.-E. Mais si elle n'a pas été imaginée par les nègres, elle a été si bien comprise par eux et a si bien répondu à un fait qu'ils ont apprécié, qu'elle s'est implantée dans leur esprit et y a pris droit de cité.

Dans l'histoire de celui qui se fit servir par le roi, nous voyons la pointe plaisante du sage qui sourit de pitié en songeant à l'orgueil des grands ; et qui amène à montrer la fragilité et l'inanité des choses humaines. Elle entre dans la grande catégorie de la pensée formulée si plaisamment par notre immortel chansonnier :

Il faut bien que l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.. ..

La chasse au lion des Bagnouns souligne la naïveté, la maladresse, l'infériorité intellectuelle d'une peuplade ; et ressemble tellement aux histoires analogues de tous les pays, qu'on peut dire sans crainte de se

tromper que les nègres ne présentent sous ce rapport aucune infériorité vis-à-vis des autres hommes.

Les contes et les légendes dont nous venons de parler tout en ayant leur valeur incontestable dans l'ordre des choses de l'esprit, et tout en démontrant que le nègre sénégambien n'est pas aussi dépourvu de bon sens, d'esprit d'observation et d'intelligence, qu'on serait tenté de le croire de prime abord, ne présentent par la portée philosophique de ceux dont il nous reste à parler. Ce sont des histoires pour rire, peut-on dire, à ce titre portant sur des sujets qui font moins réfléchir l'observateur.

Mais les légendes du beau-frère coupable, — de l'homme qui avait beaucoup d'amis, — de l'ami indiscret, — de celui qui avait le sommeil pour sa part, ont une portée philosophique bien autrement étendue et remarquable.

En effet, dans l'histoire du beau-frère coupable, nous y voyons la peinture de situations dignes d'inspirer quelque chose à Alexandre Dumas fils dans l'étude qu'il a entreprise de ce qu'on pourrait appeler les maladies de l'amour. C'est ainsi que, tout

d'abord, elle souligne ce fait : que les jeunes gens qui s'aiment ne peuvent pas écouter toujours le cri de leur cœur à cause des exigeances sociales qui imposent à l'amour des barrières que la raison réprouve, mais que la force des choses maintient obstinément.

D'autre part, on voit que sur les rives du Sénégal, comme sur celles de la Seine, l'argent est une puissance considérable. Avec de l'argent la vieillesse, la sottise, la bêtise, la santé ruinée, la laideur repoussante, triomphent de l'amour et foulent aux pieds les répulsions du cœur de la jeunesse.

Dans cette légende, nous voyons aussi la peinture saisissante de vérité du libidineux gredin stigmatisé par Molière sous le nom de Tartuffe. Coquin qui tout en ayant hypocritement l'air de rendre service à un ami ou un parent, de travailler pour la morale et le bon droit, ne cherche en réalité qu'à assouvir ses ignobles appétits.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la sentence des sages qui est pleine d'imprévu et de détails bien faits pour en faire ressortir les idées multiples devant lesquelles l'esprit se prend à dire que celui qui a imaginé cela était vrai-

ment un profond connaisseur du cœur humain.

La légende de Mafal qui avait beaucoup d'amis nous prouve que l'idée fondamentale du proverbe latin : *Donec felix eris multos numerabis amicos*, se rencontre dans la pensée des nègres sénégambiens aussi bien que chez les Européens.

L'aventure de l'indiscret ami toute difficile à raconter quelle soit dans notre pays où le langage et les idées ont moins de liberté d'allures que sur les bords du Sénégal, contient une leçon de philosophie si vigouseusement indiquée qu'on ne songe pas aux grossièretés de la mise en scène quand l'esprit est lancé dans cette direction : — Tu m'as bien dégoûté de ma femme ! dit par le mari trompé qui avait vécu tranquille jusque là ne se trouverait pas déplacé en tant qu'idée de philosophie naturaliste chez les peuples européens qui ont la prétention d'occuper le premier rang anthropologique.

Enfin la morale qui se dégage de l'histoire de l'homme qui avait le sommeil pour sa part, tout en étant horriblement cruelle, montre un fond d'amour de la justice allant jusqu'à la férocité et une révolte de l'esprit

contre l'injustice et le vol qui fait paraître le crime moins épouvantable, quand on ne songe qu'à la partie philosophique de ce qu'a voulu faire ressortir le narrateur.



TROISIÈME PARTIE

CONTES ET LÉGENDES QUI ONT POUR BUT LA GLORIFICATION DE L'ISLAMISME



TROISIÈME PARTIE

Dans cette partie de notre livre nous avons rapporté un certain nombre de la catégorie la plus nombreuse des légendes sénégambiennes. En effet, c'est surtout les contes, histoires, légendes, ayant pour but la glorification de l'islamisme qu'on entend raconter quand on demande à un nègre de dire quelque chose d'intéressant. Et si je n'avais été retenu par la crainte de donner à ce recueil une trop grande longueur c'est par douzaines que j'aurais pu procéder dans mon énumération.

Cependant ces légendes sont moins intéressantes pour nous que les autres, parce qu'elles sont évidemment d'origine étrangère au pays et n'ont eu qu'un mérite à nos yeux, celui de s'implanter dans l'esprit des nègres aussi solidement pour y prendre racine. — Cette raison de *l'extraénité* de ces légendes fait qu'au lieu d'en rapporter un nombre aussi grand que lorsqu'il s'est agi des qualités ou des travers de l'esprit et du cœur, je me bornerai aux suivantes :

I. La légende du croyant qui priait souvent.

II. La légende du bracelet rapporté par un poisson.

III. La légende de Koli bentan.

IV. La légende des faveurs accordées aux nouveaux convertis.





I

LÉGENDE DU CROYANT QUI PRIAIT SOUVENT ET NE DÉSESPÉRAIT JAMAIS DE LA BONTÉ DIVINE.

Il y avait jadis dans les plaines qui bordent le Sénégal, aux environs de Matam, un homme du nom de Osman qui vivait simplement, craignant Dieu et accomplissant depuis son enfance tous les devoirs de la religion sans jamais y avoir manqué ni même s'être ralenti un seul instant dans son zèle fervent.

Il avait acquis quelques biens par un travail incessant ; il avait eu de nombreux enfants qu'il avait élevés dans la crainte du Tout-Puissant et la sévère observation des lois du Coran ; et par une grâce spéciale il

était arrivé à un âge avancé sans avoir jamais éprouvé un malheur quel qu'il fût.

Dans maintes circonstances, ses voisins frappés de ce que tout lui réussissait, l'avaient félicité de son heureuse chance, mais lui, qui ne s'était pas laissé aveugler par le bonheur, leur répondait que tout cela n'arrivait que par la permission de celui qui commande à toutes choses et que ceux qui ne sont pas heureux en ce monde sont souvent plus coupables qu'ils ne croient, car c'est à leur impiété qu'ils doivent leur malheur.

Il disait aussi que, même lorsque les épreuves les plus dures sont imposées à un homme par les décrets de la Providence, il y a bénéfice à prier et s'incliner sans murmurer, car le croyant finit toujours par être récompensé de sa vertu.

Un de ses voisins, d'ailleurs aisé et heureux, presque autant que lui, bien qu'il n'eût jamais prié avec ferveur, qu'il ne se fût pas privé de liqueurs fortes quand il allait à l'escale et qu'il eût plus d'une fois rompu le jeûne imposé par la religion à certaines époques, plaisantait souvent la pusillanimité du croyant; lui disant; que toutes les prières ne servaient à rien en définitive; que Dieu

n'existait peut-être pas et que s'il vivait réellement, il était dans tous les cas si loin et si occupé d'autres affaires qu'il ne songeait assurément pas à tenir compte de quelque chose d'aussi peu important qu'une prière dite à l'heure, qu'un jeûne ou telle autre pratique religieuse.

Une nuit, tout le monde était couché tranquillement, jouissant d'un repos gagné par une chaude journée, quand un bruit insolite, des coups de fusil, des cris, viennent brusquement jeter la terreur dans toutes les habitations ; une bande de pillards armés était tombée inopinément sur la tribu pour s'emparer des troupeaux, des provisions et en réduire les habitants en esclavage.

Osman saute hors de l'habitation armé de son fusil pour défendre son bien contre les malfaiteurs ; mais avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense, il est terrassé, saisi, garrotté et entraîné au loin. Il marcha ainsi pendant plusieurs jours, conduit par ses ravisseurs, manquant de tout et souffrant toutes les douleurs physiques et morales, car il ne savait pas ce qu'étaient devenus ceux qu'il aimait tant. Il était assurément le plus malheureux des hommes ; mais néanmoins,

malgré les privations, les mauvais traitements il ne murmurait pas contre les décrets de la Providence et répétait à chaque instant : que la volonté de Dieu se fasse!

Osman fut mené à un marché éloigné vendu comme captif et, chose étrange, son nouveau maître venait d'acheter son voisin l'irréligieux qui, comme lui, avait été pris, garrotté et enlevé par les pillards.

Ils furent attachés à une même chaîne pour faire le chemin qui les séparait du pays de leur acquéreur et c'était vraiment chose curieuse que d'entendre les deux captifs; à chaque pas Osman disait une parole de résignation ou de prière, tandis que son camarade proférait une plainte, un blasphème ou une malédiction.

Un soir qu'lls s'étaient arrêtés dans un endroit assez couvert de broussailles, la surveillance des maîtres se relâche un peu ; une occasion de fuite se présente aux deux malheureux captifs. Sans qu'ils eussent besoin de se consulter longtemps ils s'échappent, s'enfoncent dans les fourrés et sont bientôt à l'abri de toute poursuite.

Le pays était désert, de sorte qu'après quelques heures de marche ils purent se con-

sidérer comme entièrement délivrés; mais leur condition n'était guère brillante, et en effet ils étaient au milieu des champs n'ayant plus à craindre des hommes, il est vrai, mais ils étaient attachés aux deux bouts d'une même chaîne rivée à leurs pieds et n'avaient aucun instrument capable de rompre ces anneaux de malheur qui les meurtrissaient, en leur enlevant la meilleure partie de leur force et de leur agilité.

Ils cherchèrent par mille moyens à briser cette chaîne, et n'y parvenant pas chacun des deux hommes exhala son chagrin à sa manière ; Osman par une prière fervente et ré•résignée, l'autre par des jurons et des malédictions capables de faire trembler les plus hardis et de provoquer les plus grands malheurs.

La punition d'une pareille impiété ne se fit pas longtemps attendre; un lion attiré par les éclats de voix du blasphémateur arrive sur les lieux en deux bonds et trouvant la proie à son gré, il brise la poitrine du prisonnier d'un coup de griffe tandis que d'un coup de dent il fait deux morceaux de son corps.

Osman terrifié, comme on le pense bien,

crut que sa dernière heure était sonnée, d'autant plus que le lion en dévorant son camarade lui jetait des regards qui signifiaient clairement que son tour arriverait bientôt.

Tout à coup un second lion accourt pour prendre part à la curée, et la jalousie aidant, au lieu de se saisir d'Osman, il veut disputer au premier les lambeaux de chair qu'il dévorait.

Voilà les deux bêtes féroces qui se battent avec une ardeur inouïe, poussant des rugissements épouvantables, oubliant tout ce qui ce passait autour d'eux, de sorte que le malheureux Osman qui n'avait pas cessé de recommander son âme à Dieu peut s'éloigner de ses affreux animaux, et traînant une jambe de son malheureux compagnon au bout de la chaîne fixée à son pied, il se glisse dans les herbes et arrive bientôt sur la berge du fleuve.

Les lions voyant tout à coup que leur proie leur échappait bondirent jusqu'à lui, mais pas assez tôt cependant pour l'empêcher de se jeter à l'eau, de sorte qu'il put se dérober à leur voracité, et se croyant sauvé, il se hâta d'adresser une prière de remerciement

au Tout-Puissant avant même d'avoir atteint l'autre rive de la rivière.

Il n'était pas au bout de ses peines ; en effet, une énorme caïman survient, saisit la jambe du blasphémateur restée attachée à la chaîne d'Osman et gagne le fond se dirigeant vers sa tanière.

Le malheureux croyant se sentant entraîné crut que sa dernière heure était bien arrivée, et il adressa encore une fervente prière au Tout-Puissant, puis avec la rapidité de la pensée et mille fois plus vite qu'il ne faut pour le dire, il passa sa vie en revue pour se souvenir du nom de tel ennemi qu'il avait pu avoir, car on sait sur le bord du Sénégal, de la Gambie et de la Casamance que le caïman qui vous saisit n'est que l'âme d'un ennemi dont on a désiré la mort.

On sait surtout qu'en l'appelant par son nom et en lui disant sévèrement, au nom de DieuTout-Puissant, de s'en aller sans plus vous inquiéter, l'ennemi confus de se voir ainsi découvert vous abandonne.

Mais Osman avait toujours vécu saintement, il ne connaissait personne qui lui voulût du mal, il n'avait jamais désiré le malheur de son semblable ; aussi ne put-il pas donner

un nom au caïman et il se laissa entraîner, ne pouvant d'ailleurs résister en aucune manière.

Le monstre emporta sa proie vivante et morte dans son trou qui, comme on le sait, est au fond du fleuve disposé de telle sorte qu'il forme une vaste chambre dont une partie est à sec. Comme il était à la saison de ses amours il se hâta de croquer la jambe du blasphémateur, brisant la chaîne d'un coup de dent, et poussa Osman dans le trou sans lui faire le moindre mal, pensant le garder en provision pour le partager avec sa femelle quand elle viendrait au gîte; il se mit même en campagne pour aller la chercher.

Osman à peine jeté hors de l'eau à demi mort se mit à genoux pour remercier Dieu tout-puissant de l'avoir préservé cette fois encore; mais comment sortir du trou? Sa situation était, on le comprend, terriblement précaire. Sans se décourager il fait la prière de midi pensant qu'il devait être cette heure-là sur la surface de la terre.

O prodige, en frappant du front sur le sol, il voit à travers le monceau d'os demi-rongés qui jonchaient la caverne; une mince

lueur ; c'était une fissure du sol qui communiquait avec le fond de la grotte. Il s'avance aussitôt et peu d'instants après il pouvait sans beaucoup d'efforts sortir de cet antre terrible où tous avant lui avaient trouvé la mort.

Par le fait d'un hasard prodigieux il se trouva que la grotte du caïman était voisine du lieu où il habitait lorsqu'il avait été enlevé par les pillards, et même il faut dire que ces pillards dérangés par une résistance énergique n'avaient pu faire aucun mal au village, avaient été repoussés n'emportant pour tout butin que le blasphémateur et Osman, de sorte qu'il se trouva au milieu des siens qui se portaient bien, n'avaient rien perdu de leurs richesses et dont le bonheur fut sans mélange dès qu'ils virent revenir sain et sauf le saint homme dont chacun déplorait la perte et que tous croyaient mort.

On comprend sans peine qu'il dut rendre des actions de grâce au souverain maître de toutes choses. et pendant de longues années encore il vécut heureux, exemple vivant du proverbe : « *Qui compte sur Dieu sans désespérer jamais ne craint aucun malheur.* »





II

LEGENDE DU BRACELET RAPPORTÉ PAR LE POISSON

Il y avait au temps jadis un marabout du nom de Hadj-Omar qui était un saint homme répétant chaque jour : Il n'y a de Dieu que Dieu et celui qui ne craint pas de le proclamer même au péril de sa vie reçoit toujours sa récompense. Il vivait dans les plaines du Tagant au milieu des Musulmans les plus fervents, qui, lorsqu'ils sont attaqués à l'heure du Salam se laisse massacrer plutôt que d'interrompre leur prière ; disant qu'il vaut mieux mourir que de ne pas rendre grâce à Dieu de tous les biens dont il comble les vrais croyants.

Sentant en lui le besoin de convertir les

infidèles il partit un jour marchant droit devant lui avec le projet de s'arrêter là seulement où il aurait fait reconnaître par tous d'une manière éclatante la Majesté divine. Hadj-Omar n'était pas riche, il possédait à peine de quoi vivre et encore était-il obligé de subvenir aux besoins de sa vieille mère; mais cependant il ne s'inquiétait jamais du lendemain, chaque jour jusque-là avait suffi à sa peine.

Le voilà donc allant à travers le pays de village en village; quand il avait prêché pendant quelques jours, ramené au devoir et à la religion quelques indifférents, il reprenait sa route pour atteindre la contrée où il convertirait les infidèles.

Il arriva ainsi sur les bords du Niger et s'arrêta quelque temps dans la ville de Ségou qui était commandée à cette époque par un roi puissant, Modi-Mamadi, homme violent, orgueilleux, ne craignant pas la justice divine parce qu'il se croyait fort devant les hommes et que jusque-là il avait terrassé tous ceux qui lui avaient résisté.

Hadj-Omar allait quitter encore ce pays pour poursuivre son voyage quand un jour Modi-Mamadi qui venait de remporter de

brillantes victoires dans le Bouré, et qui avait trouvé chez les vaincus des richesses si immenses qu'il en était entièrement aveuglé, écouta complaisamment la voix de griots mal inspirés et irréligieux.

Affolé par son orgueil et sa puissance, il s'était dit : Je suis le plus puissant, plus puissant que Dieu même, et réunissant dans une plaine aux portes de la ville toute la population de la ville il lui tint ce langage : Habitants, sachez que je suis le plus puissant; personne ne peut résister à ma volonté. Ainsi désormais, je ne veux plus qu'il soit parlé de puissance comparable à la mienne; je serai le Dieu du pays, par conséquent au lieu de jurer par Allah et par Mahomet vous ne jurerez plus que par Modi-Mamadi; au lieu de vous tourner vers l'orient pour faire votre prière, vous vous tournerez désormais vers mon palais et vous m'invoquerez à toute heure du jour. Celui qui n'obéira pas à cet ordre sera mis immédiatement à mort.

La population de Ségou composée de timides Saracolais, craignant surtout la mort et la souffrance, écouta cette étrange proclamation en silence; elle était musulmane, il

est vrai, bien plus elle était foncièrement religieuse, mais ayant l'habitude d'obéir à la voix du commandement elle n'osait faire résistance à la volonté de Modi-Mamadi.

Quelques vieilards, quelques sérims, quelques talibas était bien révoltés au fond du cœur contre une pareille prétention inique autant qu'absurde, mai chacun craignait pour sa vie, et tous courbaient la tête sans oser dire au roi qu'il avait tort

Seul Hadj-Omar eut plus de courage que tous les autres habitants réunis; il fend la foule et arrive d'un pas délibéré jusqu'au pied du trône royal.

Là d'une voix ferme et digne il dit à celui qui voulait recevoir désormais les honneurs divins :

« Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète; le roi d'un pays est le premier serviteur du Tout-Puissant, son autorité, quelque grande qu'elle soit, ne peut empêcher les croyants de reconnaître le souverain maître de toutes choses comme supérieur à tous.

« Tu veux que je t'adore comme mon Dieu, eh bien! tiens, voilà du sable que je

ramasse par terre, fais en de toutes pièces du semblable du haut de ton trône.

« Voilà un bâton de bois mort, fais-le reverdir et couvrir de feuilles, comme Dieu le fait tous les printemps.

« Regarde le ciel est sans nuages, commande au soleil de se cacher et à la pluie de tomber.

« Je te promets si tu me donnes de pareils gages de ta puissance d'être désormais ton plus fidèle adorateur, il ne se passera pas de jour sans que j'invoque ton nom à chaque heure. Mais au contraire, si tu ne peux faire tout cela je dirai que quelque puissant que tu sois tu n'es qu'un homme ; si tu es fort, si tu es heureux, c'est à Dieu, à Dieu seul que tu le dois, car je le répète : il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. »

En entendant ces paroles, Modi-Mamadi, qui était aussi dissimulé que cruel, aussi habile qu'orgueilleux, vit qu'il ne fallait pas persister pour le moment dans sa prétention ; la foule avait écouté avec un silence recueilli les paroles si digne d'Hadj-Omar et un murmure d'approbation s'élevait, grossissant, pouvant même devenir le point de départ

d'une émeute, qui sait? d'une révolution.

Sa figure qui était sévère prend tout à coup un air souriant, et se tournant vers la population, il dit aux habitants de Ségou :

« Personne n'est plus humble que moi, le plus fort des hommes, devant Dieu qui est le Tout-Puissant : jamais je n'ai eu la pensée de vouloir être autant que lui, et ce que je viens de dire tantôt était une ruse pour savoir lequel d'entre vous est le meilleur croyant, le plus sage et le plus fervent serviteur de Dieu.

Approche, Hadj-Omar : c'est toi qui as le premier rang, aussi désormais tu seras mon premier ministre. C'est toi qui transmettras mes ordres, qui veilleras à la sécurité de l'État et qui prendras soin que tous mes sujets vivent selon les préceptes de la religion.

« Ta puissance sera égale à la mienne, et pour que personne n'hésite à exécuter tes ordres, voici un bracelet que je te donne, il est semblable absolument à cet autre que je porte au poignet ; tous deux sont d'un travail si admirable et si compliqué qu'ils ne sauraient être contrefaits, par conséquent en le montrant, ton autorité sera incontestable

comme la mienne propre. Veille pour la grande gloire de Dieu à ne pas le perdre, car il t'arriverait malheur dans ce cas. »

Hadj-Omar s'inclina respectueusement et prit le bracelet ; il aurait bien voulut refuser les honneurs que lui octroyait Modi-Mamadi, mais il sentait qu'il manquerait à sa promesse de faire tout pour la propagation de la religion s'il n'acceptait pas la charge de veiller à l'exacte observation de la loi, dans un pays où elle était observée tout juste et où la foi était chancelante autant que souvent menacée.

Il ne pouvait croire cependant que Modi-Mamadi fût de bonne foi vis-à-vis de lui : la dernière recommandation du monarque lui parut suspecte, aussi rentra-t-il chez lui et donna-t-il ce précieux bracelet à sa mère en lui disant : Garde-le à l'abri de tout larcin, car notre vie dépend désormais de sa possession.

La vieille mère qui était une femme de prudence pensa que les voleurs fouilleraient partout, et pour les dérouter le cas échéant, elle fit un trou dans le sable de la case, y enterra le bracelet qu'elle avait eu soin d'entourer de linges pour qu'il ne se ternît

pas. Elle remit tout en place après avoir comblé le trou, si bien que personne au monde ne pouvait savoir où se trouverait le talisman royal.

Modi-Mamadi à peine rentré chez lui fit venir son griot et lui dit : « Il faut à tout prix que tu dérobes le bracelet de Hadj-Omar ; ta fortune est assurée à jamais si tu réussis. » Ce griot était si habile que toute la case d'Hadj-Omar fut visitée, fouillée mille fois en quelques semaines ; ne sachant plus comment faire pour découvrir le bijou, il eut l'idée de creuser une galerie sous terre, espérant entendre quelque jour le fils et la mère parler de l'endroit où on l'avait caché ; et chacun juge de sa joie quand il trouva ainsi sur la route le bracelet tant désiré.

Il le porta aussitôt à Modi qui ne tenant plus de joie le jeta lui-même au fond du fleuve ; on était au mois de juillet et la crue des eaux commençant, il se dit avec satisfaction : il n'y a pas de puissance au monde capable de le retrouver avant le mois de décembre, et d'ici là Aadj-Omar sera mort depuis longtemps.

Le lendemain Modi fait rassembler le peuple comme la première fois à la porte de la

ville et il envoie chercher Hadj-Omar qui n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Alors le roi fit un long discours; il dit aux anciens du pays : « Que mérite celui qui ayant reçu mission de sauvegarder la religion et qui ayant en sa possession un talisman capable de lui obtenir toute obéissance méprise assez les ordres du roi et les intérêts de Dieu pour perdre ce talisman ? »

Unanimement l'assemblée répondit : la mort.

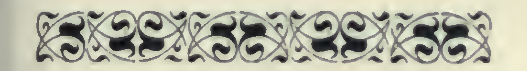
« Eh bien! répliqua Modi-Mamadi : Hadj-Omar, où est le bracelet que je t'ai confié? »

Tout le monde trembla, pressentant une terrible catastrophe, car on devinait bien que le roi ne jouait cette partie qu'à coup sûr. Seul Hadj-Omar sans perdre contenance s'avança du trône, et sortant de la poche de son boubou le bracelet demandé, répondit : « Roi, le voilà. »

Modi ne revenait pas de son étonnement, quand Hadj-Omar ajouta : — « Roi, incline-toi enfin devant la souveraine puissance de Dieu ; tu as cru que tu allais me perdre et te venger ainsi de ce que j'ai dit que tu es moins fort que Dieu ? Eh ! bien ! une fois encore, tu es vaincu.

« Ce bracelet que tu m'as fait dérober et que tu as jeté dans la rivière a été avalé par un poisson, or, tantôt quand ton émissaire est venu me commander de venir de suite auprès de toi, c'était l'heure de la prière et je me suis dit : Prions d'abord, nous obéirons au roi ensuite. J'étais au bord de la rivière, et pendant que j'achevais ma prière un poisson a sauté sur la berge, je l'ai saisi pour le donner à ma mère afin qu'elle le préparât pour notre dîner de ce soir ; en l'ouvrant elle a trouvé dans son estomac ce bracelet que Dieu m'envoyait ainsi pour confondre les méchants et faire proclamer sa puissance. »

Modi constata que le bracelet était bien celui qu'il demandait, croyant l'avoir jeté dans un endroit où nulle puissance humaine ne pouvait le reprendre. Frappé enfin de crainte par cette manifestation de la volonté divine, il se prosterna, adora Dieu sans arrière-pensée et fut dès ce même jour un croyant accompli ; faisant le bien et ne vivant que pour le bonheur de ses sujets, avec Hadj-Omar pour chef de la religion et de la justice.



III

LÉGENDE DE KOLI BENTAN

Jadis le pays de Brassou dans le voisinage de Casamame était gouverné par un roi du nom de Koly. Ce roi, Mandingue de naissance, puissant autant que féroce ; ivrogne autant que puissant, était idolâtre et avait une aversion marquée pour les Musulmans qu'il faisait souffrir en toute occasion et dont il tournait les prières et les cérémonies religieuses en ridicule.

Venant à passer un jour dans le village qui porte aujourd'hui le nom de Kolibentan, et qui avait alors une autre dénomination, il aperçut une jeune Saracolaise qui sortait à peine de l'enfance et dont la grande beauté le frappa vivement.

Koli eut aussitôt de grossiers désirs qu'il voulut assouvir brutalement, mais il avait compté sans l'islamisme; en effet, le père et la mère de la jeune fille étaient de fervents musulmans qui avaient élevé leur enfant dans la crainte du vrai Dieu et du prophète. Bien plus un marabout du voisinage avait offert son cœur à la belle Saracolaise et attendait l'expiration du rhamadam pour l'épouser, de sorte que le roi Koli trouva une résistance absolue et bien déterminée à ses désisrs.

Que faire en pareil cas, son griot le lui suggéra aussitôt; faire enterrer vivants le père et la mère qui avaient osé s'opposer à ses royaux désirs. Puis faire amener la jolie Saracolaise et prendre de force le cœur qu'elle ne voulait pas donner de bon gré. La première partie du programe fut exécutée aussitôt, seulement lorsqu'il se trouva seul avec la jeune fille il était tellement ivre que celle-ci put se défendre victorieusement.

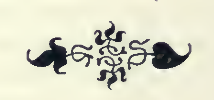
Le lendemain Koli raconta à son griot qu'il avait fini par s'endormir sans triompher de sa victime; il en fut gourmandé et se promit bien de ne pas rester en chemin quand la nuit serait venue. Mars lorsque le

soleil se coucha il avait bu sans retenue de sorte, qu'il était aussi ivre, sinon plus que la veille. Il fit néanmoins de nouveau des tentatives auprès de la pauvre enfant qui, serrée de trop près à un moment donné, s'échappa de la case et se mit à courir dans les champs poursuivie par Koli. Une racine exubérante d'un bentanier gigantesque qu'on voit aujourd'hui encore à peu de distance du village la fit tomber elle perdit ainsi l'avance qu'elle avait sur son ravisseur. Elle allait succomber quand elle s'écria : Dieu de Mahomet ne permet pas qu'un Kéffir déshonore une sage musulmane. Les griots de Koli n'entendirent plus rien, ils rentrèrent chez eux en attendant le lendemain pour féliciter leur roi; mais aux premières lueurs de l'aurore grand fut leur étonnement sinon leur terreur. Le corps de Koli se balançait pendu à une des branches du bentanier par le pagne de la belle Saracolaise.

Que s'était-il passé? — Ici les versions sont différentes; les uns disent que la jeune fille fut enlevée au ciel et que Koli furieux de voir qu'elle lui échappait s'était pendu de colère avec le pagne qu'il avait déjà saisi. D'autres disent que l'amant de la jolie Sara-

colaise était précisément arrivé à ce moment et apprenant tout d'un coup d'œil avait étranglé l'ivrogne; puis avait jugé prudent aussitôt de mettre du pays entre sa fiancée et les soldats de Koli. — Les fervents musulmans préfèrent la première version.

Ai-je besoin de faire remarquer au lecteur l'analogie qu'il y a entre la légende de la mort de Koli-Bentan et celle de la fin tragique d'Attila ?





IV

LÉGENDE DES FAVEURS ACCORDÉES AUX NOUVEAUX CONVERTIS

Dans le pays de Bounoun, il y avait jadis, un nommé Aliou qui était idolâtre, buvait des liqueurs fermentées, mangeait du porc, n'observait aucun jeûne et croyait aux gris-gris fétichistes. Il avait pour les musulmans une violente haine; aussi toutes les fois qu'il rencontrait un marabout isolé, il lui coupait le cou. La vue d'un individu faisant son salam avait la propriété de le rendre furieux, et quand il entendait appeler à la prière, il se mettait à l'affût de telle sorte que bientôt celui qui convoquait les croyants était tué, comme une pièce de gibier, d'un coup de fusil.

Ses actes de barbarie étaient si horribles, si nombreux, duraient depuis si longtemps que les musulmans du Toro résolurent un jour de se débarrasser d'un aussi cruel ennemi.

L'Almamy Mahamet, à la sollicitation réitérée de ses sujets, se mit à la tête d'une véritable armée pour aller le capturer et le tuer. C'est en vain que la troupe sonda les moindres broussailles des environs, jamais Aliou ne tomba entre les mains des soldats de Mahamet; on disait même qu'il était en relations avec les esprits infernaux qui lui permettaint de se rendre invisible dans les moments critiques. Bref, les vrais croyants étaient décimés à chaque instant quand ils étaient isolés, et malgré les plus actives recherches Aliou restait introuvable.

Une nuit cependant, l'ennemi de la vraie croyance eut une vision; ses yeux se dessillèrent, il comprit qu'il faisait mal en torturant les musulmans et il prit la résolution de se convertir à l'islamisme. Sa décision une fois prise, il se débarrasse de ses armes et va d'un pas délibéré au milieu de l'armée de Mahamet.

Les sentinelles voyant venir à elles un

homme qui paraissait inoffensif lui demandent ce qu'il veut. « Je veux parler à l'Almamy Mahamet » dit-il, et on le conduisit auprès du chef qui dans ce moment était entouré de tous ses lieutenants et qui venait de faire une fervente prière au Tout-Puissant pour la capture d'Aliou, car il y avait trop longtemps que l'armée était ainsi immobilisée par un seul homme; alors qu'il avait l'ardent désir de mettre à exécution un projet caressé depuis longtemps : l'invasion du pays de Sénoukouya, repaire de Kiédos, intempérants, idolâtres et brutaux.

Mahamet voyant approcher l'étranger lui dit : « Qui es-tu » ? Celui-ci lui répondit avec assurance : « Je suis Aliou, l'ennemi des croyants, celui contre lequel ton armée a été impuissante jusqu'ici. »

A ces mots un frémissement d'horeur et de colère passa dans l'assemblée; dix lieutenants se levèrent spontanément, portant la main à leur sabre pour venger les trop nombreuses victimes faites par Aliou; mais Mahamet qui était un homme juste sentit que non-seulement ce serait une vengeance stérile, mais qu'il y aurait iniquité à massacrer sans l'entendre un individu, quel-

que ennemi qu'il fût, quand cet individu venait sans armes pour parler avec lui; par conséquent il arrêta le mouvement d'un signe, car il était respectueusement obéi dans tous ses commandements. — « Que veux-tu, pourquoi es-tu venu jusqu'ici ? » lui dit-il; Aliou répondit : « J'ai jeté mes armes pour montrer que je viens ici en ami et non en adversaire; je suis venu parce que je veux me convertir à l'islamisme. »

On juge de la stupéfaction de tous. Seul Mahamet ne perdant pas son sang-froid lui dit : « Sais-tu bien que pour être croyant, il faut se faire raser la tête au lieu de porter la chevelure abondante et tressée comme tu l'as fait jusqu'ici. » Aliou répondit : « Qu'on me rase la tête. » « Sais-tu, dit Mahamet, qu'il faut jeter les gris-gris que t'ont donné les griots idolâtre pour ne se parer que de gris-gris musulmans composés d'un verset du coran. » Aliou jeta loin de lui tous ses gris-gris sans plus répondre. « Sais-tu qu'il ne faudra plus boire de sangara, plus manger de porc, observer le jeûne, faire ton salam tous les jours aux heures commandées par le prophète. » Aliou répondit : « C'est ma formelle intention. »

Enfin sais-tu, lui dit Mahamet, qu'il faudra désirer la conversion des tiens restés dans l'idolâtrie et même porter les armes contre la nation pour l'initier à la loi musulmane. Aliou répondit, je suis prêt à mettre mon père dans l'alternative de croire en Dieu tout-puissant et à Mahomet son prophète ou bien de mourir. »

En présence d'une pareille résolution, Aliou fut instruit dans la religion musulmane et accepté comme vrai croyant. Mahamet plein de joie annonça qu'il allait maintenant se mettre en route pour combattre les infidèles.

Toute l'armée accueillit la nouvelle avec des transports de joie et au moment où elle acclamait son Almamy, un sabre tombe du ciel, au milieu du camp, aux pieds du chef et de ses lieutenants, sabre terriblement affilé et capable de faire les plus sanglantes blessures.

Un soldat cupide en présence de cet arme magnifique se précipite sur elle pour s'en emparer; mais ô prodige! le sabre était si lourd, si lourd qu'il ne pût le soulever; il lui eût été plus facile d'arracher un baobab séculaire avec une seule main que de faire remuer cette arme enchantée.

Toute l'armée essaya tour à tour de s'emparer de l'arme, mais, peine superflue, son poids était tel que pas un ne réussit. Il ne restait plus que deux hommes n'ayant pas porté la main sur le sabre : c'étaient Aliou et Mahamet. Mahamet lui dit : saisis-t'en et tu marcheras ainsi armé contre les infidèles.

Une clameur d'incrédulité s'éleva parmi les guerriers. « Comment, s'écrièrent-ils tous? Comment voulez-vous, Almamy, qu'un croyant de quelques minutes de date soit plus habile que nous, musulmans de naissance? Non, la chose n'est pas possible, et Aliou ne pourra pas plus que nous se saisir de ce sabre.» Aliou s'approcha et au moment de tendre la main il dit : « Ceci est pour la plus grande gloire de Dieu et de Mahomet son prophète; le souverain maître de toute chose permettra à son serviteur fidèle de faire des prodiges pour la glorification de son nom. » Puis il prit le sabre sans aucune difficulté et le brandit avec l'aisance d'un guerrier consommé.

On comprend l'émotion générale; l'armée transportée d'admiration s'élança dans la direction des infidèles brûlant de les combattre et les Kiédos idolâtres qui étaient pré-

parés à la résistance les attendirent de pied ferme avec une telle vigueur que bientôt les croyants furent décimés.

L'ardeur de l'attaque avait été telle que Mahamet et Aliou avaient été devancés et au moment où ils arrivèrent sur le champ de bataille ils trouvèrent l'armée musulmane entièrement détruite.

Les Kiédos triomphaient et les entourèrent pour les faire prisonniers dans le désir de les immoler ensuite. C'est alors que les deux seuls survivants de la troupe musulmane, Mahamet et Aliou, tirèrent leurs sabres.

Mahamet avait une arme bénie qui lui avait été envoyée de la Mecque et qui tuait dix infidèles à chaque coup ; il se mit donc en mesure de lutter vigoureusement; mais le sabre d'Aliou abattait cent têtes à chaque tour de bras de sorte qu'en quelques minutes les Kiédos furent exterminés.

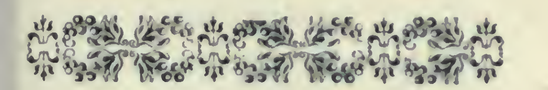
Mahamet et Aliou rentrèrent triomphants et victorieux au pays, emmenant un grand nombre d'esclaves qui furent convertis à l'islamisme, et pour reconnaître les exploits d'Aliou, l'Almamy, qui n'avait qu'une fille,

Fathima Benta, la lui donna en mariage, ce qui lui assura la succession du pouvoir.

L'almamy Aliou eut un règne plus glorieux que tous les autres et vérifia ainsi le dicton : Que le dernier converti quand il est ferme vaut mieux que cent musulmans de naissance qui pratiquent une religion avec tiédeur.

Cette légende rappelle le dicton qui a cours dans la religion chrétienne : *Il y a plus de place au paradis pour un nouveau converti que pour dix justes*. A ce titre nous pouvons penser que si les Toucouleurs la racontent volontiers, elle n'a cependant pas pris naissance dans leur cerveau.





APPRÉCIATION

Comme nous le disions tantôt c'est dans cette catégorie que nous pouvons ranger la très grande majorité des légendes que racontent les griots et les marabouts dans les peuplades nègres, qui ont assez profondément subi l'influence religieuse de l'Islam. Chez les Peuls du haut Sénégal par exemple, chez les Toucoulors et les Mandingues du bassin du Niger ou du Fouta Sénégalais. Remarquons que ces peuplades sont limitrophes des Maures touaregs etc., tous gens qui sont de fervents musulmans, de sorte que l'action de voisinage s'est fait sentir chez eux d'une manière plus intime et plus complète que partout ailleurs.

A mesure que l'islamisme se répand de proche en proche plus avant dans le Sud. On voit les légendes religieuses s'infiltrer peu à peu dans les peuplades nègres méridionales et nous devons dire même que c'est un puissant moyen de prosélytisme mis en œuvres par les Mahométans isolés.

En effet, un pèlerin, un de ces voyageurs qui viennent on ne sait d'où et qui vont droit devant eux sans trop savoir eux-mêmes vers quel but ils se dirigent, arrive dans un pays quelconque. Il demande l'aumône de quelques aliments ; on le regarde naturellement avec quelque curiosité et on le questionne volontiers. Il raconte alors des choses intéressantes qui ébahissent bien des esprits simples et au milieu du récit de ses aventures il vous parle, comme s'il l'avait vu. de ce croyant qui priait toujours par exemple et qui fut sauvé miraculeusement des griffes du lion et de la dent du Caïman alors qu'un de ses compagnons athée fut dévoré précisément au moment où il blasphémait. Un autre parlera à ses auditeurs du bracelet rapporté par un poisson. Un troisième racontera la légende du nouveau converti plus puissant que les anciens croyants.

Mille autres légendes de la même portée et dans lesquelles le cadre peut changer à l'infini, sans que le but final soit différent, sont ainsi colportés du Nord et de l'Est, enserrant la Sénégambie de proche en proche comme les assiégeant ensserrent peu à peu un pays qu'ils veulent conquérir.

D'ailleurs ce qui facilite l'œuvre, c'est que dans ces peuplades naïves et émerveillées, amies de l'extraordinaire, croyant volontiers au surnaturel, neuf auditeurs sur dix croient à la réalité du récit. Et, s'ils n'en comprennent pas la portée morale ou religieuse du premier coup, sont très disposés à considérer le héros de l'aventure avec une sympathie marquée qui déteint sur le narrateur lui-même.

D'où viennent les légendes musulmannes? Nous avons à peine besoin de nous pour cette question elles viennent du Nord-Est c'est-à-dire des pays qui ont été les premiers foyers du mahométisme. Elles datent parfois de dix ou douze siècle déjà répétées plus ou moins inconsciemment de bouche en bouche à travers les âges. Elles sont colportées de proche en proche d'un pays à l'autre si bien et si exactement que plus d'une se

raconte également ou avec des variantes insignifiantes sur les rives du Sénégal comme dans la vallée du Niger, sur les plages du lac de Tchad, comme sur les côtes du lac Victoria.

Sans compter qu'en Algérie, à Tunis, en Egypte, à Constantinople même, on peut les entendre de la bouche de ces voyageurs moitié griots moitié marabouts qui passent leur vie à parcourir le monde de l'islam en vivant d'aumônes sans jamais songer au lendemain jusqu'au jour où la maladie, un accient, une erreur de route ou telle circonstance fortuite les fait mourir sur le bord d'un chemin où les chacals et les vautours en font leur pâture.

Ce qui caractérise les légendes de cette catégorie c'est une grande unité de but et le plus souvent même une grande analogie de canevas. C'est, on le comprend, la conséquence de l'origine étrangère. En effet cette sorte de légende peut bien se plier à telle ou telle particularité locale spéciale au pays où se trouve le conteur par de petits artifices de mise en scène destinés à frapper plus vivement les auditeurs suivant le pays ; mais cette variation ne porte en somme que sur un infime détail le plus souvent.

QUATRIÈME PARTIE

CONTES ET LÉGENDES QUI ONT TRAIT A UN ÉVÉNEMENT RÉEL PLUS OU MOINS ALTÉRÉ PAR LA TRADITION ORALE, INSPIRÉE PAR L'AMOUR DU MERVEILLEUX, LES CROYANCES SUPERSTITIEUSES, OU LE SIMPLE PLAISIR DE POSER UNE QUESTION ÉNIGMATIQUE A L'AUDITEUR.



QUATRIÈME PARTIE

Dans cette partie de mon livre il entre comme on va le voir, des sujets assez différents comme idée et comme portée philosophique ou morale. Je les ai rapprochés pour ne pas subdiviser mon sujet en un grand nombre de portions distinctes, ce qui eut donné à mon étude une étendue que son cadre ne comporte pas; mais le lecteur constatera que ces histoires, ces contes, légendes, proverbes, etc., sont nombreux autant que variés.

Voici l'énumération des sujets que contien cette quatrième partie :

I. Légende de Matik-si.

II. Légende du serpent du Bambouk.

III. Légende de la création de l'empire Djolof.

IV. Le cavalier qui soignait mal son cheval.

V. Le trafic à la muette entre gens qui ne se voient pas.

VI. Légende de Koli-Satigny,

VII. Légende sur l'origine des laobés et des griots.

VIII. Légende de Peuda balou.

IX. Croyance aux sorciers chez les nègres sénégambiens.

X. Énigmes et proberbes.





I

LÉGENDE DE MALIK SI

Il y a quelques siècles, le pays de Bondou, qui est placé sur la rive gauche du Haut-Sénégal entre le pays de Goy et de Dentilia, dans le voisinage de la Falemé, était inhabité.

Ses collines étaient couvertes de bois dans lesquels la hache n'avait jamais passé; ses plaines produisaient à chaque hivernage une verdure luxuriante qui se desséchait à l'époque des vents d'est sans bénéfice pour personne; ses marigots regorgeaient de poissons que le filet ni la sagaie n'avaient jamais poursuivis.

Bref, Dieu n'avait pas encore donne ce

pays en possession effective à ses enfants noirs de la Sénégambie.

Les Saracolais du Goy, du Kaméra, du Natiaga allaient bien établir de temps en temps un lougan sur les bords de la Falemé ou des marigots qui y aboutissent.

Il leur suffisait de débarraser le sol de quelques mauvaises herbes pour recueillir d'énormes quantités d'arachides venues sans culture ; ils n'avaient qu'à jeter un peu de semence sur les parties que l'eau laissait à découvert dès que le fleuve baissait pour avoir une magnifique récolte de mil qui donnait l'abondance pour l'année entière ; mais ils n'occupaient pas le sol d'une manière définitive et permanente.

Le Bondou était seulement pour plusieurs d'entre eux le but d'un de ces voyages que les Soninkés aiment tant à faire, ou bien le lieu où ils allaient y passer en villégiature quelques mois de la saison chaude.

Le Tunka (roi) du Goy aimait depuis un temps immémorial à venir habiter pendant quelques mois de l'année dans certains points découverts du pays où la brise d'ouest rafraîchissait mieux l'atmosphère et où les Maringouins étaient en moins

grande quantité que sur les bords du Sénégal.

Il avait élevé dans un endroit appelé Tuabo une habitation d'été très bien disposée et il y passait des moments agréables pour lui, utiles pour ses sujets, au bonheur desquels il pensait volontiers, enfin profitable aux étrangers parce que ses captifs récoltaient là par un travail facile dans les lougans improvisés les grains nécessaires pour exercer la charité d'une manière très libérale.

Grâce à cette aisance, le Tunka du Goy, qui était un homme sage quoiqu'il fût idolâtre, avait une réputation méritée de bonté et de justice qui s'étendait bien au delà des limites de son autorité.

Cette réputation alla jusqu'aux oreilles d'un célèbre marabout Mandingue qui avait nom Malik-si et qui avait fait dans tout le Fouta Damga, le Gangaran et jusqu'à Ségou même des conversions admirables à l'islamisme, rien que par ses saintes paroles et sa grande habileté à fabriquer des gris-gris excellents contre tous les dangers quels qu'ils soient qui peuvent assaillir un homme.

On parlait notamment d'un talisman qu'il avait donné à un pauvre colporteur Saraco-

lais assez charitable pour avoir partagé un peu d'eau avec lui un jour qu'ils voyageaient ensemble dans les plaines arides du Kaarta.

Ce gri-gri avait une puissance si merveilleuse qu'il lui sauva la vie d'une manière éclatante un jour qu'il était tombé dans un parti de Maures; en effet, un des pillards voulant tuer le malheureux Saracolais pour qu'il ne pût se plaindre à personne, lui asséna un grand coup de sabre, mais la lame ayant rencontré le talisman se rompit en deux sans faire la moindre entaille à la peau du protégé de Malik-si.

Quand le grand marabout Mandingue avait pris soin de laver dans l'eau d'un marigot sa planche d'écriture sur laquelle il avait au préalable inscrit un verset du Coran, ses élèves pouvaient s'y baigner sans crainte des caïmans et des hippopotames, car ces animaux restaient dévotement dans le fond, ou bien les regardaient avec respect sans rien tenter contre leur existence.

Bref, dans un grand nombre d'occasions Malik-si avait donné des preuves de sa puissance surnaturelle de manière à commander le respect pour sa personne et l'amour pour sa religion.

Malik-si qui vivait pour le triomphe de l'islamisme se dit : il est juste qu'un homme aussi sage que le Tunka du Goy ne reste pas Kefir (idolâtre) jusqu'à la mort; il faut que ses sujets ne végètent pas perpétuellement dans les obscurités et la pratique du fétichisme.

Roi et sujets méritent de devenir musulmans s'ils sont aussi charitables que leur réputation le prétend. Et il se mit en route vers Tuabo ou le Tunka était établi depuis quelques semaines.

Il arriva suivi des nombreux jeunes talibas qui écoutaient ses leçons avec empressement, et pour savoir tout d'abord à quoi s'en tenir au juste sur la charité du Tunka, il leur commanda d'aller quêter à la porte de la case royale les uns après les autres, sans avoir l'air de se connaître.

Le premier avait à peine entonné le chant de Bissimillaï Rahmat Illaï, etc., etc., à l'aide desquels les talibas demandent habituellement leur nourriture et celle de leur maître quand ils sont en voyage, qu'on lui donna une calebasse de couscous assez grande pour rassasier quatre Maures, et qu'on remplit la poche de son boubou, qui cependant était

grande comme celle d'un Toucoulor, de pistaches grillées.

Il fut fait successivement de même à l'égard de tous les talibas sans que les derniers fussent moins bien partagés; aussi la première impression de Malik-si fut-elle très favorable.

Voilà, se dit-il, un idolâtre qui pratique la charité d'une manière qui ferait rougir bien des croyants.

Il vint demander alors l'hospitalité au Tunka qui écouta ses prédications avec le respect dû à la parole sacrée, tandis qu'il ordonnait que le marabout et ses élèves fussent traités avec la distinction qu'ils méritaient. Ses captives préparaient chaque jour une abondante ration de couscous. Les volailles, le poisson, la viande de bœuf et de mouton étaient toujours en abondance dans la part qu'elles avaient l'ordre de réserver aux étrangers.

Malik-si fut si content de cette bonne réception, il fut si touché de la bonté, de la justice du Tunka qu'il lui dit, un jour qu'il avait longuement causé avec lui de la politique du pays, qu'il était disposé à lui donner telle grâce spirituelle qu'il lui demanderait,

qu'il userait de la puissance de sainteté qu'on considérait avec juste raison comme surnaturelle pour satisfaire le vœu qu'il formulait.

Le bon Tunka avait beaucoup de vertus et de qualités comme son peuple, mais il n'avait pas le courage militaire et les aptitudes guerrières de plusieurs de ses voisins Toucoulors, Maures, Peuls même. Aussi depuis son enfance, lui comme les siens avait-il souvent tremblé devant des exigeants coureurs d'aventures, avait-il plié sans combattre de peur d'être vaincu et d'avoir à payer davantage après l'action, sans compter les chances de mort et de blessure qu'il aurait eues à redouter.

Aussi voyant qu'il pouvait formuler un vœu avec l'assurance d'être satisfait, il se hâta de demander à Malik-si un gri-gri qui le rendrait toujours victorieux dans les luttes à main armée contre ses ennemis.

Le gri-gri fut fabriqué aussitôt en conscience, et octroyé. Désormais le Tunka étant rassuré sur l'issue des combats qu'il pouvait avoir à livrer, se considéra comme l'homme le plus heureux du monde.

Malik-si était un trop malin compère pour

ne pas s'apercevoir que le Tunka se considérait comme son grand obligé ; aussi résolut-il de tirer un très bon bénéfice en retour de son gri-gri. C'est pourquoi peu de temps après il dit à son ami qu'il serait très désireux de posséder en toute propriété un petit coin de terre dans ce pays plantureux ou le baobab et le tamarinier poussaient avec une vigueur qui lui rappelait son pays natal.

Le Tunka tout à sa reconnaissance et désireux de montrer au marabout Mandingue qu'il était aussi bienveillant que confiant, lui dit :

« Va coucher ce soir au lieu où tu désires élever ton habitation, et demain matin au lever du soleil, dirige-toi vers mon village, moi, de mon côté, je me dirigerai vers toi ; et le point où nous nous rencontrerons sera la limite de tes possessious. »

Ce qui fut dit fut fait ; Malik-si qui avait exploré le terrain avec soin depuis longtemps ne fut pas hésitant a choisir son emplacement et le lendemain matin aux premières heures du jour il était en marche de son pas le plus rapide.

Le Tunka, au contraire, se leva tard comme de coutume, passa une partie de la

matinée à faire nonchalament les préparatifs de sa course, il voulut même déjeuner avant de se mettre en route. Bref, il tarda tant que lorsqu'il se décida à partir il était près de midi.

Il avait à peine fait cinq cents pas qu'il rencontra Malik-si qui arrivait en courant et en faisant des enjambées doubles de ce quelles sont habituellement.

Grande fut la surprise du Tunka et lorsque les explications eurent été données il comprit qu'il avait eu grand tort de laisser ainsi imprudemment Malik-si faire sa part à sa guise. Mais il avait donné sa parole et il la tint, au prix même de la perte d'une partie riche et étendue de ses états.

Malik-si fit du pays qui lui avait été octroyé par le Tunka un lieu de refuge ; aussi en peu de temps eût-il un peuple nombreux formé de gens de tous pays se trouvant besogneux et souvent sans aveu ou bien ayant commis des crimes.

Les Saracolais eurent maintes fois à se plaindre de leurs obligés dont le roi ne leur fit jamais la guerre parce que le gri-gri donné par Malik-si aurait assuré la victoire aux descendants du Tunka. Mais les procédés du

fondateur de l'état continuèrent à être employés par eux et ce qu'ils n'obtenaient pas par la force ils savaient l'extorquer par la ruse.





II

LÉGENDE DU SERPENT DE BAMBOUK

Il y a de longues années, le Bambouk était habité seulement par des Saracolais. Le pays produisait en abondance, du mil et autres plantes alimentaires qui sont en usage chez les noirs.

Le gibier était facile à chasser, les troupeaux prospéraient et donnaient de grands bénéfices à leurs maîtres ; en un mot tous les biens de la terre se trouvaient à profusion dans la contrée dont les habitants auraient pu se dire spécialement heureux, si par une loi dont on ne pourrait retrouver l'origine ni la raison, ils n'avaient été obligés toutes les années de faire un sacrifice humain qui était la source d'une immense douleur pour

la famille atteinte et qui terrifiait la population entière.

En effet on savait dans tout le Bambouk que la prospérité si grande dont on jouissait n'était assurée qu'à la condition expresse que toutes les années, une jeune fille, choisie par le sort parmi les plus jolies et les plus sages, serait amenée en grande pompe à un endroit déterminé près d'un marigot ; elle devenait là, la proie d'un serpent gigantesque qui s'en emparait et l'entraînait au fond de l'eau, sans qu'on la revît jamais.

Mille fois les Saracolais Bamboukains avaient essayé de se soustraire à cet horrible impôt ; ils avaient fait offrir de l'or en quantité suffisante pour acheter cent captives ; du mil et des bœufs qui auraient pu nourrir mille guerriers.

Le monstre avait été inexorable ; il voulait une seule jeune fille, mais il fallait qu'elle fût choisie dans les conditions que nous venons d'indiquer et qu'elle fût conduite au sacrifice en présence de la population entière.

Chaque case Bamboukaine avait désappris la joie, malgré la richesse qu'elle récélait ; les enfants ne faisaient aucun plaisir à leurs mères ; les jeunes gens tremblaient que celle

qu'ils aimaient ne leur fut ravie ; en un mot tout le monde était malheureux.

Seuls, un jeune homme et une jeune fille voisins de case, s'étant élevés ensemble et s'aimant tendrement, n'attendant que la récolte prochaine pour se marier, n'avaient pas le cœur oppressé par la crainte du serpent.

Ils vivaient heureux, trouvaient toujours une excuse pour se rencontrer dans les champs, et chaque soir quand ils arrivaient au rendez-vous, la jeune fille avait un mot doux à dire à son fiancé, le jeune Saracolais avait quelque pièce magnifique de gibier ou quelque dépouille de bête féroce à montrer comme trophée de sa hardiesse ou de son habileté.

Un soir Coumba, c'était le nom de la jeune fille, arrive en pleurs au lieu convenu ; le jeune homme qui avait été spécialement favorisé par le sort ce jour-là, allait lui faire admirer les produits de son adresse quand il s'aperçoit de la douleur de sa bien-aimée et il la presse de lui en dire la raison.

Après une explosion de pleurs, elle lui apprend la terrible nouvelle ; et pendant quelques instants les deux pauvres jeunes amoureux furent au désespoir.

Mais bientôt le chasseur dit à la jeune fille de rentrer au village et de sécher ses pleurs.

— « Serais-tu au moment de mourir, » lui dit-il, « qu'il ne faudrait pas perdre courage et confiance en moi, car, sois tranquille, tu seras ma femme et non la proie de cet horrible monstre dix fois maudit. »

La pauvre enfant rentra en sanglotant chez ses parents qui étaient au désespoir, comme on le pense bien.

Quant au jeune homme, il alla prendre ce qu'il possédait de plus précieux dans sa case et alla voir successivement tous les Griots, tous les Marabouts, tous les vieillards influents en leur disant de l'aider à faire agréer au serpent une autre proie que sa Coumba bien-aimée.

La crainte de déplaire au monstre était telle, que chacun le repoussa dès le premier mot; aussi le soleil se levant vit tous les préparatifs de l'horrible fête qui se faisaient avec une grande solennité chaque année.

La population entière vint se ranger à une distance respectueuse de l'endroit où le serpent sortait du Marigot et la pauvre Coumba amenée plus morte que vive au

pied d'un arbre y fut attachée comme la coutume le voulait.

Les griots faisaient entendre le tam tam; les femmes poussaient de temps en temps des cris cadencés comme cela se fait dans les fêtes; les habitants de tout âge et de tout sexe attendaient avec une douloureuse angoisse le moment du sacrifice annuel qui semblait devoir être prochain, car l'eau du Marigot bouillonnait et la tête du serpent apparaissait déjà près de la plage.

L'horrible monstre sort après mille hésitations et mille feintes qui faisaient trembler les plus énergiques; il s'approche de Coumba et la considère avec une satisfaction à peine contenue; il allait la saisir quand le jeune amoureux fend la foule monté sur un cheval fougueux et armé d'un sabre dégaîné.

La population entière poussa un cri d'effroi, car il était certain qu'il y aurait deux victimes cette année-là et comme tout le monde était persuadé que ce serait le jeune homme, chacun se dit : Le serpent voudra désormais un garçon en même temps que la jeune fille qu'on lui offre chaque année depuis des siècles.

Mais le jeune chasseur ne se laisse pas

émouvoir par le bruit et le danger ; plus rapide que la pensée, il court au serpent qui avait déjà saisi la jeune fille pour l'emporter et d'un revers de son arme il le coupe en deux.

Prenant aussitôt Coumba en croupe il mit son cheval au triple galop et disparut sans que les habitants eussent pu le rejoindre, car il était à craindre que pour essayer de faire pardonner le meurtre du serpent souverain du pays, les anciens ne sacrifiassent ce couple amoureux.

Dès le lendemain, le pays fut couvert de peuplades ennemies qui vinrent mettre à feu et à sang tous les villages qui faisaient mine de résister.

Des hommes de races différentes vinrent s'emparer de gré ou de force des meilleures terres, des troupeaux les plus gras du Bambouk. Et les Saracolais ne formèrent plus que de petits villages au lieu de grandes agglomérations ; ils vécurent désormais comme de pauvres paysans sur les portions de leur pays dédaignées par leurs envahisseurs.



III

LÉGENDE DE LA CRÉATION DE L'EMPIRE DE DJOLOF

Au temps jadis, le Cayor, le Oualo, le Djiolof, le Baol, le Sine et le Saloum formaient une sorte de république sans chef suprême, et dans laquelle, chaque village était absolument indépendant des voisins. Il y avait souvent, on le comprend, des altercations et des batailles de village à village, de sorte que la tranquillité du pays était perpétuellement troublée.

Un jour une dispute naquit au sujet d'un tas de bois recueilli en commun par des habitants de plusieurs villages et que chacun convoitait au détriment de son voisin.

Quelques conteurs disent qu'au lieu de

bois il s'agissait du produit de la pêche qui se faisait dans un marigot des environs de Saint-Louis par les gens des villages voisins.

Quoi qu'il en soit, sous le prétexte du bois ou du poisson inégalement partagé, le sang allait couler comme cela arrivait tous les jours, quand un vieillard vénérable sortit tout à coup des eaux d'un marigot voisin, et sans dire mot partagea instantanément la chose en lots si égaux que toute dispute cessa. Cette apparition mystérieuse frappa tout le monde, chacun se sentit saisi de respect et désira obéir désormais à cet homme surnaturel. Mais le vieillard avait déjà disparu.

Les habitants employèrent alors la ruse pour se saisir de ce chef tant désiré et le mettre à leur tête. Ils simulèrent une autre querelle pendant laquelle le vieillard se montra de nouveau pour apaiser la dispute par un partage équitable, et il tomba ainsi entre leurs malns.

Le vieillard ne se souciait pas de l'honneur qui lui était réservé, il resta même plusieurs jours sans manger. Les habitants craignant qu'il ne se laissât mourir, entreprirent de le divertir.

Pour cela faire, les filles et les femmes de la contrée se mirent à jouer, à danser, à fumer devant lui en prenant les poses les plus lascives, pensant bien que le vieux Djiaian ou Sam-Sam, comme on l'appelle, finirait par en distinguer une entre toutes, voudrait la posséder et arriverait une fois de plus à vérifier le proverbe de tous les temps et de tous les pays : — *ubi amor, ibi patria.*

Ce qui avait été prévu arriva. — Bay Sam-Sam jeta son dévolu sur une charmante jeune fille qui fumait et qui, voyant qu'elle était regardée avec persistance par lui, lui offrit la pipe.

Le génie commençait à s'humaniser; en effet, au lieu de rester indifférent à tout, il avait des regards bienveillants pour la jeune fille; bientôt il se montra sensible à l'odeur d'un succulent couscous qui cuisait devant la case, le nègre reprenait décidément le dessus chez lui.

Or il faut savoir qu'à cette époque les Européens n'apportaient pas encores ces marmites de fonte munies de trois pieds qui servent actuellement à la cuisson des aliments, la cuisine se faisait dans des canaris en terre qu'on plaçait sur des boules d'ar-

gile, et par une étrange coutume on n'employait que deux boules; de sorte que le canaris étant en état d'équilibre instable, le dîner était exposé à de fréquents accidents; deux fois déjà la marmite s'était renversée, le couscous était tombé en partie dans les cendres.

Sam-Sam était menacé de se passer de dîner, — aussi regardant la cuisinière il lui dit : *boss gnet* (boules, trois).

Ce fut un trait de lumière, désormais les femmes ouoloves mirent trois boules au lieu de deux, sous leur marmite, un grand progrès était consacré.

Ce ne fut pas le seul; Sam-Sam était décidément vaincu par la belle enfant à la pipe, et par l'excellent couscous non renversé; il épousa les deux négresses auxquelles il avait eu affaire ainsi, et il régna pendant un grand nombre d'années, sous le nom de Bay Sam-Sam : — père Sam-Sam.

Son fils Mam Paté lui succéda, étendit son pouvoir de plus en plus, soutint des guerres heureuses contre les Maures et ses descendants finirent par avoir une autorité extrêmement étendue. Ils avaient constitué le grand empire en une série de petits États

comme le Cayor, le Sine, le Oualo, etc., etc., commandés chacun par un chef.

Un descendant de Bay Sam-Sam oublia les saines traditions qui avaient valu à ses ancêtres le titre de Bour-Ba-Djiolof (empereur du Djiolof ; il était altier, cruel, etc., etc., il fit appeler un jour le chef du Cayor auprès de lui et lui fit subir plusieurs avanies qui exaspérèrent les chefs secondaires du pays et provoquèrent une révolte.

Amadi-N'goné, le même qui avait passé huit jours exposé au soleil et au serein de la nuit pour attendre le bon plaisir de Bour-Ba-Djiolof, se rendit indépendant d'abord et prit le nom de Damel, puis les autres se délivrèrent peu à peu de leur vasselage, et l'empire du Djiolof fut ainsi démembré.

Si nous comparons cette légende avec bien d'autres, si nous songeons surtout à ce qui se passe dans la pratique, chez les noirs, nous y voyons le récit imagé d'une série d'événements habituels en Sénégambie, où le pouvoir naît, s'éteint et se perd toujours pour la même raison, et d'une manière semblable.

Le vieux Sam-Sam, que la légende fait

sortir miraculeusement du marigot, était un ambitieux qui, comme tant d'autres, eut le désir de régner sur ses semblables; pour cela il s'attacha à avoir une réputation de sainteté, d'équité, de sagesse, qui finit par lui conquérir l'affection d'un certain nombre de petits villages qui se placèrent spontanément sous sa direction morale d'abord, puis effective, militaire, politique, etc., etc.

Son fils qui n'était pas encore un grand chef chercha à s'étendre, se fortifier. Puis, dans les générations futures l'orgueil mélanien, les habitudes d'intempérance que le nègre prend si volontiers, et le désir d'en imposer à ses subordonnés, firent qu'un roi prit plaisir à humilier les chefs secondaires qui, de leur côté, manœuvraient, complotaient pour se rendre indépendants, dans le but d'opprimer à leur tour les faibles et d'avoir assez de richesses pour assouvir leurs nombreux et méchants besoins. C'est toujours la même chose en Sénégambie.





IV

LE CAVALIER QUI SOIGNAIT MAL SON CHEVAL

Il y avait dans le Fouta Damga un homme qui avait un excellent cheval. Avec ce cheval il dépassait tous les autres cavaliers à la course ; il pouvait voyager de nuit comme de jour sans jamais craindre que son cheval ne tombât, ne se blessât ou même, fût le moins du monde fatigué.

Mais cet homme était insouciant de sa bête ; jamais il ne s'occupait d'elle, jamais il ne lui donnait une bonne ration de mil, où ne la baignait. Quand il avait besoin de monter à cheval il se contentait de mettre selle et bride en place, quand il avait fini sa course il laissait le pauvre animal chercher sa nourriture comme il pouvait.

Or, un jour, la guerre se déclara ; notre cavalier partit avec les guerriers de son village contre une peuplade ennemie et voilà que les combattants se rencontrent. Les hommes du Fouta-Damga étaient les plus faibles ; ils s'étaient laissé aller à entrer en hostilités contre des gens beaucoup plus nombreux et bien mieux armés ; de sorte qu'après le premier choc ce fut une grande déroute, chacun dut chercher son salut dans la fuite.

Notre cavalier essaya de se sauver comme les autres. Le voilà éperonnant son cheval avec ardeur, mais la bête ne courait guère vite, et bientôt il fut entouré par les ennemis qui poursuivaient les fuyards.

On le jeta par terre, on fut sur le point de le tuer même ; mais, en fin de compte, on le fit prisonnier et on le vendit comme captif.

Or, par un hasard très grand, voilà que celui qui l'avait acheté avait aussi acheté son cheval, frappé qu'il avait été des formes vigoureuses et délicates de la bête. Et ce maître chargea notre homme de soigner le cheval.

Ce maître était aussi dur pour ses captifs qu'il était plein d'attention pour ses bêtes, de

sorte qu'il veilla de très près à ce que le cheval fut soigné autrement qu'il ne l'avait été jusque là. Notre palefrenier de fraîche date est obligé de faire comme domestique ce qu'il avait négligé d'accomplir quand il était libre, sous peine d'être roué de coups.

Je laisse à penser les tristes réflexions qu'il faisait ; mais toujours est-il qu'il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et qu'il se mit à soigner le cheval d'une manière extrêmement attentionnée.

Il vannait son grain avant de le mettre dans la mangeoire, de manière à ce qu'il n'y eut ni poussière ni mauvaises choses avec lui. Il choisissait le fourrage avec une attention minutieuse, il changeait la litière chaque jour, étrillait, baignait, faisait boire le cheval avec une exactitude admirable.

Le cheval était si bon qu'il se prit de reconnaissance pour son ancien maître, et un jour, pendant qu'il le pansait, il lui dit à brûle pourpoint : « Veux-tu être libre ?

« Oui, répondit le captif stupéfait, mais comment le deviendrai-je ?

« Monte sur mon dos et ne crains rien, ajouta le cheval, tu vas voir. »

Ce qui est dit est fait; le cheval part au triple galop, et, quoique poursuivi par une nuée de cavaliers, il arriva bientôt au delà de la frontière ; son maître fut ainsi rendu à la liberté.

Il retrouva sa case, ses femmes et ses richesses; et au moment où il mit pied à terre, son cheval, lui dit, « maître, que ceci te serve de leçon, si tu m'avais bien soigné dans le principe, jamais tu n'aurais été prisonnier. Et si tu m'avais aussi mal soigné quand tu étais en captivité que quand tu étais libre, jamais tu n'aurais pu échapper à l'esclavage.





V

LE TRAFIC A LA MUETTE ENTRE GENS QUI NE SE VOIENT PAS

Valkenaer, dans sa *Collection de voyages*, (tome Ier, p. 309[1], nous apprend que Ça-da-Mosto, noble Vénitien qui naviguait, on le sait, en 1455, pour le compte du Portugal, sur la côte occidentale d'Afrique, et qui est considéré par quelques auteurs comme le premier Européen qui a découvert le Sénégal, avait entendu raconter la fable du trafic à la muette, qui a été inventée par quelque ignorant doué d'une grande imagination, pour expliquer l'empressement des traitants à venir chaque année dans certains

endroits déterminés pour y faire le commerce.

« Ça-da-Mosto, ayant demandé aux nègres quel usage les marchands de Melli font du sel ; ils répondirent qu'il s'en consommait d'abord une petite quantité dans le pays, secours si nécessaire à des peuples situés près de la ligne, où les jours et les nuits sont d'une égale longueur, que sans un tel préservatif contre l'effet de la chaleur leur sang se corrompt bientôt. Ils emploient peu d'art à le préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font dissoudre dans un vase d'eau ; et l'avalant avec avidité, ils croient lui être redevables de leur santé et de leurs forces. Le reste du sel est porté à Melli en grosses pièces, deux desquelles suffisent pour la charge d'un chameau. Là, les habitants du pays le brisent en d'autres pièces dont le poids ne dépasse pas les forces d'un homme. On assemble quantité de gens robustes qui le chargent sur leur tête et qui portent à la main une longue fourche, sur laquelle ils s'appuient lorsqu'ils sont fatigués. Dans cet état, ils se rendent sur le bord d'une grande eau sans que l'auteur ait pu savoir si c'est la mer ou quelque fleuve, mais il penche

à croire que c'est de l'eau douce, parce que dans un climat si chaud il ne serait pas nécessaire d'y porter du sel si c'était la mer.

« Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, les maitres du sel font décharger la marchandise et plaçent chaque morceau sur une même ligne, en y mettant leur marque. Ensuite la caravane se retire à la distance d'une demi-journée. Alors d'autres nègres, avec lesquels ceux de Melli sont en commerce, mais qui ne veulent pas être vus et qui sont apparemment les habitants de quelques îles, s'approchent du rivage dans de grandes barques, examinent le sel, mettent une somme d'or sur chaque morceau, et se retirent avec autant de discrétion qu'ils sont venus. Les marchands de Melli retournent au bord de l'eau, considèrent si l'or qu'on a laissé leur paraît un prix suffisant, s'ils en sont satisfaits ils le prennent et laissent leur sel, s'ils trouvent la somme trop petite, ils se retirent encore en laissant l'or et le sel, et ses autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or ou laissent absolument le sel. Leur commerce se fait ainsi sans se parler et sans se voir; usage ancien qu'aucune infidélité ne

leur donne jamais occasion de changer. Quoique l'auteur trouve peu de vraisemblance dans ce récit, il assure qu'il le tient de plusieurs Arabes, des marchands Azanaghis et de quantité d'autres personnes dont il vante le témoignage.

« Il demanda aux mêmes marchands pourquoi l'empereur de Melli, qui est un souverain si puissant, n'avait point entrepris par force ou par adresse de découvrir la nation qui ne veut ni parler ni se laisser voir. Ils racontèrent que peu d'années auparavant, ce prince ayant résolu d'enlever quelques-uns de ces négociants invisibles, avait fait assembler son conseil, dans lequel on avait résolu qu'à la première caravane quelques nègres de Melli creuseraient des puits au long de la rivière près de l'endroit où l'on plaçait le sel, et que s'y cachant jusqu'à l'arrivée des étrangers, ils en sortiraient tout d'un coup pour faire quelques prisonniers. Ce projet avait été exécuté. On en avait pris quatre, et tous les autres s'étaient échappés par la fuite. Comme un seul avait paru suffire pour satisfaire l'empereur, on en avait renvoyé trois en les assurant que le quatrième ne serait pas plus maltraité. Mais l'entreprise n'eut pas plus de

succès. Le prisonnier refusa de parler. En vain, l'interrogea-t-on dans plusieurs langues, il garda le silence avec tant d'obstination, que rejetant d'un autre côté toute sorte de nourriture, il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet événement a fait croire aux nègres de Melli que leurs négociants étrangers sont muets. Quelques-uns néanmoins pensant, avec plus de raison, que le prisonnier, étant revêtu de la forme humaine, ne pouvait pas être privé de l'usage de la parole, mais que dans d'indignation de se voir trahi il avait pris la résolution de se taire jusqu'à la mort. Ceux qui l'avaient enlevé rapportèrent à leur empereur qu'il était fort noir, de belle taille et plus haut qu'eux d'un demi pied, que la lèvre inférieure était plus épaisse que le poing et pendante jusqu'au dessous du menton; qu'elle était fort rouge et qu'il en tombait même quelques gouttes de sang, mais que sa lèvre supérieure était de grandeur ordinaire, qu'on voyait entre les deux ses dents et ses gencives, et qu'aux deux coins de la bouche il avait quelques dents d'une grandeur extraordinaire. Que ses yeux étaient noirs et fort ou-

verts. Enfin que toute sa figure était terrible.

« Cet accident fit perdre la pensée de renouveler la même entreprise, d'autant plus que les étrangers irrités apparemment de l'insulte qu'ils avaient reçue, laissèrent passer trois ans sans reparaître au bord de l'eau. On était persuadé, à Melli, que leurs grosses lèvres s'étaient corrompues par l'excès de la chaleur et que n'ayant pu supporter plus longtemps la privation du sel qui est leur unique remède ; ils avaient été forcés de recommencer leur commerce. La nécessité du sel en est établie mieux que jamais dans l'opinion des nègres de Melli, ce qui est assez indifférent à l'empereur, pourvu qu'il en tire beaucoup d'or. C'est tout ce que l'auteur (Ça-da-Mosto) a pu se procurer de lumière sur des faits si difficiles à vérifier. Mais en les reconnaissant fort étranges, il ajoute qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés, et lui-même dit qu'il a vu dans le monde et entendu tant de choses merveilleuses qu'il ne fait pas difficulté de les croire. »

Ça-da-Mosto n'est pas le premier qui ait

entendu raconter cette fable du trafic accompli sans que les habitants se voient et debattent le prix des marchandises, car elle est déjà citée par Hérodote, livre IV (Melpomène, CXCVI, édition de Miot-Firmin-Didot, 1862, t. I, 521) qui dit que les Carthaginois employaient ce moyen quand ils allaient trafiquer sur la côte occidentale d'Afrique. « Ces mêmes Carthaginois affirment qu'au delà du territoire de la Lybie et en dehors des colonnes d'Hercule il existe des pays habites. Ils ajoutent qu'ils y abordent avec des vaisseaux de commerce et que, lorsqu'ils sont arrivés, ils déposent sur le rivage leurs marchandises; ils remontent ensuite dans leurs navires et font paraître de la fumée. Les habitants du pays, avertis par ce signal, accourent vers la mer, placent à côté des marchandises la quantité d'or qu'ils offrent en échange et se retirent dans l'intérieur. Les Carthaginois reviennent et si l'or qui leur est offert leur paraît payer la valeur de la marchandise, ils la laissent et emportent l'or. Si le prix ne leur paraît pas convenable, ils remontent dans leurs vaisseaux et attendent tranquillement de nouvelles offres. Les naturels du pays reviennent et ajoutent une certaine quantité

d'or jusqu'à ce que l'on soit satisfait de part et d'autre. Dans tous les cas, on ne se fait aucun tort réciproque; les uns ne touchent point à l'or tant que la quantité offerte n'est point estimée égale à la valeur de la marchandise, et les autres ne touchent point aux marchandises tant que leur or n'a point été enlevé. »

On voit que cette absurde fable du trafic à la muette, entre gens qui ne se voient pas, ne date pas d'hier, puisqu'elle était racontée déjà quatre cents ans avant notre ère. Elle s'est transmise ainsi pendant quarante-cinq siècles de bouche en bouche en Sénégambie, car Jobson l'a entendue sur les rives de la Gambie en 1620. Mouette, en 1671, l'a recueillie sur les côtes du Maroc, et moi-même je l'ai retrouvée le long du Sénégal en 1852 et en 1872.

Il est vrai que de notre temps, tantôt le conteur dit que c'est dans l'intérieur de l'Afrique que les choses se passent, et alors ce sont les Bambaras ou les Mandingues qui vont au pays de ces êtres surnaturels, tantôt, au contraire, c'est sur le compte des Européens que la fable est mise; et le narrateur ajoute alors le détail suivant qui est

aussi fantastique que l'histoire elle-même :

« Les Européens cherchent avec une grande ardeur à acheter des arachides et autres graines oléagineuses ou de l'huile de palme même, dit-il, parce que l'huile leur est d'un grand secours pour la conservation de leur existence lors de leur voyage de retour. En effet, pendant qu'ils reviennent du Sénégal vers l'Europe sur leurs navires, ils sont assaillis par des troupeaux de monstres marins qui les mangeraient tous sans pitié si par un subterfuge adroit l'équipage ne savait pas échapper à leurs attaques.

Voici le subterfuge : au moment où le navire est serré de trop près, on jette à la mer une certaine quantité d'huile dont les monstres sont très friands. Or pendant que ces monstres s'attardent à boire cette huile jusqu'à la dernière goutte, le navire fait force de voiles et parvient ainsi à se sauver de l'immense danger qu'il courrait s'il ne savait détourner par la ruse les attaques d'un ennemi qu'il ne peut repousser par la force.

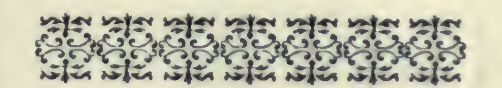
Le lecteur trouvera comme moi que l'explication nègre de notre commerce de graines oléagineuses avec la côte occidentale d'Afrique est très remarquable, car on sait

qu'Aristote racontait déjà dans l'antiquité que les matelots ont un moyen assuré de calmer les vagues agitées de la mer en jetant par dessus le bord des tonneaux d'huile.

Or n'est-ce pas le vestige de cette croyance qui, se mêlant à la notion des vents alisés, qui contrarient le retour des navires vers l'Europe et se mêlant ainsi aux péripéties de la pêche à la baleine, etc., toutes ces choses racontées par les Européens aux nègres sénégalais ont été défigurées par ces intelligences enfantines.

C'est qu'en effet les nègres sont le plus souvent incapables de croire à autre chose qu'aux légendes dans lesquelles le surnaturel précise les faits de la vie ordinaire, et quand on leur raconte quelque chose, leur imagination donne volontiers aux événements les plus simples une tournure fantastique qui est bien faite pour exciter le sourire des gens sensés, tandis qu'elle est accueillie comme argent comptant par la multitude mélanienne.





VI

KOLI-SATIGNY

DANS les temps passés, les Torodos habitaient dans la Fouladougou qui est, on le sait, placé dans le haut pays de la Sénégambie entre les derniers contre-forts du Fouta-Djalon, les rives du Bafing et celles du Niger.

Dans ce pays, la terre est maigre, les hivernages sont capricieux, de telle sorte que tantôt l'année entière s'écoule sans pluie suffisante, tantôt il y en a trop. Il arrive souvent que les graines mises en terre ne lèvent pas à cause de la sécheresse, tandis que d'autrefois une tornade projette inopinément une énorme quantité d'eau sur le sol en quelques heures et noie les semences

ou bien les entraîne par le ravinement de la terre labourée.

L'Armathan de son côté souffle parfois d'une manière prématurée, d'autrefois il est persistant au point de rotir toutes les herbes, de dessécher tous les marigots et de faire tarir les sources; de sorte que les bestiaux manquant de nourriture ou de boisson sont sujets à des maladies plus souvent que dans les autres contrées.

Le pays qu'habitaient les Torodos était donc bien inférieur à beaucoup d'autres; mais néanmoins les habitants quoique souffrant souvent, car aux moments même où ils étaient le plus favorisés ils se trouvaient relativement dans une condition précaire, ne songeaient pas à le quitter.

Ils vivaient donc au jour le jour plus souvent malheureux qu'à l'aise, et ils n'avaient ni richesse, ni puissance, ni même grande considération vis à vis de leurs voisins. C'est qu'en effet ne possédant pas des provisions de graines ou de nombreux troupeaux de bestiaux pour changer leur avoir contre des armes et de la poudre ils avaient toujours le dessous quand il fallait combattre les ennemis.

Ces habitants du Foulahdougou étaient, il faut le dire, idolâtres à cette époque. Or on sait que, dans cette situation morale, ils ne pouvaient compter ni sur la force, ni sur le dévouement des particuliers, ni surtout sur la protection divine, Dieu ne favorise pas les *kafers* (infidèles) tandis, au contraire, qu'il est plein de bontés pour les gens religieux. Tout le monde sait cela.

Mais il faut dire à la louange de ces hommes que peu à peu la religion du prophète s'introduisit dans le pays, et chassa devant elle les erreurs de l'idolâtrie. D'abord cette religion fut prêchée par quelques saints pèlerins isolés et souvent combattus; puis peu à peu les marabouts trouvèrent moins de résistance et moins d'incrédulité. Enfin il arriva un jour que l'islamisme fut la religion générale de toute la population; religion observée même avec le soin scrupuleux qui est agréable à Dieu.

Les choses étaient à ce point lorsqu'une série de mauvaises années commença pour l'agriculture et les troupeaux. Bientôt toutes les provisions furent épuisées, la plupart des bêtes tombèrent malades et moururent, bref une immense misère et une cruelle famine pesèrent sur le pays.

Les enfants à leur tour se mirent à mourir de maladie; les femmes et les vieillards succombaient faute de nourriture; on pouvait prévoir le moment où la population entière disparaîtrait du sol, quand un chef plein de sainteté et de savoir, protégé visiblement par Dieu, se révéla pour le bonheur de ses compatriotes. C'était Koli Satigny.

Koli Satigny était un fervent religieux; il avait appris dans les prières des formules pleines de puissance. Sa piété lui avait valu des connaissances qui manquent à la plupart des autres hommes.

Grâce à la protection divine qu'il avait méritée il prévoyait l'avenir comme les autres voient le présent. Il savait où étaient les choses cachées et il possédait un talisman qui non-seulement le rendait invulnérable, mais encore lui permettait de franchir les distances sans qu'on le vit changer de place.

Ce précieux talisman lui faisait distinguer le bon du mauvais. Et plus encore, le dérobait à la vue des gens qui lui voulaient du mal, de sorte que lorsqu'il était en danger, entouré d'ennemis il leur devenait invisible et par conséquent pouvait leur nuire et déjouer leurs efforts sans avoir aucune mau-

vaise chance à redouter de leur animadversion.

Koli Satigny ému des souffrances de ses compatriotes, et voyant que leur piété et leur ferveur religieuse méritaient cependant un sort meilleur, releva le courage public qui s'affaiblissait.

Il prêcha d'abord la patience, demanda à chacun de redoubler de prières; et enfin un jour comme les choses n'allaient pas mieux il leur dit : « L'heure est venue de ne plus être malheureux. Dieu vous commande par ma voix de quitter ces contrées qui doivent rester désolées et stériles. Je suis chargé par lui de vous conduire dans des régions plus fortunées. »

Aussitôt chacun se mit en mesure d'obéir à cette injonction; les mesures de départ furent prise et bientôt chacun fut prêt pour l'émigration. Ce fut une émigration générale, à laquelle on se décida d'autant plus facilement que le pays qu'on allait quitter était triste, stérile et ruiné de fond en comble.

On se mit en route péniblement, car on avait des chemins très difficiles et des contrées absolument arides à traverser; mais

Koli Satigny soutenait le courage des défaillants par de bonnes paroles. Il montrait toujours de la main un certain point de l'horizon vers le nord-ouest en disant : « Croyez-moi, fidèles serviteurs de Dieu ; c'est là que nous devons aller. C'est là que nous trouverons une terre féconde et le bien-être qui nous fera oublier la misère présente. »

Le voyage dura longtemps ; il devenait surtout de plus en plus pénible, de sorte que peu à peu le découragement commença à gagner la masse. Beaucoup crurent fermement que leur dernier moment était arrivé, tant leurs souffrances étaient grandes.

Enfin un jour toutes les provisions se trouvèrent épuisées. Il n'y avait plus rien ni pour boire ni pour manger ; le pays était si aride que chacun pensa qu'on allait mourir de faim sans rémission. Il y eut alors des murmures, des cris de désespoir, de douleur et même de révolte.

« Le sol vers lequel nous allons est plus infertile que celui que nous avons quitté, » dirent les dissidents. » — « Non, » répondit Koli Satigny, « je vous jure qu'il est fécond, riche, et qu'il va nous faire vivre dans l'abondance.

— Ce n'est pas vrai, » répondirent-ils, « nous allons tous mourir de faim. »

Mais Koli Satigny fit une courte et fervente prière, et aussitôt après, étendant la main vers un palmier ronier qui était dans le voisinage, il leur dit : « Regardez, gens de peu de foi, si Dieu laisse mourir de faim sa créature, quand celle-ci met sa confiance en lui. »

Or sur le ronier, chacun put voir une perruche qui tenait dons son bec un épi de mil et qui avait l'air de se mettre en mesure de le manger tranquillement.

Comme on le comprend, chacun cria au miracle ; et soudain les plus faibles eurent de nouvelles forces pour marcher dans la direction que Koli Satigny indiquait. On se remit donc de nouveau en chemin; et aussitôt la perruche se mit à voler au devant du peuple migrateur, s'arrêtant de temps en temps sur un arbre pour bien montrer l'épi de mil qu'elle tenait à son bec.

C'est ainsi que le peuple de Koli Satigny arriva dans le Fouta sénégalais, sur les bords du fleuve Sénégal, dans un pays où règne l'abondance. Et c'est là bénissant Dieu et obéissant aux commandements de leur chef

religieux qu'ils s'établirent définitivement.

Koli Satigny leur dit alors que leur nouvelle patrie resterait fertile tant qu'ils seraient pieux et fervents. C'est pour cela que les Torodos sont des hommes religieux. Ils obéissent ainsi au commandement de celui qui les a tirés de la misère. Koli Satigny obtiendra pour eux les faveurs divines par son intercession tant qu'ils s'en rendront dignes par leur piété.

Je demande au lecteur s'il ne voit pas dans la légende de Koli Satigny quelque chose de très analogue à celle de Noé, à celle de Moïse, à celle de mille autres législateurs religieux ? Quant à moi, j'y trouve de telles analogies, disons plus, de tels points d'identité, que je ne puis me défendre de la pensée qu'elles sont toutes de même origine.



VII

L'ORIGINE DES LAOBÉS ET DES GRIOTS

DANS les temps passés, les populations du haut pays sénégambien étaient toutes idolâtres ; elles adoraient des fétiches et ne connaissaient pas la religion de Dieu, révélée par son prophète Mahomet.

Un jour il arriva dans le pays un grand marabout étranger, qui s'appelait Houba-Foul, et qui venait de bien loin pour convertir les habitants de la Sénégambie.

Houba-Foul savait tout, il prédisait l'avenir, et avait toujours raison en tout ; aussi il réussit bientôt à faire disparaître la fausse religion des fétiches ; l'islamisme se répandit dans tout le pays.

Mais il ne faut pas oublier de dire qu'il rencontra d'abord de grandes résistances. Les Kafers essayèrent même d'opposer leurs armes au prédicateur de la vraie religion; de sorte que pendant plusieurs années il fallut se battre. Donc Houba-Foul eut besoin de soutenir ou de porter la guerre dans divers endroits.

Il y eut beaucoup de gens tués avant que la victoire restât définitivement aux vrais croyants.

Houba-Foul qui s'était marié dans le pays eut deux enfants : Hamet et Samba; lesquels devinrent à leur tour les chefs d'une peuplade différente. Les deux peuplades vécurent côte à côte cultivant également quelque peu la terre et élevant également des troupeaux qui étaient leur principal moyen d'existence; mais ce qui vaut mieux, obéissant aux lois du Prophète et adorant le vrai Dieu.

Le pays du haut Sénégal est aride et peu fertile, on le sait, aussi les deux peuplades étaient obligées de beaucoup travailler pour vivre. Le travail de la terre est aléatoire dans ces contrées où les années stériles sont fréquentes, de sorte que c'est

surtout l'élevage des troupeaux qui constituait leur moyen d'existence.

Mais on sait que le métier de pasteur tout noble qu'il soit est dur, il expose souvent à la misère parce que souvent il faut changer de résidence pour trouver de bons paturages et que souvent aussi dans ces incessantes migrations il arrive : ou bien que les troupeaux meurent de fatigue; ou bien une maladie épidémique les frappe ; ou bien encore on trouve après une longue marche un pays encore plus stérile que celui qu'on vient de quitter.

Or un jour il arriva une grande famine; les bêtes et les gens moururent en grand nombre, la misère fut générale, on se trouva très malheureux.

Dans ces conjonctures Samba fut plus résigné ; il continua à vivre dans le désert, cherchant çà et là quelques maigres pâturages sans se décourager soignant ses troupeaux du mieux qu'il pouvait et invoquant pieusement le secours de Dieu par de fréquentes prières.

Grâce à la protection divine, de meilleures années succédèrent à l'époque de la disette ; les troupeaux prospérèrent de nouveau ; et

il arriva un jour où la peuplade de Samba forte, vigoureuse, pieuse, se trouva puissante dans le pays. Ce qui veut dire qu'elle était respectée de tous.

Mais pendant que Samba s'était roidi ainsi contre le mauvais sort, en mettant toute sa confiance en Dieu, et en continuant la vie pastorale que lui avait léguée son père. C'est-à-dire se contentant du lait de ses vaches de la viande de ses bœufs et du peu de mil qu'il trouvait çà et là le temps de semer dans de maigres terrains entre deux migrations; Hamet agit autrement.

En effet, au lieu de rester dans le désert, il se dirigea, avec son peuple, vers les rives du fleuve où il trouva des terrains plus plantureux et où les graines poussent plus facilement, donnant de plus fortes récoltes pour moins de travail. En un mot il s'habitua à ce bien être qu'il ne connaissait pas avant ; en même temps il devint moins religieux; sans cesser de se dire musulman il redevint presque fétichiste.

Le bon rendement des récoltes l'engagea à cultiver davantage encore le terrain; il varia ses semences et arriva à créer des lougans dans lesquels il y avait un grand nom-

bre de plantes comestibles ou industrielles ainsi que des fruits savoureux. Il réussissait d'autant mieux dans ce nouveau métier que son impiété le poussa à faire souvent des pactes inavouables avec des sorciers. A employer des moyens magiques pour conserver les récoltes au lieu de s'en remettre aveuglement à la seule volonté du tout-puissant.

Mais donnant aussi son temps à l'agriculture il ne pouvait ainsi soigner ses bestiaux convenablement de sorte que ceux-ci commencèrent à péricliter. On sait que sur les bords du fleuve il y a des mouches et des moustiques qui nuisent aux bêtes pendant l'hivernage. C'est pour garantir les troupeaux que les pasteurs nomades s'éloignent de ces rives dès que les pluies arrivent. Or Hamet se trouva dans l'alternative d'abandonner ses champs plantureux ou bien de laisser souffrir ses troupeaux et comme la vie de cultivateur était plus douce, nécessitait moins de soins et de fatigues que celle de pasteur, il laissa ses trouvpeaux souffrir et il arriva à ne posséder plus que quelques bètes qui étaient d'ailleurs moins belles et moins vigoureuses que celles qui vivent dans le désert.

Hamet devint donc un cultivateur et la peuplade fit comme lui ; il oublia de prier, il ne fut plus un croyant rigoureux, il prit de l'embonpoint, ses guerriers s'amollirent et négligèrent la religion, en même temps qu'ils s'enrichissaient. Aussi au bout de quelques années sa transformation fut complète. Ils avaient perdu les caractères de noblesse et de ferveur religieuse qui appartiennent aux pasteurs pour prendre la grossièreté vulgaire et les faiblesses de volonté et de courage, l'incrédulité vis à vis des croyances saintes qui sont le lot des cultivateurs toujours tremblants pour leurs récoltes.

Un jour il arriva cependant qu'Hamet eut envie d'aller revoir son frère. Le voilà donc en route avec les siens, menant devant lui quelques très médiocres troupeaux qui lui restaient, montant des cheveaux grossiers et incapables de fournir une course brillante, ne priant jamais et ayant besoin pour vivre de mille douceurs qui sont inconnues et méprisées par le noble pasteur.

Quand Samba qui avait conservé intactes et pures toutes les traditions de piété, de force, de courage, de résignation contre le malheur, etc., que lui avait léguées leur père,

vit arriver son frère, impie, efféminé, paresseux, pusillanime, lâche ; possédant en un mot tous les défauts de ceux qui ont été amollis par une aisance trop grande et trop prolongée il eut honte de lui. Il se mit en colère, le méprisa et le chassa ignominieusement après lui avoir enlevé pour le punir tout ce qui constituait sa richesse.

Hamet s'en retourna honteux et misérable vers les bords du Sénégal où il avait vécu plantureusement. Mais il y rencontra cette fois des peuplades qui s'étaient établies sur ses terres et qui étaient trop belliqueuses et trop pieuses pour se laisser déposséder par lui et ses hommes efféminés.

De sorte que lui et les siens furent obligés de se séparer par petits groupes de misérables afin de ne pas mourir de faim.

Les uns d'entre eux apprient la musique et se mirent à chanter pour gagner leur vie aux dépens de la bonté et de la générosité des hommes. Ils devinrent les griots.

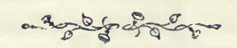
Les autres se mirent à travailler le bois pour faire des baganes, des mortiers, des pilons à mil, etc. Ils devinrent les laobés.

Voilà pourquoi les griots jouissent de si peu de considération vis à vis de la popu-

lation de la Sénégambie. Ce sont des individus déchus; frappées par une réprobation séculaire. Et c'est pour cela qu'ils ont tant de défauts.

Mais d'autre part comme ils sont les descendants de Houba-Foul, ils conservent, tout dégénérés qu'ils soient, certains privilèges spéciaux. C'est pour cela qu'il est défendu de faire du mal aux hommes de cette catégorie.

Quant à leurs femmes... Il ne faut pas oublier que celui qui obtient éventuellement leurs faveurs est assuré d'être désormais heureux, plein de force, de vigueur, de santé, et qui plus est, est certain de réussir désormais dans toutes ses entreprises. C'est pour cela que les hommes de toute condition jeunes et vieux recherchent toujours, avec tant d'empressement, les femmes et les filles des griots et des laboés pour nouer avec elles des liaisons éphémères.





VIII

LÉGENDE DE PENDA BALOU

Près du village de Balou se trouvent, sur le cours de la Falemé, assez près de l'endroit où cette rivière se jette dans le Sénégal, des roches qui forment des rapides pendant la saison sèche, et que l'eau de la rivière couvre presque complètement au moment de l'hivernage.

Ces rochers noirs et arrondis constituent à certaines époques de l'année un véritable danger nautique pour les pêcheurs dont les barques peuvent être brisées ou endommagées par un choc imprévu ; aussi ont-ils leur légende qui ne manque pas d'une certaine poésie, comme on va le voir.

Le village de Balou était, dans les temps,

gouverné par un homme de bien qui n'avait que le défaut d'être faible et de laisser commander sa femme et sa fille plus qu'il ne fallait.

Par le fait de cette faiblesse, sa femme avait pris une influence considérable sur la marche des affaires du pays, et sa fille, la jeune Penda, admirable créature, plus belle que toutes les négresses des environs à plus de dix journées de marche, était capricieuse, sans trouver jamais, soit chez son père, soit chez sa mère, un obstacle sérieux à ses volontés.

Grâce à cette indépendance de caractère, Penda, qui était une beauté accomplie, avons-nous dit, qui était la seule descendante du chef et qui, par conséquent, devait conférer à son mari une haute position dès les premiers jours du mariage ; et même le commandement du village à la mort de ses parents.

Penda, dis-je, sachant que tous, autour d'elle, avait grand désir de lui voir choisir un époux, s'obstinait à rester fille. C'est en vain que tous les jeunes hommes de Balou lui avaient fait des avances, elle les avait dédaignés tous sans exception.

Nombre de jeunes gens des environs, beaux, bien faits, guerriers renommés, fils de rois puissants, s'étaient épris d'elle, aucun n'avait obtenu de réponse satisfaisante; la fière jeune fille éconduisait d'un mot ou d'un regard les plus langoureux comme les plus hardis prétendants.

Penda jouissait d'une grande liberté dans sa maison, elle allait seule ou avec quelques jeunes amies se promener sur les bords du fleuve, se baigner en eau profonde; elle faisait en un mot ce qu'elle voulait sans contrôle.

Un observateur eût pu remarquer que si le matin elle aimait à jouer avec ses compagnes, quand le soleil baissait elle se dirigeait volontiers seule du côté de la Falemé.

Les pêcheurs la voyaient souvent assise au moment de la nuit tombante sur les rochers dont nous avons parlé; et bien que plus d'un lui eût dit en passant : Penda! prends garde à Goloksalah; l'entêtée jeune fille s'obstinait à rester ainsi jusqu'à une heure avancée de la nuit, regardant couler l'eau dans cet endroit où les génies se montrent quelquefois, et où les mortels n'ont rien de bon à gagner.

Que faisait Penda pendant ces longues heures, assise sur les roches de Balou ?

Elle écoutait les paroles d'amour d'un admirable jeune homme qui venait tous les soirs, invisible pour les autres, visible seulement pour elle, se mettre à ses genoux et lui parler de ses beaux yeux, de son esprit charmant, en un mot, de tout ce dont les amoureux parlent.

Les choses duraient ainsi depuis longtemps, lorsque la mère de Penda prit un jour sa fille à part et lui dit : « Tón père se fait vieux, il faut un chef plus jeune au village ; par conséquent, il serait nécessaire de faire sans tarder un choix parmi les nombreux jeunes gens qui recherchent ta main. »

La jeune fille essaya d'abord de se dégager par des réponses aléatoires ; mais sa mère insistant, elle s'émut peu à peu et finit par avouer enfin que son choix était fait.

Seulement au lieu d'un jeune guerrier du pays ou des environs, il s'agissait d'un admirable prince plus beau, plus galant, plus noble que personne. Penda lui avait donné son cœur sans savoir son nom, sans connaître sa famille et elle lui avait promis de le suivre dans ses États lointains ; renonçant ainsi de

la manière la plus légère aux projets légitimement caressés par sa famille, par le village entier, de lui voir épouser un homme qui viendrait prendre la succession du roi de Balou.

On juge du désespoir de la mère, de ses supplications, de ses colères; elle voulut reprendre tout d'un coup une autorité qu'elle avait laissé échapper et signifia à sa fille que dès le lendemain elle serait fiancée à un jeune homme qu'elle lui désigna et qui devait assurément faire un mari accompli.

La nuit venue, Penda désolée court aux roches; elle y trouve son adorateur ordinaire; elle lui raconte tout. Les deux amants sont aux abois, les projets les plus insensés sont discutés. Enfin la pauvre Penda, dans sa candeur de pure jeune fille, accepte de suivre son beau jeune homme et d'abandonner ainsi pays, famille, amis, tout enfin, ne craignant pas de désobéir aux ordres les plus sacrés.

Elle se jette à l'eau pour traverser la rivière, car les prétendus États du séducteur étaient de l'autre côté de la Falémé et à peine a-t-elle fait ainsi le premier pas dans la voie de la désobéissance et de la faute

qu'elle est saisie sans pouvoir opposer de résistance, entraînée au fond de l'eau et conduite dans un palais sous-marin merveilleux de beauté et de grandiose.

Pleine d'effroi, elle se sentait mourir, mais elle est admirablement accueillie par des captives sans nombre, des serviteurs empressés qui exécutaient ses moindres volontés, qui lui obéissaient comme à une souveraine.

A peine revenue de sa surprise, elle entend la voix de son amoureux qui lui disait : « Ma Penda adorée ! j'accours près de toi ; tu vas être ma femme et nous vivrons éternellement ensemble d'un bonheur sans mélange. »

Elle se retourne pour se jeter dans ses bras, et horreur !!! au lieu du beau et admirable jeune homme qu'elle était habituée à voir, elle aperçoit un épouvantable caïman, aux yeux glauques, à la gueule dégoûtante, au dos écailleux, aux pattes crochues, à la queue monstrueuse et au ventre vert.

On devine facilement l'effroi, la répulsion, les regrets de la pauvre enfant ; elle avait imprudemment écouté les suggestions de Goloksalah, le génie redouté qui s'était cou-

vert des apparences d'un beau jeune homme pour la faire succomber, mais qui reprenait sa forme hideuse de caïman une fois rentré dans ses États.

Penda, plus morte que vive, résiste à l'horrible animal de toutes ses forces, et, près de succomber, implore le génie protecteur de sa famille, lui demandant la mort plutôt que le déshonneur.

Ce génie qui avait une puissance assez grande pour lutter à armes égales contre Goloksalah, mais qui cependant n'était pas assez fort pour l'emporter sans peine, prit acte de la facilité que lui donnait le désir de mourir exprimé par la jeune fille, et il la transforma en une grosse pierre noire, la préservant ainsi des atteintes de son monstrueux amoureux.

C'est donc le corps de Penda que l'on voit aux basses eaux. Toutes les nuits Goloksalah vient la supplier de reprendre sa forme primitive, pour satisfaire son amour. Et ces bruits sinistres que l'on entend parfois dans les environs sont les supplications, les prières, les colères de Goloksalah, les cris d'effroi et de résistance de Penda.

Malheur à celui qui s'attarde dans les en-

virons, il court grand risque de payer son imprudence de sa vie. Plus d'une fois la colère de Goloksalah a brisé une pirogue qui avait eu la hardiesse de passer trop près du corps de sa bien-aimée pétrifiée.





IX

LA CROYANCE AUX SORCIERS CHEZ LES NÈGRES SÉNÉGAMBIENS

Les nègres sénégambiens croient fermement à l'existence des sorciers, et par conséquent il court dans le pays des contes plus ou moins fantastiques dans lesquels un ou plusieurs de ces sorciers sont mis en cause.

Ces nègres ont trouvé, ou plutôt ont accepté, une singulière explication de l'existence et de l'origine des sorciers; car cette explication leur vient évidemment du dehors comme on va le voir.

Au moment de la confusion des langues dans la tour de Babel, le jour tombait et chacun était fatigué.

Comme il fallait gagner au plus vite les campements, les hommes se mirent à marcher dans divers sens; ils commencèrent inopinément un voyage pénible, ayant pour la plupart une grande soif.

Après avoir souffert longtemps du besoin de boire, chacun d'eux se trouva devant un ruisseau de sang; beaucoup ne s'arrêtèrent pas et continuèrent jusqu'à un ruisseau d'eau pure où il se désaltérèrent. Ceux-là, qui étaient le plus grand nombre, ont été la souche des hommes ordinaires.

Quelques-uns, trop pressés, s'abreuvèrent au ruisseau de sang et ont fourni les sorciers qui peuvent quitter leur corps, voler comme des oiseaux ou se transformer de mille manières; ils font toutes sortes de niches et de mal à l'espèce humaine et ne peuvent être tenus en respect que par les *gris-gris*.

Il est des nègres qu'on ne ferait jamais sortir de leur case la nuit pour rien au monde et qui attribuent aux sorciers tous les bruits nocturaes qu'ils entendent.

Il y a un excellent moyen de se garantir des maléfices des sorciers d'après les bonnes femmes du pays. C'est de crier : « Nous mangeons du sel » quand on entend le moin-

dre bruit nocturne ; le sorcier effrayé alors se hâte de s'enfuir.

C'est, qu'en effet, d'après les mêmes autorités, le sel est une arme puissante contre cette engeance satanesque. Et quand on veut découvrir un sorcier parmi les gens qui vous entourent il suffit de s'en aller nuitamment, armé d'un bon paquet de sel, visiter ceux qui sont soupçonnés de sorcellerie.

Celui qui est réellement en relation avec le diable n'est pas dans la case alors, et on trouve sur son tagal ou sa natte sa peau qu'il a laissée là pendant qu'il s'est transformé en animal.

Or, le malin a soin de saupoudrer la faee interne de cette peau avec du gros sel et le lendemain matin quand en revenant du Sabbat le sorcier cherche à rentrer dans cette peau il est piqué en mille endroits, ce qui l'oblige à venir vous supplier de lui enlever les grains de sel qui le blessent cruellement.







X

ÉNIGMES ET PROVERBES

Un des amusements très prisés par les nègres est de poser des énigmes que chacun s'efforce de deviner de son mieux et dont les explications plus ou moins baroques fournies par celui qui est sur la selette font rire toute l'assemblée jusqu'à ce le mot juste donné par quelqu'un provoque une explosion de *bissimilai!* étonnés et approbatifs.

Voici quelques-unes de ces énigmes; la première a les proportions d'une véritable légende; les autres sont de simples questions posées et auxquelles il faut que chaque nègre de l'assistance réponde d'un mot.

L'HOMME A LA POULE

Il arrive parfois qu'un loustic de l'assemblée raconte la légende suivante qui ne manque pas, on va le voir, d'une certaine originalité.

Il y avait un homme dans les environs de Kahone dans le Saloum qui pouvait se flatter d'être très favorisé du Ciel ; en effet, quoique déjà âgé, il avait encore sa mère bien portante ; et cette vieille femme avait une étrange qualité : elle prenait un peu de sable devant sa case tous les matins et, le mettant dans un plat, elle le transformait en excellent couscous.

Cet homme avait aussi un fils qui, tous les jours au moment du repas, lançait uue flèche en l'air et en rapportait une volaille toute cuite, ou bien un morceau de viande tout apprêté.

Il avait aussi un coq qui en grattant la terre lui trouvait tous les jours dix gros d'or qu'il lui portait ; une vache qui lui faisait un

veau tous les matins; une chèvre qui au lieu de lait lui donnait du vin de palme en abondance; enfin un cotonnier qui avait tous les matins dix pagnes très beaux en guise de gousses à coton sur ses branches.

Cet homme était heureux; il était un jour couché dans son lougan et faisait sa sieste après dîner quand il est éveillé par un grand bruit :

Un malfaiteur insultait sa mère et cherchait à l'enlever pour aller la vendre comme captive. Son enfant effrayé était tombé dans le puits et était près de se noyer.

Un lion s'emparait de sa vache pour la manger.

Un chacal qui suivait le lion allait croquer le coq.

La chèvre effrayée s'était embarrassée dans sa corde et s'étranglait.

Enfin le feu prenait à un tas de paille placé sous le cotonnier et l'aurait bientôt rôti.

Que devait faire le pauvre homme?

Chaque assistant est tenu de donner son opinion à la grande hilarité de la galerie qui lui dit aussitôt que c'est parce que tel défaut prédomine chez lui.

Qu'est-ce qui enseigne sans parler? dit d'un ton sentencieux celui qui propose l'énigme. S'il n'y a pas dans la réunion un homme qui ait l'habitude de ces sortes de divertissements intellectuels personne ne sait répondre. Ce qui lui permet d'ajouter quand tout le monde a avoué son impuissance : Ce qui enseigne sans parler c'est LE LIVRE.

Qu'est-ce qui vole sans jamais se poser.

On comprend que chacun des ignorants qui entend cette question songe à un corps matériel. Un parle de l'hirondelle, l'autre de la feuille sèche et jusqu'au moment ou il est répondu ce qui vole sans jamais se poser. C'EST LE VENT.

Qu'est-ce qui a une queue et ne la remue pas ?

LE CUILLER.

Qu'est-ce qui bat des ailes et ne vole pas?

LE TAMIS.

Qu'est-ce qui durcit au lieu de se ramollir en cuisant ?

L'ŒUF.

Quelles sont les trois choses qui donnent la fortune et n'ont pas de poils?

La plante du pied, — la paume de la main, — la langue.

Quelles sont les trois choses qui sont irrésistibles quand elles se mettent d'accord?

La femme, — le roi, — le diable.

D'autres fois le conteur qui veut frapper l'esprit de ses auditeurs formule des proverbes, des sentences, des aphorismes qui quoiqu'ils ne soient pas toujours parfaitement compris par le *vulgum pecus* sont toujours accueillis avec une respectueuse et sympathique faveur. — Voici quelques-uns de ces proverbes :

Celui qui est fier de sa nudité. sera insolent une fois habillé.

Celui qui prend tous les chemins, manque celui de la maison.

Une langue insolente est une mauvaise arme.

Le pauvre qui craint le soleil, craint un protecteur.





APPRÈCIATION

Comme je l'ai dit plus haut, la partie des contes, légendes, proverbes, etc., de cette quatrième partie est très variée. J'ai à peine besoin de le répéter pour le faire admettre ; il serait dans tous les cas facile de le démontrer en peu de mots.

Les légendes de Malik-si, du serpent, du bambouk, de la création de l'empire Djolof, de Koli Satigny, de l'origine des laobés etc., sont évidemment des récits, altérés par la pensée religieuse, l'amour du merveilleux ou simplement le désir d'intéresser les auditeurs, de faits réels : conquêtes, invasions, épidémies, fondation de dynasties, etc.

Celle du cavalier qui soignait mal son che-

val procède de pensées complexe et porte en elle plus d'un enseignement. Il est possible que ce soit l'explication imagée de quelque événement réel au fond, comme il peut se faire aussi que ce soit une leçon de zèle et de travail donnée aux paresseux et aux inconscients des pays où le cheval a une importance de premier ordre : comme le désert, le Kaarta, le Fouta sénégalais, le Ségou, etc.

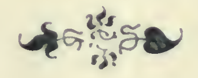
Le trafic à la muette est bien assurément l'explication fantastisque donnée par des ignorants des choses qui n'ont pas été comprises dans le monde des nègres, quand les peuplades du pays se sont trouvées en relation pour la première fois avec les Européens et les Carthaginois.

La légende de Penda-Balou et de Goloksalah a certainement d'étroits liens de parenté avec des contes des Ondines et Ondins, des Nixes, des Dracs qui ont eu tant de succès pendant le moyen âge et qui n'étaient certainement eux-mêmes que des réminiscences, des fables de la mythologie.

Cette idée de la légende de Goloksalah ne le cède en rien comme poésie et comme morale à celle des récits de la France, de la

Norwège, de l'Allemagne, car le caïman génie qui se transforme en beau jeune homme pour mener à mal la pauvre Penda, réclame plus en frais d'invention que le Drac qui nage entre deux eaux dans le Rhône au-dessous d'une coupe contenant un anneau d'or, et qui va passer à portée des laveuses pour tenter la cupidité d'une imprudente qui devient sa victime par amour de la coquetterie.

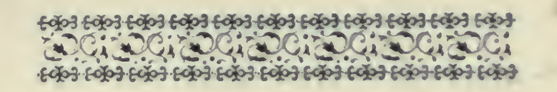
Enfin les énigmes, les proverbes, etc., cachent, on le voit, chez les nègres sénegalais comme chez les autres peuples, une pensée philosophique, morale, un conseil ou une information utile sous une forme plaisante, imagée ou excentrique choisie évidemment pour mieux la graver dans l'esprit des auditeurs.





CINQUIÈME PARTIE

COUP-D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LA PORTÉE INTELLECTUELLE DES CONTES, LÉGENDES ET BALLADES CONTENUS DANS CE LIVRE.



CINQUIÈME PARTIE

Le lecteur qui a eu la patience de lire avec attention la longue série de contes et de légendes que je viens de rapporter m'accordera j'espère que les nègres sénégambiens ne sont, en somme, pas aussi refractaires aux choses de l'intelligence que ce qu'on pourrait le penser de prime abord.

Pour ne pas tomber dans un excès contraire à la première pensée qu'il avait, et à la réalité, je l'engage à se bien pénétrer de cette pensée : que bien peu de nègres, relativement, sont capables d'apprécier à sa juste valeur, la portée philosophique, la leçon de bon sens, de critique, de bienveillance, etc.,

que plus d'une de ces légendes contient. Le nombre de ceux qui les comprennent comme il faut est très restreint, je ne saurais trop le répéter.

D'autre part, je ne saurais aussi oublier, de faire remarquer que parmi les contes et les légendes il en est un grand nombre qui sont d'origine étrangère. Il est incontestable que tout ce qui a trait, par exemple, à l'islamisme, à l'histoire des fils de Noé, etc., est venu du dehors et a été colporté chez les nègres par des hommes qui en avaient puisé le sujet primitif au contact des populations plus élevées dans la série ethnographique.

.Mais toutes ces restrictions étant faites, il n'en reste pas moins un double fait constant c'est que : 1° si elles ne sont pas toutes nées sur place, ces légendes ont trouvé dans les pays sénégambiens un terrain suffisamment fertile pour ne pas y disparaître aussitôt après quelles y ont été semées par des intelligences étrangères; 2° c'est que ce terrain intellectuel, quelque limité qu'il soit, existe puisque nous en constatons les produits dans le fait de la perpétuation de ces légendes à travers les âges.

Or, quelque restreint que soit ce terrain

intellectuel, serait-il même infinitésimal, il suffit qu'il existe pour que je sois autorisé à soutenir cette première proposition : c'est que sur les rives du Sénégal, de la Gambie ou du Niger, il y a à l'heure présente certains nègres capables d'apprécicier les leçons de morale, de sagesse ou de bon sens qui ont inspiré les contes et les légendes dont nous parlons.

Donc la fibre existe; toute rudimentaire qu'elle soit; elle peut vibrer quand on sait s'y prendre pour la toucher. Et c'est un point capital, on en conviendra, car entre l'absence absolue et cette existence même rudimentaire, il y a une distance infinie, une différence immense, sous le rapport des conséquences.

Dans l'introduction de ce livre j'ai formulé une opinion sur laquelle j'appelle toute l'attention du lecteur, car elle me paraît digne d'être commentée par ceux qui auraient à réfléchir. J'ai dit que les nègres sénégambiens d'aujourd'hui sont assez comparables aux habitants de notre pays à l'époque qu'on appelle le moyen âge. Ou bien si l'on veut qui va, de l'invasion des barbares au temps de la découverte de l'Amérique. Je ne saurais trop insister sur ce fait.

Les limites, la nature, la portée de ce livre ne me permettent pas d'insister plus longuement sur cette idée; mais je ne saurais cependant manquer de la souligner de toute mon insistance. Et, en effet, je dirai entre mille autres choses pour le faire constater : qu'il n'est pas même jusqu'à la religion actuelle — l'islamisme — chez ces nègres qui ne soit à remarquer. Cet islamisme joue en Sénégambie aujourd'hui le rôle que joua chez nous le christianisme dans les premiers siècles de notre ère, au moment, et après la chute de l'empire romain.

En résumé donc les nègres d'aujourd'hui représentent les Européens de douze ou quinze cents ans avant notre époque. C'est une chose importante qui mérite de préoccuper tous ceux qui aiment à s'occuper non-seulement de littérature, de philosophie mais même de tout ce qui touche à l'histoire de la civilisation.

Si cette opinion que je formule se trouve démontrée par d'autres observateurs, on comprend que d'une part l'historien de nos pays, de notre peuple pourra désormais regarder maints détails de ce qui se passe aujourd'hui chez les nègres, comme le naturaliste va dans un musée comparer une

plante, un minéral, un animal, etc., qu'il étudie avec les types déjà classés.

D'autre part, le philosophe, l'économiste, etc., pourront prévoir ce que les nègres seront capables de faire dans l'avenir ; ce qu'on peut espérer d'eux pour la civilisation, pour les progrès du genre humain, pour les acquisitions de l'esprit et de l'intelligence des hommes ; en tenant compte de leur degré de réceptivité et de la persistance des efforts du progrès que les Européens peuvent tenter vis-à-vis d'eux.

On le voit, l'horizon est vaste, le sujet est intéressant ; aussi et on ne m'en voudra pas d'insister encore sur son compte en terminant cette étude, quelque minime que soit sa portée.





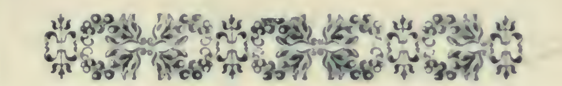


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CONTES ET LÉGENDES QUI METTENT EN RELIEF UNE QUALITÉ DU CŒUR OU DE L'ESPRIT

DEUXIÈME PARTIE

CONTES ET LÉGENDES QUI ONT TRAIT A UN DÉFAUT, UN RIDICULE, UN VICE OU UNE IMPERFECTION MORALE.

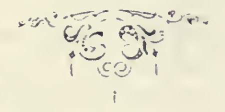
TROISIÈME PARTIE

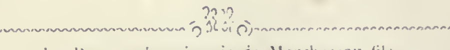
CONTES ET LÉGENDES QUI ONT POUR BUT LA GLORIFICATION DE L'ISLAMISME

QUATRIÈME PARTIE

CONTES ET LÉGENDES QUI ONT TRAIT A UN ÉVÉNEMENT RÉEL PLUS OU MOINS ALTÉRÉ PAR LA TRADITION ORALE; QU'INSPIRENT L'AMOUR DU MERVEILLEUX, LES CROYANCES SUPERSTITIEUSES OU LE SIMPLE PLAISIR DE POSER UNE QUESTION ÉNIGMATIQUE A L'AUDITEUR.

CINQUIÈME PARTIE





Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.

